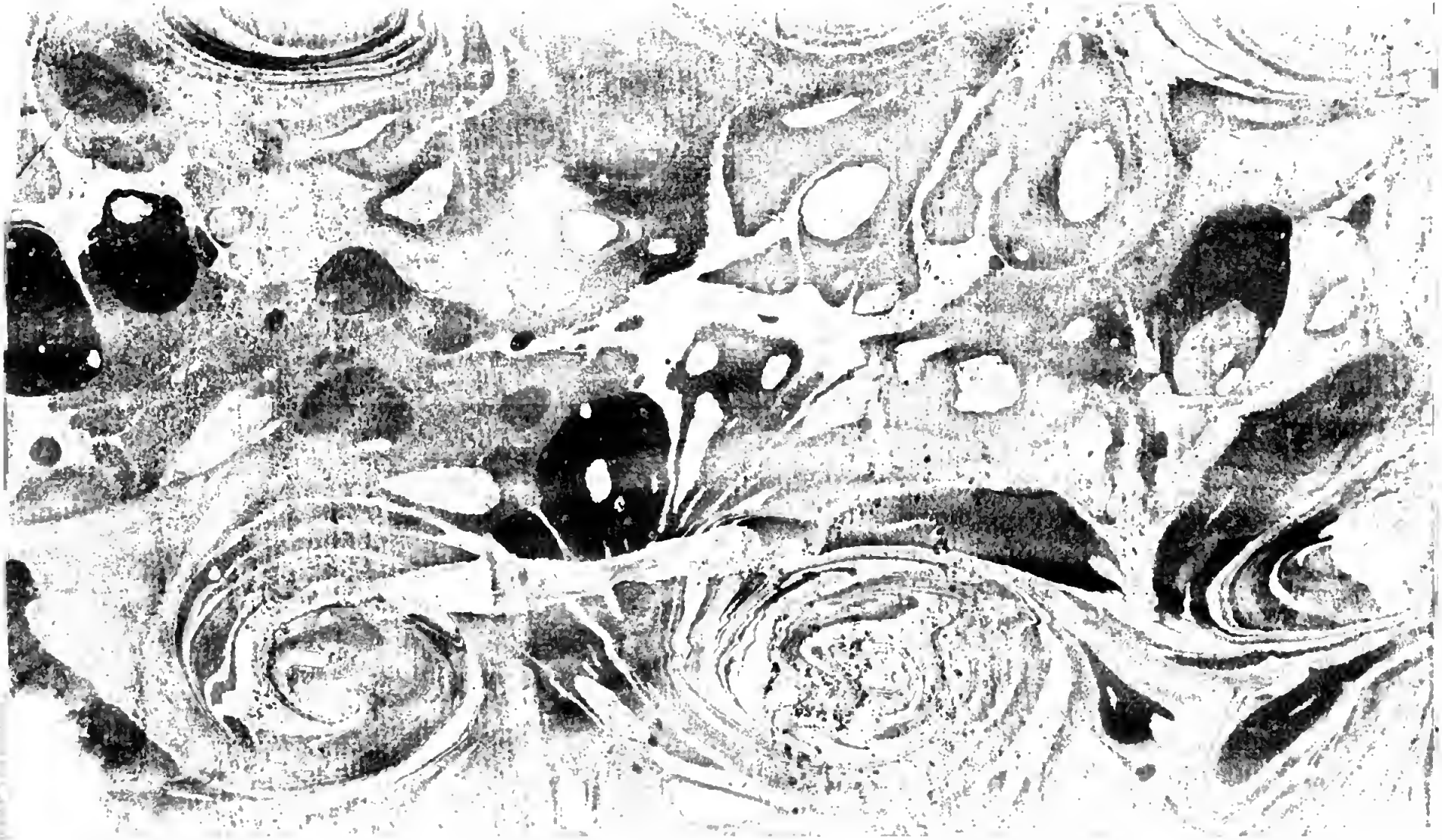
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI



II Suppl. Palat. B 18

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

M

162753

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

IIeme SUITE DE LA VIIeme PARTIE.

ROMANS du seizieme siecle. SECT. V.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Les grandes Chroniques de Bretagne, ou la très-élégante, délicieuſe, melliflue & très-plaiſante Hiſtoire du très-noble, victorieux & excellentiſſime Roi Perceforeſt, Roi de la Grande-Bretagne, Fondateur du franc Palais & du Temple du ſouverain Dieu, avec les merveilleuſes entrepriſes, faits & adventures du très-belliqueux Gadifer Roi d'Ecoſſe, leſquels l'Empereur Alexandre le Grand couronna Rois ſous ſon obéiſſance : en laquelle Hiſtoire le Lecteur pourra veoir la ſource & décoration de toute Che-

valerie, culture de vraie nobleſſe; proueſſes & conqueſtes infinies, accomplies dans le temps de Julius Céſar, avecques pluſieurs Prophéties, Contes d'Amans, & leurs diverſes fortunes, dédiées à la noble Chevalerie Françoiſe, & diviſées en ſix Livres. (Paris 1558, trois vol. *in-folio*).

ON trouve dans la Bibliotheque des Romans, premier volume de Janvier 1776, un léger extrait de ce Roman-ci; mais il a été fait ſi à la hâte, qu'à peine donne-t-il une idée très-imparfaite du fond de l'Ouvrage: il n'y eſt parlé d'aucuns des épiſodes, qui en font cependant un des principaux agrémens; on n'y dit rien de l'établiſſement du fameux Ordre du Franc Palais; on n'y a imité qu'un ſeul des *Lais*, Pieces de Poéſie qui peuvent fournir les plus jolies idées, & qui ſe trouvent en grand nombre dans Perceforeſt. Enfin nous ne pouvons nous empêcher de convenir, que ce travail ayant été manqué il y a cinq ans, il eſt néceſſaire de le reprendre en entier, dans l'eſpérance de le rendre plus agréable à nos Lecteurs, nous oſons même dire plus inſtructif, puiſqu'il ſera plus propre à faire connoître le génie des Romanciers des treizieme & quatorzieme ſiecles; il n'y a que l'Epître dédicatoire à la Noble Chevalerie Françoiſe, pour laquelle je renvoie à l'ancien extrait.

Nous avons ſéparé ce qui tient au fond du Roman, & qui ne peut en être détaché, d'avec les

épiſodes intéreſſans qui y ſont inſérés, mais qui peuvent être préſentés à part.

Quant à la multiplicité des perſonnages, quoiqu'ils ſoient ici en grand nombre, le théatre ſur lequel on va les voir agir dans cette Section-ci, eſt trop petit, pour qu'il y ait à craindre que nos Lecteurs les perdent de vue, comme ils ont pu faire ceux du Chevalier du Soleil, malgré les peines infinies que nous avions priſes pour répandre de la clarté ſur un Roman auſſi chargé de perſonnages & d'actions.

L'on doit être ſi accoutumé aux énormes fautes que les anciens Romanciers commettent contre la Géographie & la Chronologie, que l'on aura apparemment la bonté d'excuſer celles qui ſe trouvent dans ce Roman-ci : cependant il faut avouer que dans aucun Ouvrage de ce genre, il ne s'en recontre d'auſſi fortes.

» Alexandre le Gentil, Roi de Macé-
» doine, ayant ſubjugué tous les puiſſans
» Rois d'Orient, par ſon grand ſens, lar-
» geſſes & proueſſes, miſt ſon indignation
» ſur Babylone, & fiſt marcher ſon oſt
» (armée) par Inde la Majour, qu'il avoit
» déjà miſe ſous la ſujétion, lorſqu'il vint
» loger en la Province de Galde près la
» riviere du Far «.

Alors il détacha Parmenion pour aller en avant ſoumettre le pays. Le Général Macédonien s'avança & rencontra Gadiffer, Prince Indien & brave Chevalier,

qui, pour épargner le ſang de ſes ſujets, propoſa à Parmenion de terminer la querelle par un combat ſingulier. Il eut lieu, & Parmenion tua Gadiffer. Par conſéquent le Royaume de Galde devint tributaire d'Alexandre ; mais ce Conquérant s'emparoit de tant de pays qu'il ne pouvoit les gouverner par lui-même, & permettoit à ceux à qui ils appartenoient, de continuer à y régner ſous ſa protection. Gadiffer avoit laiſſé trois enfans, dont l'aîné portoit le nom de ſon pere : le ſecond s'appeloit Bétis ; c'eſt lui qui, ſous le nom de Perceforeſt, qu'il porta par la ſuite, eſt le Héros de ce Roman-ci : le troiſieme étoit une fille nommée Fezonas. Ils ſe réfugierent dans le Château de Fézon, chef-lieu d'une petite Province qu'on appeloit Fézonie ; mais Claurus, Prince voiſin des Etats de leur pere, s'empara du Royaume de Galde, &, non content de cette poſſeſſion, alla aſſiéger les enfans de Gadiffer dans le Château de Fézon. Alexandre apprit cet acte d'injuſtice, & ne voulut pas le ſouffrir : il marcha lui-même au ſecours de ſes jeunes tributaires. Claurus fut obligé d'interrompre ſes attaques pour livrer bataille au Héros Grec, qui le vainquit, le tua de ſa main, & fit priſonniers

ſon fils Porus, Caſſiel, Seigneur de Bradoys, & Mariencus de Perſe; mais ſoutenant ſon caractere de généroſité, il voulut aſſurer par des alliances, la paix entre les jeunes Princes qu'il avoit vaincus, & ceux qu'il avoit délivrés. Porus étoit amoureux de Fezonas, il la lui fit épouſer. Parmenion avoit une niéce charmante, nommée Lidorie, il la donna en mariage à Gadiffer, pour lui faire oublier la rancune qu'il pouvoit concevoir de la mort de ſon pere. Idorie, Princeſſe du Sang de Claurus, fut unie à Bétis; Edea ſa ſœur, à Caſſiel de Bradoys; & Eliot leur couſine, à Mariencus de Perſe.

Porus, ſoumis à Alexandre, invita ce grand Monarque à honorer ſes noces de ſa préſence, & propoſa de les célébrer dans la capitale de ſes Etats, qu'on appeloit Godofar. Le Héros y conſentit, & rien n'égala la magnificence des fêtes qui furent données à cette occaſion. Porus propoſa, comme la plus agréable, un voyage dans l'Iſle de Cicéron, ſituée au milieu du grand fleuve du Gange. Cette Iſle, à laquelle le Romancier a donné un nom fort peu galant, étoit la Cythere de l'Inde. Un Temple ſuperbe, conſacré à Vénus, des maiſons agréablement ſituées, des

jardins charmans, des prairies & des vergers fertiles, des bocages frais, des eaux pures, tout contribuoit à rendre ce ſéjour délicieux. Les pélerinages qu'y faiſoient les Amans & les nouveaux mariés, étoient de vraies parties de plaiſirs. Alexandre ſentit bien que c'en étoit une qu'on lui propoſoit; il s'y prêta volontiers, & s'embarqua avec quatre de ſes principaux Chevaliers, nommés Floridas, Perdiccas, Lyonnel & Menelas, & les cinq couples de Princes & Princeſſes Indiennes nouvellement unis. Les vaiſſeaux étoient ornés de ſuperbes tapis de Perſe; du haut des mâts ſe déployoient de longues banderoles de ſoie couleur de pourpre, que le vent agitoit: deux cents Matelots, vêtus d'étoffe bleue & argent, fendoient les ondes, tandis qu'une muſique mélodieuſe faiſoit retentir les airs, & inſpiroit aux ames une douce langueur.

Dès qu'ils furent abordés dans l'Iſle, ils y furent reçus par un grand nombre de Prêtres & de Prêtreſſes en habits de ſoie blanche, portant ſur leurs têtes des couronnes de fleurs, & tenant à la main des guirlandes de myrtes & de roſes entrelacés. La Grande Prêtreſſe conduiſit Alexandre & ſon illuſtre compagnie aux pieds

de la ſtatue de la Déeſſe. Le Héros poſa en offrande ſur ſon autel les plus exquis parfums de l'Arabie, qui, conſumés auſſitôt par une flamme brillante, deſcendue de la voûte du Temple, répandirent dans toute l'enceinte l'odeur la plus agréable. Les jeunes époux préſenterent à Vénus des colombes & des roſes ; & la Grande Prêtreſſe, agitée d'une fureur divine, prédit à Alexandre un bonheur inaltérable en amour & en guerre, & à ſes compagnons de pélerinage une longue ſuite de proſpérités, après d'aſſez grandes traverſes.

Les fêtes les plus brillantes ſuccéderent à cette pieuſe cérémonie, & l'on ſe rembarqua pour repaſſer à Godoſar : mais que le retour fut différent du premier paſſage ! A peine les vaiſſeaux avoient-ils perdu de vue les côtes de l'Iſle de Cicéron, qu'ils furent accueillis par une tempête la plus furieuſe, la plus extraordinaire, & eſſuyerent un coup de vent le plus fort & le plus long dont il ait jamais été fait mention. Il força la petite flotte à deſcendre le Gange juſqu'à ſon embouchure, & paſſant à travers les écueils dont ce grand fleuve eſt ſemé, il les jeta dans la mer de l'Inde, la leur fit traverſer

dans toute ſon étendue, paſſer bien des détroits, doubler bien des caps, les pouſſa avec une rapidité incroyable dans l'Océan Européen, & enfin les fit aborder ſur les côtes de la Grande-Bretagne.

Ce Royaume étoit dans ce moment ſans Roi. Pyr, dernier deſcendant de ce fameux Troyen Brutus (dont l'Hiſtoire fait le ſujet d'un Roman non moins fameux & auſſi extraordinaire que celui-ci), venoit de mourir. Les principaux de la nation s'étoient aſſemblés pour délibérer entre eux ſur le choix d'un ſucceſſeur, & faiſoient des vœux pour obtenir un Roi, qui pût rendre à l'Angleterre ſa premiere ſplendeur, perdue ſous ſes derniers Princes. Dans l'indéciſion où ils ſe trouvoient, ils ſe rendirent dans un fameux Temple de Vénus, ſitué ſur les bords de la mer. Il avoit été dédié par Brutus à cette Déeſſe, comme à la protectrice particuliere de ſa nation & de ſa famille. Ils en conſulterent l'Oracle, & voici la réponſe qu'ils en reçurent: » Demain les vents pouſſeront des nefs » étrangeres ſur ce rivage; Fortune ſera » pour vous, & vous y pourvoira d'ung » bon & ſuffiſant Roi «.

L'on juge bien que dès le lendemain le rivage fut couvert de Bretons, empreſſés

à recevoir la flottille, qui fut à point nommé jetée ſur leurs côtes, & à accueillir ceux qui en ſortirent. Ils reconnurent aiſément Alexandre pour le Chef de ces étrangers, non à ſa bonne mine & ſa haute taille, mais à ſa fierté, à ſon audace, & au reſpect qui lui étoit rendu par tous ceux qui l'accompagnoient. Ils demanderent qui il étoit; & dès qu'ils ſurent ſon nom, ils ne douterent pas qu'il ne fût le Maître que Vénus & la Fortune leur préſentoient. Ils le connoiſſoient déjà de réputation; & aſſurément on doit bien moins s'en étonner, que de la tempête qui le jeta du Gange ſur les côtes de la Grande-Bretagne. Ils parurent enchantés d'avoir pour Souverain un pareil Héros: mais Alexandre, ſuivant la même méthode qu'il avoit adoptée à l'autre extrémité du monde, préféra de donner des Rois à ces peuples, plutôt que de l'être lui-même. D'ailleurs ſon intention n'étoit pas d'oublier la Perſe & les Indes, pour ſe fixer dans cette Iſle écartée. Après s'être fait informer exactement de l'étendue du pays, il nomma Gadiffer, l'aîné des Princes de Fezonie, Roi de la partie ſeptentrionale, qu'aujourd'hui l'on appelle Ecoſſe; & Bétis, ſon frere cadet, fut Roi de la partie méridio-

nale, que nous nommons Angleterre. La nation applaudit à ce double choix, & prêta avec joie ſerment de fidélité à ſes nouveaux Souverains.

Il fut décidé que la cérémonie du couronnement des deux Rois ſe feroit dans la plaine, à l'entrée de laquelle le Temple de Vénus étoit placé, & Alexandre déclara qu'il vouloit lui-même poſer la couronne ſur la tête de ſes deux amis. On prépara auſſi-tôt tout ce qu'il falloit pour rendre cette fête brillante. De riches pavillons furent dreſſés pour les Dames, qui, de toutes parts, ſe rendirent à l'invitation qui leur fut faite par un grand nombre de Courriers, d'aſſiſter au couronnement du Roi Bétis, qui devoit avoir lieu le premier.

A l'inſtant où la cérémonie alloit commencer, un Nain ſe préſenta devant Alexandre & les Princes, & leur fit appercevoir un magnifique perron de marbre qui s'étoit élevé auſſi-tôt par art magique, & qui étoit chargé de tous les ornemens que les Arts, cultivés dans la Grece, mais très-inconnus aux Bretons, pouvoient ajouter à la richeſſe de la matiere. Au haut de cet édifice étoient deux trônes brillans. » Seigneur, dit le Nain, la Dame

» du Lac, ma Maîtreſſe, vous prie de » conſidérer ce ſuperbe perron, chef- » d'œuvre de ſon art, fait à votre inten- » tion, & d'accepter cette brillante cou- » ronne, que vous pouvez placer ſur la » tête du Roi que vous avez choiſi pour » régner ſur ce pays. Elle vous en deſ- » tine une plus éclatante, mais c'eſt de » ſa main même que vous devez la rece- » voir «. Tous les Bretons s'empreſſerent à inſtruire Alexandre, que la Dame du Lac étoit la plus fameuſe Enchantereſſe de l'Iſle, & qu'ils ne doutoient pas que les préſens qu'elle lui faiſoit offrir, ne fuſſent un préſage aſſuré que le regne de Bétis rendroit à l'Angleterre ſon ancienne gloire.

Entre les fêtes préparées pour le couronnement, Alexandre ordonna qu'il y auroit un tournoi, genre d'exercice encore inconnu aux Bretons, que le Conquérant de l'Inde jugeoit propre à exciter le courage des nouveaux ſujets de Bétis, & à leur donner une idée des grandes manœuvres de la guerre. Cent Chevaliers ſe préſenterent pour concourir à cette fête; Alexandre & Bétis ſe mirent à leur tête. L'on juge bien que le Conquérant du monde remporta tout l'avantage dans

les différens combats. Après lui, les Chevaliers que nous avons déjà nommés s'y ſignalerent, & de nouveaux perſonnages parurent ſur cette ſcene ; ils s'y firent trop d'honneur pour que nous ne diſions pas quelque choſe des preuves de vaillance qu'ils y donnerent. Entre ceux-ci on diſtingua la force & l'adreſſe du Boſſu de Suave, Chevalier des pays Germaniques ; de Claudius de Carleir, Chevalier Anglois ; d'Eſtonne, Ecoſſois, Seigneur des Déſerts ; & le courage tranquille de Tors de Pedrac ſon couſin. Mais le Boſſu de Suave ſe fit plus particuliérement remarquer. » Il étoit très-preux & très-hardi, » mais laid & défiguré ; car avoit les » épaules haultes & boſſues, le haterel » (le col) court & la tête groſſe ; & » avoit le corps brut & épais, les bras » gros, longs, oſſus & pleins de nerfs ; ſi » longues étoient ſes jambes & cuiſſes, » qu'il joignoit ſes pieds enſemble par- » deſſous le ventre d'un gros cheval, & » en cet eſtat le ceignoit ſi fort comme » s'il n'avoit poitral, ſangles, ni ſelle ; & » étoit ſi fort de ſes bras, que lorſque » une fois il en tenoit ung Chevalier, » jamais de lui ne pouvoit échapper ; & il » armoit ſi bien ſa teſte & ſes eſpaules,

» que jamais il ne pouvoit eſtre de nul » grevé «.

Le Romancier dit que le Boſſu de Suave avoit amené avec lui un de ſes vaſſaux, nommé Dignas, que, dans la plus grande chaleur du tournoi, Gadiffer attaqua, & qu'il étoit prêt de vaincre.

» Ce que voyant le Boſſu, il en fuſt » preſque enragé, & priſt Gadiffer par » les coſtes, & l'aſtraignit ſi fort, que ceſ- » tuy-ci ſe vit forcé de laſcher ſon ad- » verſaire, pour repouſſer l'attaque de ce » nouveau champion. Le Boſſu aſtraignit » Gadiffer d'une main, & de l'autre ti- » rant ſon eſpée, commença à le férir » du pommeau ſur les eſpaules & les bras, » avec telle violence, qu'il cuidoit l'abat- » tre. Tors qui veoit Gadiffer en ſouf- » france, court ſus au Boſſu, & le férit » de l'eſpée ſur la teſte ſi grant coup, qu'il » ſembloit que ce fuſt foudre. Mais le » Boſſu ne ſe bougea oncques, car il avoit » la tête plus dure que pierre; lors, le » Tors, le fiert & refiert (frappe & re- » frappe) de quatre furieux coups ſur le » dos: mais le Boſſu ne s'en mouvoir aul- » cunement; roche ſembloit être ſa » boſſe. Et quand le Tors veit qu'il ne » pouvoit endommager le Boſſu du fer

» de ſon eſpée, il remit l'eſpée au four-
» reau, & le cuide aherdre (le penſe en-
» lever) par la teſte, ains n'y a prinſe. Il
» le vouluſt prindre par le corps, ains eſtoit
» le Boſſu jambes paſſées ſi très-fort ſous
» le ventre du deſtrier, qu'il euſt fallu
» lever le cheval en l'air, encore le Boſſu
» y euſt reſté pendu par les jambes. Pour-
» tant Gadiffer, qui l'avoit accolé, lui
» donnoit de ſi grands coups ſur le heaume
» qu'il ſembloit que la cervelle du Boſſu
» luy duſt ſaillir par les yeulx; ains de
» tout il ſembloit qu'il ne lui ſuſt rien.

Si les Dames qui devoient diſtribuer les prix aux Vainqueurs, voyant que la mêlée devenoit horrible, n'euſſent engagé Alexandre & le nouveau Roi à faire ſonner la retraite, il eſt probable que l'animoſité qui commençoit à ſe mettre entre les deux partis, auroit fait de cette joûte de plaiſir un combat réel & très-ſanglant. Mais enfin la fête finit ſans qu'aucun Chevalier y perdît la vie, aucun même n'y perdit ſon honneur, car tous eurent également la gloire d'avoir vaillamment combattu.

Bétis déſirant perpétuer à jamais la mémoire de ſon avénement au trône d'Angleterre, voulut fonder une Ville, & faire

édifier un ſuperbe Château dans la plaine où il avoit été couronné. Un habile Architecte, nommé Nicorans, dreſſa le plan de ces édifices : mais dès qu'il fallut en venir à l'exécution, il y trouva une grande difficulté ; c'eſt qu'il n'étoit pas poſſible d'aller chercher du bois dans la forêt voiſine. Un certain Tyran, nommé Darnand, empêchoit les Bretons d'y mettre le pied, ou du moins faiſoit éprouver à ceux qui s'y expoſoient, toute ſorte de mauvais traitemens. Bétis n'héſita pas à ſe charger d'aller le combattre ; il ſe promit même d'en délivrer le pays, de détruire toute ſa race, & de prouver, par cet exploit, aux Bretons, qu'il étoit digne d'être leur Souverain. Il prit le chemin de la forêt, ne conduiſant avec lui que deux Ecuyers, auxquels il ne communiqua ſon projet que quand il fut prêt à entrer dans le bois. *Sire*, dirent alors les Ecuyers, *grand dangier vous menace. Amis*, répond le Roi, *ne m'en chault, j'ai ouï dire, va où tu veux, meurs où tu dois.*

Après avoir parcouru long-temps les routes de cette forêt, Bétis ſe trouva près d'une ſuperbe fontaine, ornée d'une ſtatue de marbre tenant un cor à ſa main. Le

Roi veut s'y déſaltérer ; mais auſſi-tôt la ſtatue ſonne du cor avec violence : un Chevalier, armé de pied en cap, ſe préſente, & lui propoſe le combat. Bétis l'accepte ; &, après d'aſſez rudes attaques, le Cavalier, ſentant qu'il ne peut réſiſter, fuit dans la forêt ; mais il eſt toujours pourſuivi par ſon adverſaire. En vain prend-il toutes ſortes de formes ; comme Bétis ne le perd pas de vue, toutes ſes métamorphoſes ne ſervent qu'à lui apprendre qu'il a affaire à un Magicien.

La valeur des Chevaliers de ce temps-là étoit accoutumée à ſurmonter les preſtiges diaboliques, auſſi-bien que les efforts humains. L'Enchanteur eut beau vouloir ſe dérober aux coups du Prince Indien, il fut enfin atteint, frappé, & obligé, en reprenant ſa figure naturelle, de demander grace. Bétis étoit prêt à la lui accorder, lorſqu'une voix ſe fit entendre, & s'écria : *Ah gentil Roy ! occis ce tyran, & ſi délivre le pays & la forêt de lui.* Cette voix étoit celle de ce même Nain qui avoit apporté à Alexandre, de la part de la Dame du Lac, la couronne dont il orna le front de Bétis. D'un autre côté, une voix de femme diſoit : *Preux Bétis, rends, par la mort de ce traître, la liberté aux nobles Dames & gentilles*

gentilles Demoiſelles, que depuis ſi long-temps il tient en ſon ſervage. A ce diſcours, le Roi ne douta point que ce ne fût à Darnand même qu'il eût affaire; auſſi-tôt il tire ſon ſabre, & d'un ſeul coup lui fait voler la tête. Le Nain accourt, & emporte la tête coupée vers un Château que Bétis découvre au milieu du bois. Les portes de cette habitation s'ouvrent; une troupe de Dames & de Demoiſelles en ſortent, diſpoſées à donner au vainqueur les plus grandes marques de reconnoiſſance. A leur tête étoit une belle perſonne, qui ſembloit encourager toute la troupe à répéter en chœur: *Vive le valeureux Roi Perceforeſt.* Bétis demanda au Nain ce que vouloit dire ce nouveau titre. Seigneur, lui répondit Pinguès (c'étoit le nom du petit homme), il vous eſt dû, puiſque vous avez pénétré dans la forêt du Glar, ci-devant tyranniſée par le cruel Darnand; vous avez rompu les enchantemens de cet exécrable Magicien, & vous venez de briſer les fers de la belle Gloriande, fille du Seigneur de Liſtenois: c'eſt elle qui vous proclame vainqueur, & vous invite à entrer dans ce Château. Perceforeſt (car c'eſt le nom que Bétis porta dès ce moment, & que nous ne

ceſſerons de lui donner dans tout le cours de cette Hiſtoire) fut touché de l'éclat des charmes de la belle Demoiſelle de Liſtenois ; il répondit à ſes complimens avec toute la galanterie poſſible, reçut avec politeſſe les remercîmens des autres Dames & Demoiſelles, & entra avec elles dans le Château. Un grand ſouper y fut bientôt préparé, & ſe fût paſſé avec toute la gaieté poſſible, ſi l'on ne ſe fût apperçu que le Héros avoit reçu quelques bleſſures. Les Dames, qui, ſuivant l'uſage de ce temps-là, étoient expertes en l'Art de la Chirurgie, s'empreſſerent à le panſer ; Glorſande ſur-tout, d'une main douce & légere, nettoya & banda ſes plaies. Les bleſſures de Perceforeſt ne permirent pas à ce Héros de partir du Château de quelques jours. Les Dames lui tinrent fidelle compagnie, & lui apprirent, qu'en donnant la mort au perfide Darnand, il avoit à la vérité porté le plus grand coup à la tyrannie ; mais qu'il s'en falloit bien qu'il eût détruit entiérement la famille du Tyran. Celui-ci laiſſoit ſoixante fils ; ce que l'on peut croire très-aiſément, puiſqu'il enlevoit ou faiſoit enlever de toutes parts tout ce qu'il pouvoit y avoir de belles filles & de jolies femmes dans la Grande-Bre-

tagne. La plupart des fils du Tyran étoient en âge de combattre & de ſe défendre; d'ailleurs, il avoit quatre freres, qui tous avoient auſſi des enfans. Trois étoient auſſi méchans que l'aîné; l'un s'appeloit Formont de la noire forêt; le ſecond, Bruyant de la haute forêt; le troiſieme, Dagny de l'étrange forêt : le quatrieme des freres étoit d'un caractere différent des autres, il déſapprouvoit leurs déſordres & leurs cruautés, & ne les partageoit pas; il s'appeloit Gelinand du Glar. Sur ce récit, Perceforeſt prit la réſolution de faire promptement la guerre à la famille Darnand, mais d'épargner le bon Gelinand. De leur côté ſes ennemis chercherent à le prévenir. Ils furent avertis de la perte de Darnand par les tourbillons de fumée qui s'élevoient d'une foſſe profonde, dans laquelle furent jetés le corps & la tête de l'Enchanteur, avec beaucoup de matieres combuſtibles, auxquelles on mit le feu. Pinguès & Gloriande firent auſſi arborer au haut des tours du Château un pavillon, ſur lequel étoit écrit le nom de Perceforeſt.

A ces nouvelles, toute la famille du Tyran s'aſſembla, s'arma, & inonda tous les bois voiſins du Château. Le bon Ge-

linand ſe crut obligé de ne point abandonner ſes indignes parens ; mais ce ne fut pas ſans leur avoir fait de ſages remontrances : *Ah ! ah !* leur diſoit-il, *vieux péché fait nouvelle vergogne ; beau-frere Darnand, les mauvais eſprits t'ont déçu, & ta mauvaiſe vie t'a condamné.*

Dès que Perceforeſt eut appris que les ennemis ſe faiſoient voir à quelque diſtance du Château, il en partit, auſſi peu accompagné que lorſqu'il en avoit fait la conquête, le laiſſant ſous le gouvernement de la belle Gloriande & du bon Nain Pinguès. Ayant erré pendant quelque temps dans le bois, il arriva enfin près d'un pont, défendu par deux Chevaliers armés de toutes pieces. Il les combattit ſeul tous les deux, donna la mort au premier, & obligea l'autre à lui demander la vie, qu'il lui accorda volontiers, ſurtout en apprenant qu'il étoit fils de Gelinand du Glar. Il l'envoya aux pieds de la Reine Idorie, lui porter la nouvelle de ſes premiers exploits.

Quelque avantage que notre Héros eût eu dans ce combat, il avoit encore reçu quelques coups qui firent rouvrir ſes bleſſures. Forcé de chercher encore du repos & du ſecours, il s'arrêta dans un Hermitage,

habité par pluſieurs bons Solitaires, qui l'hébergerent de leur mieux, ſur-tout dès qu'ils eurent appris par ſes Ecuyers qui il étoit.

Laiſſons-le pour quelques momens dans cet Hermitage, & voyons quel effet produiſit la nouvelle de ſon départ, & l'incertitude de ce qu'il étoit devenu. Alexandre & Gadiffer l'envoyerent chercher de tous les côtés ; mais ce fut inutilement : ſur quoi le Conquérant du monde prit la réſolution d'aller lui-même à la quête du nouveau Roi qu'il avoit donné à l'Angleterre. Après avoir fait conduire les Princeſſes en différens Châteaux, bien pourvus de tout ce qui leur étoit néceſſaire, il partit, ayant pris pour ſon Ecuyer & compagnon d'armes, le Macédonien Floridas, accoutumé depuis long-temps à ne le point quitter dans les occaſions les plus périlleuſes. Le Tors de Pedrac s'attacha, en la même qualité, à Gadiffer. Porus & les deux autres Princes Indiens s'accoſterent auſſi chacun d'un Chevalier ; & cette petite, mais vaillante troupe, ſe trouva bientôt au pied d'une colonne de marbre noir, ſur le piédeſtal de laquelle on liſoit l'inſcription ſuivante : *en cet endroit fuſt feru le premier coup de*

lance, entre le Chevalier eſtranger & le malin Enchanteur Darnand, qui fuſt occis de la main de ceſtuy preux, de préſent clamé Perceforeſt Roi de ce pays. Nos Chevaliers ne comprirent pas tout-à-fait le ſens de ces paroles; cependant ils s'en douterent à peu près, & raiſonnoient entr'eux ſur ce ſujet, lorſqu'ils virent arriver une troupe de Pionniers, ſoutenue par trente Chevaliers, qui ſe mit en devoir d'abattre le monument. C'étoient les parens de Darnand, qui vouloient détruire ce trophée ſi honteux pour leur famille. Alexandre & ſes amis s'y oppoſerent; le combat s'engagea avec fureur, & la victoire couronna le parti le plus juſte. Plus de dix des aſſaillans périrent par les mains d'Alexandre & de Gadiffer; les autres prirent la fuite. On les pourſuivit, & ils euſſent été entiérement défaits, ſans un enchantement aſſez burleſque qui les força de s'arrêter. Tout-à-coup ils crurent voir leurs ſuperbes deſtriers transformés en autant d'ânes; eux-mêmes s'imaginerent vêtus ridiculement, Alexandre en Meûnier, Gadiffer en Charbonnier, Porus en Marchand de cervoiſe (biere). Cette impertinente métamorphoſe les engagea à rire quelque temps d'eux-mêmes, & leur fit perdre la trace de ceux dont

ils vouloient tirer vengeance. Quand ceux-ci eurent fait durer la plaiſanterie autant de temps qu'il leur en falloit pour ſe ſouſtraire à la fureur de leurs ennemis, ils leverent le charme, & nos Héros ſe diſperſerent dans la forêt, roderent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, à la quête de Perceforeſt, & de ces malheureux Sorciers de la race de Darnand.

Alexandre, ſuivi de Floridas, après avoir erré pendant quelque temps, apperçut une troupe qui conduiſoit un petit homme lié & enchaîné, & ſe préparoit à lui faire ſubir le dernier ſupplice, en l'attachant aux branches d'un grand arbre de la forêt. Deux Chevaliers commandoient cette barbare expédition. L'on juge bien que le Conquérant de l'Aſie ne voulut pas la ſouffrir; il fond avec rapidité ſur les exécuteurs de ces ordres tyranniques, les diſperſe, & crie aux Chevaliers de ſe mettre en défenſe. A l'inſtant un furieux combat commence; les fils de Darnand (car ces deux Chevaliers étoient encore de cette maudite race) ſe défendent vigoureuſement, ils portent même pluſieurs coups à Alexandre & à Floridas; mais enfin ils ſuccombent, & perdent la vie. Celui qui alloit être

leur victime eſt délivré ; c'étoit ce bon Nain Pinguès, témoin des premiers exploits de Perceforeſt, & de la conquête du Château de Darnand. Il alloit en porter la nouvelle à l'illuſtre Enchantereſſe Sebille, Dame du Lac, ſa tante & ſa protectrice, lorſque les Chevaliers, échappés aux coups du Roi d'Angleterre, l'avoient rencontré, & l'ayant reconnu, alloient le punir de ſon attachement pour ce nouveau Souverain. Alexandre fut enchanté d'avoir rendu à ce bon petit homme, un ſi important ſervice ; il apprit de lui avec plaiſir, par quels glorieux exploits Bétis avoit mérité le nom de Perceforeſt. Il auroit pris volontiers avec lui le chemin du Château de Darnand, ſi Pinguès ne l'eût aſſuré que le Roi d'Angleterre n'y étoit déjà plus, & ſi d'ailleurs les bleſſures qu'Alexandre même & Floridas avoient reçues dans leur dernier combat, n'avoient engagé le Nain à les preſſer de ſe rendre plutôt dans le Château de la Dame du Lac, dont ils n'étoient pas éloignés. Il ne fut pas difficile de déterminer le Héros Macédonien à rendre une viſite à une aimable Enchantereſſe, qui l'avoit prévenu dès ſon arrivée dans la Grande-Bretagne, & dont

on lui faiſoit d'ailleurs le plus brillant portrait ; mais il voulut ſe préſenter devant elle dans le plus parfait *incognito*, & comme n'étant, ainſi que Floridas, qu'un ſimple Chevalier, ami de Perceforeſt, & occupé du ſoin de le chercher. Le Nain promit au Héros le ſecret qu'il demandoit ſur ſon rang, & le préſenta à Sebille ſur le pied qu'il voulut. Mais ſoit que ce ſecret fût découvert, ou qu'il ait été alors exactement gardé, le Romancier nous apprend avec une naïveté digne du ſiecle pendant lequel il écrivoit, quelles furent les ſuites de la favorable réception qui fut faite à Alexandre dans le Château de la Dame du Lac. Voici ſes termes : » Cependant que la Dame parloit au Roi » Alexandre, elle ſe prit à l'aimer, & » lui dit : Sire Chevalier, ne ſoyez trop » penſif de trouver Perceforeſt ; demeu- » rez céans, je gueriray vos playes, & » cependant le ferés chercher. Dame, » dit le Roi, nous ne pouvons, car avons » fait vœu de toujours chevaucher, & » de ne repoſer en ung lieu que une nuit, » tant que ayons trouvé le Roi Perceforeſt. » Quand la Dame entendit cela, elle » penſa en elle-même que elle en feroit » autrement ; & ainſi fit-elle, car le Roi

» & Floridas demourerent quinze jours » dans ſon Château, & ne cuiderent y » avoir demeuré que une nuit «.

C'étoit un tour du métier de la bonne Enchantereſſe, qui fit paſſer au Conquérant une quinzaine délicieuſe ſans qu'il s'en apperçût. Alexandre prit tout ce qui lui arriva pendant ce temps pour un rêve; mais Sebille en jouit comme d'une réalité: car le Romancier ajoute que *le grand Roi Artus, Chef & Inſtituteur des Chevaliers de la Table Ronde*, faiſoit remonter ſon origine juſqu'à cette heureuſe quinzaine. Dès qu'elle fut expirée, le charme ſe diſſipa; Alexandre & ſon Ecuyer partirent, en aſſurant la Fée de leur reconnoiſſance, & du regret qu'ils avoient de n'avoir pu paſſer auprès d'elle que ſi peu d'inſtans. A peu de diſtance dans la forêt, ils rencontrerent Gadiffer (& ſon compagnon d'armes le Chevalier Tors), au déſeſpoir de n'avoir point de nouvelle du Roi Bétis: » Voirement, lui dit Alexan- » dre, n'eſt pas merveille que d'une queſte » d'un jour & d'une nuit, en ſoit tiré ſi » petit profit. Comment, dit Gadiffer à » Alexandre, ſi y a-t-il plus de quinze » journées & nuitées qu'avons employées » à cette recherche «. A l'éclairciſſement

il ſe trouva que Gadiffer avoit raiſon. Floridas conſola ſon Héros, en lui repréſentant qu'il valoit mieux avoir paſſé deux ſemaines qui ne lui avoient paru qu'une nuit, & avoir été bien guéri de ſes plaies, que d'avoir employé inutilement tout ce temps à faire des recherches infructueuſes.

Cependant ils les continuerent encore quelque temps, ſans autres ſuccès que de livrer pluſieurs combats, à faire mordre la pouſſiere à différens perſonnages de la lignée de Darnand. Les principaux de ces exploits ſe firent devant le Château de Malbranche. Ce fut là que Dragon, l'aîné des fils de Darnand, perdit la vie : mais il en couta encore du ſang au Conquérant du monde. Percé de nouvelles bleſſures, on le porta dans un Château nommé *la Belle-maiſon*, qui appartenoit à une niece de Sebille, ſœur du bon Pinguès. L'amoureuſe Fée fut auſſi-tôt, par les ſecrets de ſon Art, informée du lieu & de l'état d'Alexandre ; elle vola au Château de ſa niece, & y arriva preſque en même temps que le Héros bleſſé. Faiſant les honneurs de la Belle-maiſon, elle s'empreſſa de nouveau à lui offrir ſes ſoins : ils furent acceptés avec reconnoiſ-

ſance & ſatisfaction ; cependant on ne put s'empêcher de lui reprocher doucement l'art ſéducteur avec lequel elle faiſoit paſſer des quinzaines pour des journées. Elle jura de ne plus uſer de pareils moyens, & de n'employer pour plaire, que ceux qu'elle tenoit de la nature, & de la connoiſſance des médicamens, dans laquelle elle étoit experte. Satisfait de cette promeſſe, Alexandre ſe remit encore entre ſes mains. Elle étoit bien certaine de guérir ſa bleſſure ; mais la tendreſſe qu'elle avoit conçue pour ce Héros, lui fit un peu uſer de cette ſupercherie, ſi ordinaire aux gens de l'Art. Pour ſe rendre plus long-temps néceſſaire, elle prolongea les panſemens, qui d'ailleurs étoient accompagnés de circonſtances très-agréables : car, pour nous ſervir des termes du Roman, » à chaſ-
» cune fois qu'on le couchoit (Alexandre)
» & qu'on le levoit & remuoit, il étoit
» appareillé de celle qui ſon loyer en pre-
» noiſt, en le baiſant ès yeux, bouche
» & viaire (viſage), & le Roi en eſtoit
» tout joyeux, dont il advinſt que ayma
» Scbille, & quand du depuis il vouluſt
» partir du pays, il n'euſt oncques ſi grant
» peine pour choſe qui lui advinſt «.

Effectivement les adieux d'Alexandre & de la belle Fée ſont très-touchans dans ce Roman. Dès que le Conquérant de l'Aſie ſe vit entiérement rétabli, non ſeulement il ne put ſe diſpenſer de continuer de pourſuivre la recherche de ſon protégé Perceforeſt, mais il ſe crut obligé d'annoncer à l'amoureuſe Sebille ſon futur départ pour l'Aſie, où il lui reſtoit à conquérir l'importante Ville de Babylone. Cette cruelle déclaration toucha ſenſiblement la Fée, qui reprocha tendrement à ſon Amant, qu'il ne l'avoit jamais aimée, ou qu'il ne l'aimoit plus, puiſqu'il ſe diſpoſoit à la quitter. Alexandre fut touché de ces reproches, & pour appaiſer la douleur & les regrets de ſon Amante, il lui jura qu'auſſi-tôt qu'il auroit terminé ſes conquêtes par la priſe de Babylone, il repaſſeroit en Angleterre, pour jouir dans ſes bras de la félicité due aux travaux glorieux qu'il auroit achevés. » Ores, dit-il, me ſoyez » bonne & loyable, car je vous pro- » meſt que lorſque j'auray achevé l'en- » treprinſe que je ai commencée, je vous » reviendrai voir comme voſtre amy, ſi » les Dieux me ſauvent la vie. Sire, » dit la Damoiſelle, il me ſuffit bien ;

» puiſſiés-vous aller comme mon amy,
» & toſt revenir comme mon déſir «!

Alexandre & Floridas, continuant leurs recherches, ſe trouverent ſous le portique d'un Temple ſimple, mais majeſtueux; la curioſité engagea les deux Chevaliers à y entrer. Ayant ouvert la porte de cet édifice, fermé de tous côtés, mais éclairé par quatre groſſes eſcarboucles, » il leur fut advis que c'eſtoit
» ung abyſme, & que le tréfond en eſ-
» toit tout pour-planté de glayves, les
» fers deſſus & ſi près l'ung de l'autre,
» qu'il n'y avoit diſtance de ung pied
» entre deux. Le Roi fuſt tout esbahi,
» & ſe traiſt (retira) en arriere. Lors jeſte
» les yeulx au comble du Temple, & veoit
» que le Ciel en eſtoit tout pour-pendu
» de mêmes glayves, & que chaſcun deuſt
» tantoſt cheoir «.

Le Conquérant, auſſi ſage que vaillant, ne voyant pas de quelle utilité il lui ſeroit de braver tous ces dangers, referma la porte du Temple, & voulut paſſer dans une aſſez belle maiſon qui en étoit voiſine. Il ſe trouva dans une vaſte ſalle: au milieu étoit une colonne, à laquelle étoit ſuſpendu un écu d'or, chargé d'une lampe d'argent, dont la flamme vermeille

étoit diviſée en trois pointes. Au deſſous de cette eſpece de ſymbole, on liſoit cette inſcription :

Chevaliers qui me regardez,
Je ſuis à vous ſi vous me dépendez.

Le Conquérant du monde, & même ſon ſuivant Floridas, ne douterent pas qu'il ne leur fût aiſé de s'emparer de cet écu ; mais lorſqu'ils voulurent y toucher, un bruit épouvantable ſe fit entendre, le tonnerre gronda, les voûtes tremblerent, & parurent prêtes à s'écrouler, & une main inviſible les repouſſa. Alexandre aſſez étonné, ſe retira à l'entrée de la ſalle, & raiſonnoit ſur cette étrange aventure, lorſqu'il y vit arriver le bon Roi Gadiffer d'Ecoſſe, & ſon ami le Tors de Pedrac. Le premier mot qu'on leur dit, fut pour leur montrer la colonne & l'inſcription : auſſi-tôt ils courent, & veulent enlever l'écu d'or ; mais à l'inſtant ils ſont accablés d'une quantité de fleches qui partent de tous les côtés de la ſalle, ſans voir quelles mains les tirent ; une voix terrible ſe fait entendre, & s'adreſſant à tous les quatre, leur crie : *Hors d'ici, Mécréans, ce lieu eſt reſervé pour être la demeure des Prud'hommes.*

Alexandre trouva fort extraordinaire qu'on ne le crût pas assez Prud'homme pour demeurer là ; mais prenant le parti d'en rire, il se retira avec les trois autres Chevaliers.

Gadiffer lui apprit qu'il n'étoit pas éloigné du Château dont Perceforest avoit laissé la garde à la belle Gloriande, & qu'elle y étoit assiégée par plusieurs Chevaliers du lignage de Darnand. Alexandre, sur cet avis, n'hésita pas à marcher pour délivrer la Demoiselle de Listenois. Il rencontra effectivement une troupe qui se disposoit à monter à l'assaut ; les quatre compagnons d'armes se précipiterent sur elle ; quoiqu'elle fût très-forte, ils la dissiperent, après en avoir tué plusieurs ; ils firent prisonniers les deux principaux, & entrerent avec eux dans le Château. Gloriande y reçut ses libérateurs avec tout l'empressement, la politesse & les honneurs qu'ils méritoient. Les prisonniers furent reconnus pour être fils de Belinand du Glar, qui, comme nous avons dit, étoit le seul honnête homme de la race de Darnand ; moyennant quoi on leur fit grace, & Alexandre les envoya aux pieds de la Reine Idorie, épouse de Perceforest. Ils y trouverent

leur

leur frere aîné, que ce Roi y avoit déjà envoyé lui-même; & la nouvelle des premiers exploits du nouveau Monarque d'Angleterre, combla de ſatisfaction la Reine & toute ſa Cour.

Cependant, Gloriande aſſurant toujours que Perceforeſt étoit encore quelque part dans les bois, ſes amis repartirent pour le chercher. Dans cette nouvelle quête, Gadiffer & le Tors eurent d'aſſez belles aventures.

Le Roi d'Ecoſſe ſe plaignoit à ſon ami Tors, de ce qu'il marchoit depuis aſſez long-temps ſans trouver à manger, lorſque tout d'un coup ils apperçurent, à l'entrée d'un boſquet, une table bien ſervie. Ils alloient s'y placer ſans façon, lorſqu'une vieille Dame & une jeune Demoiſelle parûrent. » Chevaliers, leur dit la premiere, » quoique ce repas nous » ſoit deſtiné, nous vous en faiſons vo- » lontiers les honneurs; mais prétendez- » vous manger ainſi tout armés? croyez- » moi, mettez-vous plus à votre aiſe «. Gadiffer avoit déjà levé la viſiere de ſon caſque, & ſe fût peut-être bientôt dépouillé d'une bonne partie de ſon armure, ſi la plus jeune des deux Dames, en tirant Tors par le bras pour le faire aſſeoir,

ne lui eût fait un ſigne qui lui fit comprendre qu'il falloit ſe méfier du conſeil de la vieille. Ils ne mangerent donc qu'avec précaution, mais cependant de bon appétit. Le repas étant fini, les deux Dames partirent, & reprirent le chemin d'un Château que l'on voyoit à quelque diſtance ſur une hauteur. Avant qu'elles remontaſſent ſur leurs haquenées, la plus jeune eut le temps de dire à Tors, que le Château qu'il voyoit étoit celui de Malbranche, dont le Seigneur étoit frere de Darnand; que cette vieille étoit ſa mere, & qu'elle même avoit le malheur d'être ſœur de ce Tyran, mais qu'elle déſapprouvoit ſa conduite; que tout ce qu'elle pouvoit faire étoit d'avertir les Chevaliers de ſe mettre ſur leurs gardes; que ſa mere au contraire les attiroit dans ſes filets. Liryope (c'étoit le nom de la Demoiſelle) eut à peine le temps de donner ces explications; ſa mere la rappela avec humeur, & voyant que les Chevaliers refuſoient de la ſuivre, elles ne furent pas plutôt l'une & l'autre rentrées dans le Chateau, que le Seigneur de Malbranche en ſortit avec une ſuite aſſez nombreuſe. Il attaqua les deux Chevaliers, qui ſe défendirent ſi vaillamment, que bientôt de toute la troupe il ne reſta plus que le ſeul Chef, encore fut-il pourſuivi

ſi vivement par Gadiffer, que le Roi d'Ecoſſe entra avec lui dans ſon Château, & lui donna le coup mortel aux pieds de ſa vieille ſœur. La rage de celle-ci fut extrême : les portes du Château étant fermées, & le Roi d'Ecoſſe y étant entré ſeul d'ennemis, il fut aiſé de l'envelopper, de le ſaiſir, & de le jeter dans un obſcur cachot. La vieille vouloit le faire périr ſur le champ dans les plus affreux ſupplices ; mais la tendre Liryope fit entendre à ſa mere, qu'il valoit mieux remettre ſon ſupplice au lendemain, puiſqu'elle attendoit pour ce jour-là ſon frere Bruyant de la haute forêt. La vieille ſe laiſſa perſuader ; & pendant la nuit, la bonne Demoiſelle alla viſiter l'aimable Roi d'Ecoſſe dans ſa priſon ; elle panſa ſes bleſſures, & lui fournit ſecrétement tous les ſecours & toutes les conſolations qui dépendirent d'elle.

Dès le lendemain matin, on fit de grands préparatifs pour enſevelir avec pompe le cadavre du cruel Malbranche. Une tombe fut élevée ſur un tertre en avant du Château ; & le corps du Seigneur n'y eut pas plutôt été porté, qu'il fut conſumé par un feu ſouterrain, qui s'éleva, & qui dura ſi long-tems, que

ce lieu en fut ſurnommé le *Mont ardent.* Tors n'ayant point été pris, continuoit à roder autour de la fortereſſe, & apprit d'un Berger des environs, ce que ſignifioit cette eſpece d'incendie ; il ſut en même temps que le vainqueur du défunt Seigneur étoit reſté priſonnier dans le Château, & il ne s'occupa plus que des moyens de le délivrer. Bruyant de la haute forêt n'arriva point encore le jour preſcrit, mais il envoya un exprès prévenir ſa ſœur des raiſons qui lui faiſoient différer ſon voyage. Tors ſurprit ce Meſſager, intercepta ſes lettres, & au lieu de faire porter au Château les nouvelles qu'elles contenoient, il annonça, par des lettres fauſſes & contrefaites, qu'il arriveroit d'un jour à l'autre, & que ſi l'on avoit quelques priſonniers, on les lui conſervât pour raiſons à lui connues. Trompée par ces fauſſes nouvelles, la vieille Dame différa toujours le ſupplice de Gadiffer. Tors étoit caché dans la cahute du même Berger qui lui avoit parlé le premier. Il l'avoit gagné par ſes libéralités, & lui faiſoit faire tout ce qu'il vouloit. Etant inſtruit qu'il n'y avoit plus dans le Château que quatre braves Chevaliers qui ſeuls aſſuroient toutes les forces

la garniſon, il parvint à en tirer trois l'un après l'autre dans la bergerie : dès qu'ils y étoient entrés, il leur coupoit la tête, ſans qu'on ſût au Château ce qu'ils étoient devenus. S'étant ainſi aſſuré qu'il ne trouveroit pas grande peine à s'en rendre le maître, s'il pouvoit s'y introduire, voici la ruſe dont il ſe ſervit : De concert avec le Berger, il ſe fit conduire à la porte du Château : on l'y coucha, & on alla annoncer à la vieille Dame de Malbranche, que c'étoit le cadavre d'un Chevalier, que l'on avoit trouvé dans la forêt, & que l'on ſoupçonnoit être le même qui, quelques jours auparavant, avoit fait tant de ravages avec Gadiffer ; qu'on croyoit que c'étoit auſſi lui qui avoit tué les trois Chevaliers qui avoient diſparu la veille. A cette fauſſe nouvelle, la vieille Dame accourut, & voulut juger par elle-même de ce qui en étoit : elle approche du prétendu cadavre, leve tantôt un bras, tantôt une jambe, que le faux mort laiſſoit retomber de la maniere la plus naturelle à un corps inanimé ; enfin elle voulut lever la viſiere de ſon caſque, & il ſaiſit ce moment pour lui percer le cœur. Auſſitôt, ſe relevant ſur ſes pieds, il écarte

la foule des ſuivans & ſuivantes de la Dame, entre dans le Château, combat & tue le ſeul Chevalier qui fût en état de ſe mettre en défenſe. Il délivre Gadiffer, & l'un & l'autre ne font grace dans le Château qu'à la belle Liryope, & à ceux qu'elle leur recommande. Le Roi d'Ecoſſe & ſon ami s'étant ainſi rendus maîtres de cette forteresſe, y attendent ſans crainte Bruyant de la haute forêt.

Pendant ce temps, le Roi Porus de l'Inde, & Caſſies de Bradoys, qui étoient auſſi à la quête de Perceforeſt, faiſoient de leur côté des exploits remarquables. Ils délivrerent une Demoiſelle que deux Chevaliers felons, de la race de Darnand, entraînoient au fond de la forêt, pour la faire mourir, ou du moins la violer. Ils tuerent les raviſſeurs; &, en reconnoiſſance, la Demoiſelle les mit en poſſeſſion de ſon Château.

Perdicas & Lionel arriverent dans l'Hermitage des Prud'hommes, où Perceforeſt avoit été guéri de ſes bleſſures, & ſi bien traité; mais il n'y étoit plus. Ils y reçurent le même accueil, on eut pour eux les mêmes ſoins, & ils partirent pour continuer leurs recherches.

Eſtone des déſerts, & Claudius de Carleir eurent des aventures plus ſingulieres. Ayant rencontré deux fils de Darnand, ils les attaquerent : ceux-ci ſe défendirent vaillamment, mais ils furent vaincus; l'un d'eux fut tué, l'autre fut bleſſé; mais ils avoient percé les deux bons Chevaliers, qui ſe trouverent ainſi démontés. Claudius monta ſur le cheval de celui qu'avoit tué ſon compagnon, & pourſuivit l'adverſaire qui pouvoit fuir encore. Il arriva après lui juſque ſur les bords d'une riviere, dans laquelle il ſe précipiterent l'un & l'autre. Le bleſſé & les deux chevaux s'y noyerent : peu s'en fallut que Claudius n'eût le même ſort; mais il fut heureuſement ſauvé par quelques pêcheurs, qui le conduiſirent dans un Château, où des Demoiſelles habiles & aimables prirent ſoin de le rappeler à la vie, & de lui rendre la ſanté. Eſtone, étant démonté, & ne pouvant ſuivre ſon compagnon, s'occupa d'abord du ſoin de chercher une monture, & il courut long-temps à pied, chargé d'armes peſantes, & ſe trouva enfin dans une prairie où paiſſoit un grand nombre de jumens. Il ſe ſaiſit de celle qui lui parut la plus forte & la plus alerte, & ayant

ſauté deſſus, quoiqu'elle ne fût nullement enharnachée, il courut ſur les traces de Claudius. Mais après avoir bien galopé, au lieu de ſe trouver ſur le bord de la riviere, il entra dans une petite Ville, dont les habitans trouverent ſon accoûtrement fort ſingulier. Il faut ſavoir que dans ce temps & dans ce pays-là, lorſqu'un Chevalier ſe déshonoroit par quelque faute honteuſe, on ne croyoit pas pouvoir lui faire un plus grand affront, que de lui faire monter une cavalle, & on croyoit lui dire une grande injure en l'appelant *Chevalier ahonté*, *chevaucheur de jument*. Ainſi l'équipage dans lequel la néceſſité & le zele avoient forcé le brave d'Eſtone à ſe mettre, parut aux habitans de la Ville une preuve de *couardiſe*; ils ſe mirent à le huer, parce qu'ils ne ſavoient pas à quel homme ils avoient à faire. Le chevaucheur de jument entendit ſi peu la plaiſanterie, qu'il fondit la lance en arrêt ſur cette canaille, & en fit un carnage épouvantable. Formont de la haute forêt, & Dagny de la noire forêt, ſecond & troiſieme freres de Darnand, ſe trouvoient parmi eux. Ils s'arment auſſi-tôt, & veulent combattre ce Chevalier, qu'ils croient ahonté, mais

capageur ; ils le combattent en effet, & tombent bientôt ſous ſes coups. Le chevaucheur de jument quitte le lieu où il venoit d'exercer une ſi terrible vengeance, entre dans la forêt, & ſe trouve enfin près du Château dans lequel ſon ami Claudius étoit entré. Celui-ci le reconnoît du haut des murailles, & l'invite à venir s'y repoſer avec lui. Eſtone reçoit, de la part des Dames maîtreſſes de cette habitation, le même accueil que ſon ami. Cependant ils n'ont encore ni l'un ni l'autre aucunes nouvelles de Perceforeſt. Tel fut à peu près le ſuccès de tous ceux qui cherchoient ce Monarque, & auxquels on donna en général, en Angleterre, le nom de *Chevaliers de la Quête.* Leur nombre augmenta bientôt encore ; car à ceux que j'ai déjà nommés, ſe joignirent bientôt Dagon d'Ecoſſe, le Boſſu de Suabe, & le Macédonien Ménélas. Tant de braves gens occupés à pourſuivre les reſtes de la famille de Darnand, devoient bien effrayer cette race maudite, qui n'avoit plus que deux Chefs, Bruyant de la haute forêt, & Gelinand du Glar. Celui-ci, toujours vertueux, ne ceſſoit de faire des remontrances à ſes parens, ſur leur conduite

mal-honnête à l'égard des Dames. » Ce » n'eſt point ainſi qu'on ſe fait aimer » d'elles, leur diſoit-il ; vous vous main- » tenez, à leur égard, plus vilainement » que les bêtes qui n'ont pas de raiſon. » Non, ce n'eſt point ainſi qu'on obtient » d'elles doucement & gracieuſement le » don d'amoureuſe merci «.

Loin que cette harangue réuſſît, elle indigna contre lui ſes méchans parens. Excepté ſes enfans, tous les autres ſe rangerent de préférence ſous l'étendard de Bruyant de la haute forêt, qui les laiſſoit tout à leur aiſe *tollir l'honneur des gentes pucelles*, que leur brutalité faiſoit fuir de toutes parts.

Ainſi raſſemblés, les barbares ſe préparerent à aller faire le ſiége du Château de Malbranche.

Cependant Perceforeſt étoit ſorti de l'Hermitage des Prud'hommes, &, bien rétabli de ſes bleſſures, avoit continué ſes courſes dans les bois ; il avoit trouvé le Temple dans lequel Alexandre étoit entré, & reconnu le chemin parſemé de glaives, par lequel il falloit paſſer pour arriver à l'autel qui étoit au fond du Temple. Une extrême attention & beaucoup de fermeté lui avoient procuré les moyens

d'y parvenir. Il pénétra juſqu'à l'autel, & ne voyant deſſus aucune image de Divinité, il voulut offrir de l'encens au Dieu Mars; mais un vieillard vénérable paroiſſant tout à coup, lui interdit ce culte profane, & lui conſeilla de réſerver ſes hommages pour une Divinité ſuprême, dont il lui fit le portrait. On y reconnoît bien le divin & reſpectable auteur du Chriſtianiſme, & c'eſt une belle Prophétie ſur la future converſion de Perceforeſt, que l'Auteur du Roman a pu regarder avec raiſon comme un des plus beaux traits de ſon imagination poétique & épique. Perceforeſt ayant reçu ces importantes leçons, ſortit du Temple, & en récompenſe il détacha l'écu d'or qui étoit pendu dans la maiſon voiſine; & emportant avec lui ce préſage brillant de ſa gloire & de ſa piété futures, il continua ſes courſes, & apprit enfin que Bruyant & ſes barbares partiſans étoient devant le Château de Malbranche, & que c'étoit là qu'il devoit aller les chercher & les combattre. Alexandre & Gadiffer reçurent dans ce temps les mêmes avis; enfin tous les Chevaliers de la Quête ſe diſpoſerent à ſe rendre dans ce lieu, où l'on vit bien que devoient ſe frapper les grands coups entre le nouveau

Roi d'Angleterre, ſes protecteurs & ſes amis, & les Tyrans.

Déjà, dans les premieres attaques du Château de Malbranche, la belle Liryope ayant voulu ſe ſignaler, en tirant du haut des murailles, des fleches contre les aſſiégeans, & leur jetant des pierres, cette jeune & tendre beauté avoit été atteinte d'un trait, & étoit bleſſée. Cet accident avoit déſolé les défenſeurs du Château, particuliérement le brave Tors de Pedrac, qui étoit devenu éperdument amoureux de la Demoiſelle. Il réſolut de la venger. Gadiffer & lui méditerent une ſortie, dans laquelle ils ſe propoſerent d'aller défier & combattre Bruyant & le plus brave de ſes compagnons. Ce fut le fils de Bruyant, qui, avec ſon pere, eut affaire à eux. Ce jeune homme fut tué, ſon pere fort maltraité. Gadiffer & Tors rentrerent triomphans dans la place, & reçurent les complimens & les remercîmens de la belle Liryope. Sur ces entrefaites, Alexandre, & grand nombre d'autres Chevaliers de la Quête accoururent pour faire lever le ſiége; il ne leur fut pourtant pas aiſé d'en venir à bout. Il ſe donna à cette occaſion pluſieurs combats, dont je ſupprime les détails, quoique quelques-uns ſoient ſin-

guliers & intéreſſans. Enfin Perceforeſt arriva lui-même, & mit à fin cette glorieuſe entrepriſe. Ce fut lui qui tua de ſa propre main Bruyant de la haute forêt, & détruiſit en grande partie la race de Darnand, à l'exception de la branche de Gelinant du Glar, qui le reconnut pour ſon Souverain, & dont la branche ne produiſit plus que des brave & ſages Chevaliers, & des vaſſaux fideles. Alexandre & Perceforeſt ayant fait leur entrée au Château de Malbranche, Liryope voulut ſervir elle-même d'Echanſon au feſtin royal qui termina cette brillante journée. Elle ſe plaça derriere le Conquérant de l'Aſie, qui avoit à ſa droite le Roi d'Angleterre, & à ſa gauche celui d'Ecoſſe. » Et pour cet emploi, dit le Romancier, » s'étoit vêtue d'une cotte de ſoie ver- » meille, éteincelée de roſettes d'or, à nud » chef, fors d'un chapelet de fin or à » pierres précieuſes, & les cheveux recer- » celloient autour du chapelet, ſi que » cetui habit ſeeoit merveilleuſement bien » à la Pucelette «.

Le grand Alexandre ayant vu le Roi Perceforeſt aſſuré ſur le trône dont il l'avoit gratifié, ſongea à retourner en Aſie, & à achever la conquête de cette

partie du monde par la priſe de Babylone ; mais auparavant il ne put refuſer à Gadiffer de le couronner Roi d'Ecoſſe, avec autant d'éclat que ſon frere avoit été couronné Roi d'Angleterre. On choiſit pour cette auguſte cérémonie une vaſte plaine, ſituée ſur les confins de l'Ecoſſe & de l'Angleterre ; & pendant qu'on travailloit aux préparatifs néceſſaires, Gadiffer & Porus, accompagnés de quelques Chevaliors, ſe rendirent au fort Château du chef-lieu d'Ecoſſe, où avoient été précédemment conduites les Reines Lidorie & Fezonas. Dans leur route ils livrerent quelques combats à pluſieurs Chevaliers du lignage de Darnand, dont ils avoient juré d'exterminer la race. Leur arrivée au Château fut un jour de triomphe. Le vieux Chevalier Buſardan, qui en étoit Gouverneur, & en même temps Régent d'Ecoſſe, leur apprit que les deux Reines venoient, preſque en même temps, de mettre au monde chacune deux Princes. Cette nouvelle remplit de joie Gadiffer & Porus. Après avoir embraſſé leurs épouſes & pris quelque repos, ils ſe rendirent en cérémonie au Temple de Mars & de Mercure, Divinités protectrices de l'Ecoſſe, à qui ils offrirent les ſacrifices d'uſage. Au

nom des jeunes Princes, on préſenta au Dieu de la Guerre une riche épée, qui fut appendue au deſſus de ſon autel, & au Dieu de l'Eloquence, des couronnes d'immortelles, & une chaîne d'or, pour faire entendre que les belles paroles, qui reſſemblent à l'or par leur éclat, méritent de paſſer à la poſtérité. L'aîné des fils de Gadiffer fut appelé comme ſon pere, & le ſecond reçut le nom de Neſtor. On nomma Porus le fils aîné du Roi Porus, & le cadet prit le nom de Caſſidorus. Suivant la coutume d'Ecoſſe, ces enfans furent laiſſés dans le Temple à la garde des Prêtres, juſqu'à ce que leurs meres ſe trouvaſſent en état de venir elles-mêmes les racheter par de nouvelles offrandes; ce qu'elles firent peu de temps après.

Cependant les deux Rois retournerent au Château, & Gadiffer s'occupa tout entier des ſoins qu'exigeoit ſon couronnement, & ſur-tout de rendre magnifique un tournoi qu'il venoit de faire publier, & dont le ſage & brave Chevalier Buſardan devoit être le Juge.

Tandis que ceci ſe paſſoit, Alexandre, qui avoit, comme je l'ai dit, réſolu de partir pour l'Aſie, auſſi-tôt après avoir couronné le nouveau Roi d'Ecoſſe, voulut rendre encore une viſite à ſa belle

Sebille : ſuivi ſeulement de ſon fidele compagnon d'armes Floridas, il prit la route du Château du Lac. En entrant ſur les terres de cette aimable Fée, quelques malheureux habitans qui fuyoient, l'informerent que pluſieurs Chevaliers ennemis commettoient d'affreux ravages, & que juſqu'alors il ne s'étoit préſenté qu'un ſeul Guerrier pour les combattre, qui ſans doute ſuccomberoit ſous leurs coups. Alexandre & Floridas coururent précipitamment à l'endroit où on leur dit que ſe paſſoit cette action : en effet, les mauvais Chevaliers preſſoient vivement le vaillant jeune homme ; mais la fortune changea de parti à l'arrivée de nos deux Héros ; il n'échappa pas un ſeul des Tyrans de ce canton, & le jeune inconnu, qui n'étoit encore qu'Ecuyer, & qui portoit un griffon ſur ſon écu, eut l'honneur de recevoir l'Ordre de Chevalerie des mains du Conquérant de l'Aſie ; mais, après lui avoir fait ſes remercîmens, & refuſé de dire ſon nom, il s'éloigna de ſes bienfaiteurs. Alexandre ſe rendit auſſi-tôt au Château de la Dame du Lac, qui revit ſon auguſte amant avec joie, & lui fit le plus tendre accueil. Nous les laiſſerons pendant quelques momens ſe donner des

témoignages

témoignages de leur amour mutuel, pour nous occuper de Perceforeſt.

Ce Prince ayant rétabli la juſtice & le bon ordre dans ſes Etats, & fait de ſéveres loix contre tous les Chevaliers qui oſeroient attenter à l'honneur des Dames, quitta la nouvelle ville de Neufchaſtel, qui s'élevoit par les ſoins de l'Architecte Nicorans, depuis que la forêt du Glar étoit libre, & ſe rendit auprès de la Reine Idorie & d'Edea, épouſe de Caſſiel de Bradroys à Trinovant. Gelinan du Glar & ſes fils accompagnerent le Roi, avec quarante Demoiſelles, entre leſquelles on remarquoit Gloriande & Liryope : ils ſe préparerent à former le cortége de la Reine d'Angleterre, qui devoit auſſi ſe rendre au couronnement du Roi d'Ecoſſe. En arrivant à Trinovant, Perceforeſt & Caſſiel deſcendirent au Palais, & apprirent qu'Idorie venoit d'accoucher d'un Prince & d'une Princeſſe, & que Edea avoit donné le jour à un fils & à une fille. Il fallut, ſuivant l'uſage, les préſenter au Temple de Vénus, & Perceforeſt & Caſſiel prirent ce ſoin. Le Prince d'Angleterre fut nommé Bethides, & ſa ſœur Betrine. On donna au fils de Caſſiel le nom de ſon pere, & la fille reçut

celui de Caſſiodore. Les préſens faits à la Déeſſe conſiſterent en des cignes d'une blancheur éclatante, des colombes, des guirlandes & des couronnes de fleurs. Lorſque la ſanté de la Reine & de la Princeſſe fut rétablie, elles ſe rendirent à pied, avec toute leur Cour, au Temple de Vénus, brûlerent des parfums exquis ſur ſon Autel, appendirent à la voûte de cet édifice ſacré une treſſe de leurs cheveux, & reprirent leurs enfans, qui y étoient reſtés en dépôt ſous la garde des Prêtreſſes de la Déeſſe.

Les fils & les petits-fils du bon Gelinant du Glar, qui étoient tous ſucceſſivement venus ſe rendre au Roi d'Angleterre & aux Chevaliers qui le cherchoient dans cette forêt redoutable, habitée par la race de Darnant, avoient tous été envoyés à la Reine Idorie avec leur oncle Pinian, ou étoien tarrivés à Trinovant avec Perceforeſt même; la Reine les avoit tous retenus pour lui ſervir de Gardes & pour embellir ſa Cour. Le Monarque Anglois, à la priere de ſon illuſtre épouſe, voulut bien leur conférer l'Ordre de Chevalerie. Ils reçurent chacun des mains mêmes d'Idorie une armure complette, & firent tous peindre ſur leur écu une roſe d'ar-

gent ; ce qui fit que depuis on les appela les Chevaliers à la roſe blanche. Pour ſe rendre dignes des faveurs qu'ils recevoient de leur illuſtre Protectrice, cette brillante troupe annonça une joûte, dont ils furent les tenans contre tous venans, & dont les prix devoient être une mule blanche & un épervier blanc. Cette joûte eut lieu le jour même que les Princeſſes furent faire leurs remercîmens à Vénus, & reprendre leurs enfans. Les prix furent conduits ou portés par trois jeunes nobles Demoiſelles, dont deux tenoient par un frein doré une mule plus blanche que la neige, & l'autre portoit ſur le poing un ſuperbe épervier blanc.

Dans ce combat ſimulé, les douze Chevaliers donnerent de grandes preuves d'adreſſe & de valeur ; mais ſur-tout Lionnel du Glar, qui ſurpaſſa tous ſes camarades. Ils alloient obtenir tout l'honneur de cette brillante joûte, lorſqu'un Chevalier portant un griffon ſur ſon écu, entra dans la lice ; & après avoir reſpectueuſement ſalué le Roi, la Reine & les Dames, préſenta le combat à Lionnel du Glar. Celui-ci, fier de la gloire dont il venoit de ſe couvrir, l'accepta avec ſatisfaction ; mais ſa confiance ſe trouva

trompée ; il fut renverſé. Les onze Chevaliers qui lui ſuccéderent eurent le même ſort, & Perceforeſt & les Dames adjugerent le prix de la mule blanche à ce valeureux champion. Le Chevalier au griffon le refuſa modeſtement, & s'échappa des lices avec promptitude : mais la mule blanche, qui n'étoit plus retenue par aucun frein, ſuivit le vainqueur avec une telle vîteſſe, qu'il ne fut pas poſſible de l'arrêter. Le Romancier ne nous apprend point par quel inſtinct cet animal prit la même route que le Chevalier qui venoit de l'obtenir. Il eſt à préſumer que cette mule étoit Fée. L'épervier blanc fut adjugé au vaillant Lionnel, qui, quoique renverſé par le Chevalier au griffon, avoit vaincu tous les autres qui s'étoient meſurés avec lui.

Retournons auprès d'Alexandre : après avoir paſſé quelques jours au milieu des plaiſirs dans le Château du Lac, il ſe diſpoſoit à faire ſes derniers adieux à la tendre Sebille. Comme en la quittant ce Héros ne devoit s'arrêter dans la Grande-Bretagne qu'autant de temps qu'il ſeroit néceſſaire pour la cérémonie du couronnement de Gadiffer, l'Enchantereſſe voulut s'y trouver avec une ſuite nombreuſe

& brillante de jeunes Fées. Comme elles étoient habillées galamment de verd, on les appela les Demoiſelles vertes. Sebille arriva auſſi-tôt que ſon Amant dans la plaine où le Roi d'Ecoſſe devoit être couronné par les mains du vainqueur du monde. Tout y étoit déjà préparé, & par les ſoins du bon Buſardan, on y avoit élevé pour les Rois, les Reines, & les Dames de leur Cour, de magnifiques pavillons & des échafauds couverts des plus riches tapis. Toute la compagnie fut au devant d'Alexandre, & le conduiſit au ſuperbe pavillon qui lui étoit deſtiné. Mais pendant que chacun ſe rendoit à l'échafaud où ſa place étoit marquée, on en vit un nouveau s'élever dans un endroit de la plaine. Il étoit aſſez vaſte, mais il n'avoit que des feuillages pour tout ornement. Sa ſimplicité ſurprit les Rois, qui ordonnerent à Buſardan d'aller s'informer pour qui l'on préparoit cet édifice de verdure. On lui répondit qu'il étoit deſtiné à recevoir le Solitaire Pergamon & ſes douze petites-filles, dont bientôt nous ferons connoître l'origine. Mais pour un moment arrêtons nos yeux ſur ce qui fixa d'abord ceux de toute l'aſſemblée. La jeune & belle Liryope, Dame du Château de Malbranche,

attiroit tous les regards par ſes graces naturelles & l'élégance de ſa parure. Lidorie, qui avoit appris qu'elle devoit à la ſageſſe & à la prudence de cette Princeſſe les jours de ſon époux Gadiffer, déclara qu'elle vouloit lui ſervir de mere ; & Alexandre ſe propoſant de la rendre riche, puiſſante, & digne d'épouſer un auſſi brave Chevalier que le Tors de Pedrac, la déclara Dame de la forêt Carbonniere.

Il ne doit pas paroître plus extraordinaire au Lecteur de voir Alexandre diſpoſer de la forêt Carbonniere, que de le voir donner à des Princes Indiens les Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe. C'eſt à l'occaſion de cette donation, que le Romancier nous apprend que ce fut un certain Creſſus, Clerc d'Alexandre, qui expédia les Lettres de ce don, & que c'eſt ce même Creſſus, qui, par l'ordre de ſon Maître, écrivit les exploits de Perceforeſt, de Gadiffer & de leurs compagnons, & intitula ſon Ouvrage *Chroniques du Royaume de la Grande-Bretagne.*

Venons au Solitaire Pergamon ; il étoit, ſuivant le Romancier, fils d'un de ces anciens fugitifs de Troye, qui paſſerent en Angleterre & en Ecoſſe avec Brutus & Coroneus. Cet ancien Guerrier s'appe-

loit Pergame, d'un des noms qu'avoit porté la ville de Troie. Ce fut l'Ecoſſe qu'il choiſit pour le théatre de ſes exploits; il en fit beaucoup & long-temps dans ce pays. Pergamon ſon fils ſuivit ſon exemple tant qu'il ſe ſentit la force néceſſaire pour ſoutenir la profeſſion & l'état de Chevalier errant; mais étant devenu vieux, & ayant perdu ſon fils unique dans un combat, il ſe conſacra à la vie ſolitaire, & prit l'habit convenable à cet état; mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût abandonné dans ſon hermitage, qui étoit un aſſez beau Château, car il y élevoit les vingt petits-enfans que lui avoit laiſſés ſon fils. C'étoit huit garçons & douze Demoiſelles. Les jeunes gens étoient tous déjà grands, bien faits, & en état de porter les armes, & les Demoiſelles charmantes & capables d'inſpirer de grandes paſſions, lorſque douze jeunes Chevaliers Ecoſſois ayant été avertis de ſe rendre au couronnement de Gadiffer, & inſtruits du magnifique tournoi qui devoit ſe donner en cette occaſion, ſe mirent en chemin & paſſerent par le Château de Pergamon. Ils y furent reçus avec politeſſe, & on les invita à ſouper & à ſe repoſer le lendemain. Ils y conſentirent

d'autant plus volontiers, qu'ils trouverent les Demoiſelles du Château charmantes. Le bon Solitaire, qui avoit conſervé le goût pour les armes & pour les fêtes chevalereſques, ayant dit qu'il vouloit ſe rendre au tournoi, & y conduire ſes huit petits-fils, les jeunes Chevaliers le conjurerent d'y conduire auſſi ſes douze petites-filles, & lui demanderent inſtamment de leur accorder l'honneur d'être les Chevaliers de ces jeunes Demoiſelles, promettant d'ailleurs de faire des exploits ſi éclatans, qu'ils eſpéroient mériter de leur plaire & d'être acceptés pour leurs époux. Pour prouver ce qu'ils prétendoient faire, ces Seigneurs, qui étoient dans l'âge heureux, où, ſûr de ſon courage, on ne doute de rien, firent les vœux les plus étranges, &, à dire vrai, les plus impraticables. Ils n'étoient connus & déſignés que par leurs armoiries, c'eſt-à dire, les figures repréſentées ſur leurs écus: ainſi l'un ſe nommoit le Chevalier à l'épervier, le ſecond à l'aigle d'or, le troiſieme à la fleur de lis, le quatrieme au cœur enferré, le cinquieme au noir léopard, le ſixieme au noir lion, le ſeptieme au trois papegaux (perroquets), le huitieme à la blanche étoile, le neuvieme

au cerf azuré, le dixieme aux trois lionceaux, le onzieme au griffon, & le douzieme au dauphin. Chacun d'eux promettoit de vaincre Gadiffer, Perceforeſt, & Alexandre même, & de les amener aux pieds de ſa belle ; les autres, de faire triompher tous les partis du côté deſquels ils ne ſe rangeroient que lorſque ces partis ſeroient près d'être entiérement défaits ; de démonter le Boſſu de Suave, qui paſſoit pour être invincible ; de mériter le chapelet de perles, qu'on appeloit le chapelet de proueſſes, qui ne pouvoit être obtenu que par le plus vigoureux de tous les aſſaillans : enfin, le Chevalier au dauphin promit de ſe rendre maître, par force ou par adreſſe, des ornemens ou parures, de quelque eſpece qu'elles fuſſent, dont les douze Demoiſelles pourroient avoir envie. Alors chacune d'elles forma à ſon tour ſon vœu. Ces charmantes pucelles ſe nommoient Blanche, Caſſandre, Créſie, Emeraude, Codrille, Plaiſance, Camille, Hélene, Andromata, Minerve, Marmona, & Genievre. L'une défira un habit de révérence, c'eſt-à-dire une robe fourrée d'hermine, qui couvroit les épaules & la gorge, & étoit en même temps honnête & magnifique. D'autres demande-

rent des manteaux de ſamit brodé de fleurs & d'oiſeaux : enfin une d'elles ſouhaita un paon artificiel, qui étoit placé ſur le heaume d'un Chevalier, & dont elle avoit entendu rapporter des merveilles. Ce paon étoit non ſeulement riche & brillant, mais il chantoit & battoit des ailes, & c'étoit une véritable œuvre de féerie.

L'extravagance de ces vœux prouve bien que les promeſſes ne coutent rien aux Amans ; on peut même ajouter qu'ils ſont de bonne foi quand ils les font, & que leur embarras ne commence que lorſqu'il eſt queſtion de les accomplir. Quoi qu'il en ſoit Pergamon permit à ces jeunes Chevaliers de le ſuivre, ainſi qu'à ſes propres petits-fils, & ce fut à la tête de cette troupe charmante qu'il arriva dans la plaine, & ſe plaça ſous la feuillée qui lui étoit deſtinée. Le premier jour fut marqué par la cérémonie du couronnement de Gadiffer, qui fut d'une magnificence extrême, & à la ſuite de laquelle les Rois donnerent un feſtin général, ſervi avec autant de délicateſſe que de ſomptuoſité. On eut ſoin d'y faire placer la belle Sebille auprès d'Alexandre. Les Fées vertes, répandues de différens côtés

dans la ſalle, ſe leverent à la fin du repas, allerent chercher des corbeilles remplies de couronnes de roſes, & les diſtribuerent aux convives, en invitant chaque Chevalier d'en mettre une ſur ſa tête, & de placer l'autre ſur le chef de la Dame auprès de laquelle il étoit aſſis. Cet ordre parut auſſi agréable qu'aiſé à exécuter. Les Chevaliers ſe mirent en devoir de couronner leurs aimables voiſines; mais comme c'étoit une eſpece de *tour de Page* que les Demoiſelles vertes jouoient à la compagnie, dans ce moment elles leverent le charme qu'elles avoient jeté, & chaque Chevalier ſe trouva embraſſer tendrement la Dame qu'il venoit de couronner, ſans en excepter la belle Sebille, qui reçut avec un plaiſir qu'elle ne put diſſimuler, cette marque de l'amour d'Alexandre pour elle. Quelques Dames plus ſcrupuleuſes jugerent la plaiſanterie un peu trop forte, & ſe retirerent; mais le plus grand nombre en rit beaucoup, & le feſtin s'acheva gaiement.

Le lendemain, les joûtes commencerent. Nous n'entrerons point dans le détail de tous les coups merveilleux qui s'y donnerent, ni de la maniere vraiment valeureuſe dont tous ces illuſtres Chevaliers

s'y diſtinguerent. Ce fut le grand Alexandre qui mérita le grand chapelet de proueſſes. Eh ! qui auroit pu le lui diſputer ! Les deux nouveaux Rois, les Princes Indiens, les Chevaliers Macédoniens ſoutinrent leur haute réputation ; les douze Chevaliers à la roſe blanche, & ſur-tout Lionnel du Glar, ſe firent infiniment d'honneur ; mais le Chevalier au griffon fit des prodiges de valeur. Le Boſſu de Suave & le Tors de Pedrac, s'ils ne furent pas vaincus par lui, convinrent du moins qu'ils n'avoient jamais eu affaire à un adverſaire auſſi redoutable. Quant à la compagnie de Pergamon, ſes huit petit-fils gagnerent, comme on diſoit proverbialement alors, bien leurs éperons. Les douze Chevaliers amoureux ne purent accomplir leurs vœux, mais ils montrerent tant d'ardeur, d'adreſſe & de bonne volonté à y réuſſir, que le bon Buſardan, Pergamon & autres Juges de Camp jugerent qu'il falloit leur pardonner l'imprudence qu'ils avoient eue de faire de pareilles promeſſes. Pour que les douze pucelles euſſent du moins la ſatisfaction d'obtenir ce qu'elles avoient déſiré, onze Chevaliers ſe firent un plaiſir de leur en faire le ſacrifice. Il n'y eut que le Che-

valier Peleon, Amant de la Dame au Château d'Etain, qui refuſa de ſacrifier à la gentille Genievre une cotte d'arme très-belle, bordée de fleurs & d'oiſelets verts, qu'il tenoit de ſa Dame. Le Chevalier au griffon voulut la lui enlever de force; il le combattit, & Peleon fut obligé de s'enfuir, en s'écriant qu'il ne porteroit plus dorénavant que le nom du Chevalier malheureux. Sa Dame le ſuivit, & ils reprirent le chemin du Château d'Etain; mais il n'y eut que la Dame qui y arriva. Peleon manqua ſa route: ayant rencontré un cerf qui paroiſſoit blanc de vieilleſſe, il le pourſuivit, & cet animal le mena ſi loin, qu'il ne lui fut plus poſſible de rejoindre ſa Dame. Celle-ci, après l'avoir attendu inutilement quelque temps, prit le parti de ſe rendre à ſon Château. Mais les douze Chevaliers s'étant apperçus de la fuite de Peleon, envieux d'avoir la cotte qu'il emportoit, ſe mirent à ſa pourſuite, & voyant entrer la Dame dans ſon Château, ils y entrerent avec elle, bien perſuadés qu'ils y trouveroient le Chevalier fugitif. La Dame les laiſſa entrer, ſans leur oppoſer aucun obſtacle; mais ayant fait lever le pont levis, comme elle étoit Enchantereſſe, elle fit auſſi-tôt un charme qui les plon-

gea dans un profond ſommeil, dont, ſuivant la force magique, ils ne pouvoient être délivrés que par le Chevalier malheureux lui-même. Nous les laiſſerons plongés dans cet enchantement pour retourner dans la plaine où s'étoit fait le couronnement. Ce fut là que le Conquérant de l'Aſie, ceux qui devoient le ſuivre, & ceux qu'il jugeoit à propos de laiſſer dans la Grande-Bretagne, ſe firent les plus tendres adieux. Sebille, comme une autre Didon, ſe ſeroit donnée la mort au départ de ſon cher Alexandre, ſi elle n'avoit été ſoutenue par l'eſpoir de le revoir à ſon retour de Babylone. Elle ſe retira avec les Demoiſelles vertes dans ſon Château du Lac. Porus & Caſſiel, & leurs épouſes Fezonas & Edea, & les quatre Chevaliers Macédoniens, s'embarquerent avec le Roi. Perceforeſt retourna habiter ſa nouvelle Capitale, après avoir juré à ſon frere Gadiffer qu'il l'aideroit toujours s'il étoit attaqué par ſes ennemis, & avoir reçu de lui les mêmes aſſurances. Idorie ſuivit ſon époux avec les douze Chevaliers à la roſe blanche, & la belle Gloriande (qui avoit la premiere eu l'honneur de donner le nom de Perceforeſt au Roi Bétis) & dont elle fit ſa Dame d'honneur. Gadiffer,

Idorie & Buſardan habiterent le Château du Chef d'Ecoſſe, & firent leurs premiers Officiers du brave Tors de Pedrac & de la belle Liryope. Pergamon, comblé d'honneurs & de careſſes, reprit le chemin de ſa retraite avec ſes huit petits-fils & ſes douze charmantes petites-filles, qui ne perdirent pas l'eſpérance de voir quelque jour rompre l'enchantement des douze Chevaliers, qui leur étoient ſi tendrement attachés.

Après le départ d'Alexandre, les Rois Gadiffer & Perceforeſt, de retour dans les Capitales d'Angleterre & d'Ecoſſe, s'appliquerent à y rétablir l'empire des Loix, qu'une anarchie de bien des années y avoit fait oublier. Le Roi d'Ecoſſe, entre les valeureux Chevaliers de ſa Cour, choiſit pour ſes Conſeillers, Eſtonne des Déſerts, le Tors de Pedrac, Telamon, Antenor, Sarpedon, Fergus, le ſage Buſardan, Clamides, Cucufar, Dagon, Anchiſes & Claucus, & les ayant aſſemblés en conſeil, après avoir pris leurs avis ſur toutes les parties de l'adminiſtration de ſon Royaume, il les conjura de cenſurer la conduite qu'il alloit tenir, & de l'éclairer ſur ſes défauts : » Car, leur diſt-il, » laide choſe eſt au reprenant, quand il » peuſt eſtre repris, & moi loyal juſticier

» des malfaicteurs me préſentes le premier,
» volontaire & déſirant amender en moi
» par vos conſeils, tous vices dont je puis
» eſtre antiché, & dont tout homme
» coupable, en ſouffrant ſon martyre,
» pourroit ſur moi murmurer, & afin
» que ni grand ni petit, ni lâche ni fain-
» tif, ne puiſſe prendre ſur moi exemple
» à mal faire, ſi vous prie, que tous me
» montriez mes défauts, & je les bouterai
» derriere moi très-volontiers «.

Les douze Pairs, ſans ſortir du reſpect qu'ils devoient à leur Maître, répondirent à Gadiffer avec une franchiſe digne de tels Miniſtres & du Souverain qui daignoit les conſulter. Le réſultat de cette aſſemblée fut que le Roi devoit viſiter en perſonne toutes les Provinces de ſon Royaume, pour ſe faire connoître de ſes ſujets, écouter leurs griefs, redreſſer les torts, & y appliquer les remedes convenables. Nous ne le ſuivrons point dans ce voyage; nous remarquerons ſeulement que, traverſant des déſerts bornés d'un côté par la mer, & de l'autre par les petits Etats du brave d'Eſtonne, ce Monarque rencontra pluſieurs hordes d'hommes ſauvages, auxquels il fit goûter les avantages de vivre réunis en ſociété ſous de ſages Loix.

Loix. Au milieu de ces pays incultes où ils erroient à l'aventure comme des bêtes féroces, il leur fit bâtir une Cité, qu'il nomma Royalville, & qui bientôt devint fameuſe par le grand nombre de bons Chevaliers qui en ſortirent. Les habitans de cette nouvelle peuplade étoient d'une force incroyable, ſans avoir rien conſervé de leur férocité primitive; ils méritèrent d'être diſtingués dans les armées & dans les tournois, & ſur-tout par l'inviolable fidélité qu'ils garderent à leur Roi. Gadiffer ne quitta ce bon peuple qu'avec peine; mais avant de partir, il demanda aux principaux de la nation de lui confier quelques-unes de leurs filles, pour être élevées parmi celles qui formoient la Cour de la Reine Idorie ſon épouſe. La jeune Priande, qu'une inclination naturelle attachoit au brave d'Eſtonne, fut du nombre de celles qui paſſerent au Chef d'Ecoſſe, & fut remiſe aux ſoins de la charmante Liryope de Malbranche. La ſatisfaction d'examiner les progrès qu'avec un naturel heureux cette jeune perſonne avoit pu faire ſous la conduite de ſa nouvelle Gouvernante, engagea Gadiffer, au retour de ſes courſes, à aller rendre viſite à l'Ecoliere & à la Gouvernante. Il félicita cette

derniere ſur les ſuccès de ſon éleve, & elle lui répondit en ces termes. » Sire Roi, » lorſque la Reine, ma Dame, me donna » la Pucelle, elle me commanda que je » lui appreigne à parler & à filer. Voire » Damoiſelle, diſt le Roi, bien vous ſa- » vez aider de ces deux choſes. Oui, » Sire, diſt-elle, mais je fais l'ung plus » volontiers que l'aultre. Bien vous en » crois, diſt le Roi; mais dictes-moi » duquel elle a le mieux aprinſt. Sire, » diſt-elle, du parler, car nous parlons » elle & moi quant nous ſommes en noſtre » requoi aulcunes fois plus que l'on ne » voulſiſt. Par ma foi, diſt le Roi en » riant, belle fille, bien vous en crois: en » ce diſant, le Sire Roi embraſſa les deux » gentes Pucelles, Liryope & Priande «.

Dans cet endroit, le Romancier laiſſe Gadiffer au milieu de ſa Cour, & retourne auprès de Perceforeſt. Ce Monarque ayant quitté la plaine de Sydrac, ſe rendit, avec ſon épouſe Idorie, les quatre Demoiſelles Fées & leurs Suivantes, dans la ville de Neufchaſtel. L'art de l'Architecte éclatoit ſur-tout dans la ſomptuoſité & l'élégance du Palais, qui en étoit le plus bel ornement. Pendant que les Anglois célébroient par des fêtes l'arrivée de leurs Souverains,

Peleon des Mares, cet Amant de la Dame du Château d'Etain, dont les enchantemens avoient endormi les douze Chevaliers aux vœux, ſe montra dans la ville de Neufchaſtel. La honte d'avoir été abattu au tournoi de Sydrac, par le Chevalier au dauphin, lui avoit fait perdre l'eſprit. Depuis ce temps il erroit à l'aventure dans les forêts d'Angleterre & d'Ecoſſe. Il venoit de s'échapper de la retraite du vénérable Pergamon, qui, par compaſſion de ſon état, lui avoit accordé l'hoſpitalité. La Reine, à qui on rendit compte de ſon malheur, en fut touchée, le retint dans ſon Palais, & ordonna qu'on mît tout en uſage pour lui rendre la raiſon & la ſanté: mais, quelque ſoin que l'on prît, Peleon s'obſtina à garder le ſilence, ou s'il parloit, on ne l'entendoit que proférer douloureuſement ces mots: *Oh! Chevalier malheureux!*

A l'occaſion d'une joûte, où le Chevalier au griffon ſe diſtingua, nous avons parlé de la mule blanche qui en étoit le prix, & qui lui fut adjugée. Cette mule le ſuivit dans ſa fuite; mais l'ayant perdu de vue, lorſqu'entré dans le Palais d'Etain il y fut enchanté avec ſes onze amis, elle ne ceſſa de le chercher dans la forêt de

Darnand. Ne le trouvant pas, elle riſquoit ſouvent de pénétrer juſqu'au milieu de la ville de Neufchaſtel ; mais ſi-tôt qu'on vouloit l'arrêter, elle prenoit la fuite avec une vîteſſe incroyable. Vainement, pour remplir les déſirs de la Reine, on eſſaya de la ſurprendre.

Cependant Perceforeſt, à l'exemple de ſon frere Gadiffer, établiſſoit de ſages loix dans ſon Royaume, & y faiſoit exercer une police exacte. Les tournois qu'on célébroit pluſieurs fois l'année dans ſa nouvelle ville, avoient ranimé la valeur de ſa Chevalerie, & excité l'émulation des jeunes Ecuyers. La Cour de la Reine réuniſſoit la décence, la galanterie, & une liberté honnête. De ſéveres Ordonnances preſcrivoient que les Dames & les Demoiſelles fuſſent honorées par-deſſus toutes choſes ; enfin, les peuples étoient tranquilles & dans l'abondance ; & Perceforeſt, dont ce bonheur étoit l'ouvrage, alloit jouir du fruit de ſes travaux, lorſque de cruels malheurs, qui lui furent annoncés par un ſonge, renverſerent toute ſa félicité. Au milieu de la nuit, le Roi d'Angleterre ſe crut tranſporté dans un agréable verger, dont la vue ſeule étoit capable d'inſpirer la gaieté. Il s'aſſit à

l'ombre d'un laurier touffu, & commençoit une chanſon faite pour célébrer le bonheur, lorſqu'un vieillard vénérable lui apparoît, & lui tient ce diſcours : » Roi, » celui ne doiſt chanter trop haut qui au » cœur à lieſſe ; car aulcune fois eſt-elle » de peu de durée ; ne pour perte ne faut » concevoir trop grande triſteſſe, car » chacune choſe a ſa fin marquée «. Le vieillard diſparut, & auſſi-tôt le Roi ſe vit environné d'animaux féroces : un lion ſe jeta ſur lui, & lui dévora le bras droit ; un griffon lui déchira le bras gauche ; & enfin un léopard, après lui avoir fait mille bleſſures, lui emporta la tête. Perceforeſt ſe réveille en frémiſſant : le rêve & toutes ſes circonſtances ſe retracent à ſon eſprit ; il en veut chaſſer l'idée importune, il n'y peut parvenir ; & bientôt des événemens imprévus ſervent d'explication à ce funeſte ſonge.

On vit arriver au Palais de Neufchaſtel un Courrier, dont l'air conſterné annonçoit qu'il étoit porteur de mauvaiſes nouvelles ; effectivement ſes lettres apprirent que le Roi Gadiffer ayant été chaſſer dans la forêt des Merveilles, & s'étant mis à la pourſuite d'un ſanglier terrible, avoit diſparu, & qu'on croyoit qu'il étoit mort,

ou qu'au moins il avoit été enlevé par les Fées. Ces lettres ajoutoient, que la Reine d'Ecoſſe, affligée de la perte de ſon époux, ayant tenté de le chercher dans la forêt, accompagnée de ſes deux Demoiſelles Liryope & Priande, quelques perquiſitions que l'on eût faites, on n'avoit pu les retrouver. Les Ecoſſois demandoient au Roi d'Angleterre deux de ſes ſages & braves Chevaliers, qui puſſent les gouverner pendant l'abſence de leur Roi. Ce fâcheux rapport fit comprendre à Perceforeſt, que ſon ſonge étoit un avertiſſement réel de ce qui devoit lui arriver, & qu'il falloit ſe ſoumettre à ſa deſtinée. Quelle que fût ſa douleur, il accueillit avec bonté la priere des Ecoſſois, & leur envoya pour Régens le jeune & brave Lyonnel du Glar, & le prudent Claudius de Carleir.

Peu à près le départ de ces Chevaliers, on vit arriver à la Cour d'Angleterre les Princeſſes Fezonas, Reine de l'Inde, Édea, Dame de Bradoys, & leurs enfans, Porus & Caſſidorus, Caſſiel & Caſſiodore. Ces Princeſſes, pour fuir leurs perſécuteurs, s'étoient jetées ſans ſuite, avec ce qu'elles avoient de plus cher, dans le premier vaiſſeau qui s'étoit trouvé

prêt à faire voile. Elles apprirent à Perceforeſt, que le grand Alexandre venoit d'être empoiſonné à Babylone par le traître Antipater, qui avoit enſuite fait aſſaſſiner le Roi Porus & Caſſiel de Bradoys, fideles amis du Roi de Macédoine. Elles-mêmes & leurs enfans n'avoient échappé au fer meurtrier de l'uſurpateur, que par une prompte fuite, & venoient chercher un aſile dans la Grande-Bretagne. Le Roi d'Angleterre reçut ſa ſœur & ſa couſine avec les témoignages de la plus grande tendreſſe; il les conſola, & promit de leur prodiguer tous les ſecours capables d'adoucir leur ſort: mais il ne put entendre ſans ſe livrer à la plus extrême douleur, le récit de la mort funeſte du Conquérant de l'Aſie; la reconnoiſſance, une amitié fondée ſur l'eſtime & l'admiration, l'attachoient à ce Monarque, & s'il ne l'avoit pas cru immortel, au moins avoit-il ſouvent déſiré qu'il le fût. Depuis ce moment, il ſe livra au plus noir chagrin, & tomba bientôt dans un anéantiſſement qui fit craindre pour ſes jours. Fuyant le jour, ſeul dans l'endroit le plus retiré de ſes appartemens, le viſage baigné de ſes larmes, il déploroit la perte de ſon cher

Alexandre, abandonnoit le ſoin de ſon Royaume, & dédaignoit de porter une Couronne à laquelle la main qui la lui avoit poſée ſur la tête, avoit mis tout le prix. Perceforeſt paſſa huit années dans cet état d'accablement, qui certainement fait bien l'éloge de ſon cœur, mais qui plongea la Grande-Bretagne dans des malheurs inouis.

Repaſſons, pour un moment, en Ecoſſe, dont la ſituation n'étoit pas plus heureuſe, & rapportons ſuccinctement ce qui donna lieu à l'aventure de Gadiffer. Ce Prince, après avoir établi le bon ordre dans ſes Etats, ſe rappela la donation qu'Alexandre avoit faite à la jeune Liryope de Malbranche, de la forêt Carbonniere. Il s'étoit apperçu que cette aimable fille étoit paſſionnément aimée de Tors de Pedrac, & qu'elle étoit ſenſible à la tendreſſe de ce Chevalier. Ce fut ſur lui que Gadiffer jeta les yeux pour aller, au nom de Liryope, prendre poſſeſſion de cette fameuſe forêt, & il lui donna pour compagnon d'armes ſon couſin Eſtonne des déſerts. Deux cents Gendarmes ſe mirent ſous la conduite de ces Généraux, & cette petite troupe gagna les bords de la mer, où l'atten-

doient quatre navires ſur leſquels elle devoit s'embarquer. Le Roi d'Ecoſſe voulut l'accompagner juſqu'à la forêt des Merveilles; & ayant appris de Tors de Pedrac, que depuis long-temps un ſanglier d'une force incroyable faiſoit de grands ravages dans ces bois, il réſolut de le chaſſer avec le petit nombre d'Officiers qui compoſoient ſa ſuite. Après quelques courſes, il rencontra l'animal furieux, le bleſſa; & le ſanglier ayant pris la fuite, il le pourſuivit ſeul avec tant d'ardeur, que l'ayant atteint une ſeconde fois, il lui enfonça ſon glaive dans le front. Quelques efforts que fît Gadiffer pour retirer cette arme de la tête du ſanglier, il ne put y parvenir, & la poignée lui reſta dans la main. Ce fut dans ce moment que l'animal ſe jeta ſur le Roi, & d'un coup de boutoir lui perça le genou de part en part. Il tomba de ſon cheval, baigné dans ſon ſang, reſſentant les douleurs les plus aiguës. Les plaintes qu'il pouſſoit attirerent auprès de lui deux jeunes Fées, qui, ſenſibles à ſon état, panſerent ſa bleſſure, & le firent tranſporter dans leur Château.

Cependant, les Officiers de la ſuite du

Roi chercherent vainement leur Maître pendant toute la nuit. Au point du jour, ils rencontrerent le corps mort du furieux ſanglier, & reconnurent, au milieu de ſa tête, le tronçon du glaive de Gadiffer. Le ſang, dont la terre étoit couverte autour de l'animal mort, leur fit croire que leur Maître avoit été dévoré; ils ſe rendirent au Chef d'Ecoſſe, où ils apprirent à la Reine Lidorie cette affreuſe nouvelle. Qu'on juge du déſeſpoir de cette Princeſſe, & de la haine irréconciliable qu'elle jura au Tors de Pedrac, lorſqu'elle ſut que c'étoit lui qui avoit fait naître au Roi l'idée de cette malheureuſe chaſſe. Néanmoins elle remit à un autre temps le ſoin de ſa vengeance, & partit avec Liryope, Priande & deux Chevaliers, pour faire de nouvelles perquiſitions, & retrouver, s'il étoit poſſible, les triſtes reſtes de ſon époux. On lui montra le glaive de Gadiffer, & les traces du ſang. A cette vue, toutes ſes eſpérances s'évanouirent, ſa douleur ne connut plus de bornes, & elle tomba ſans connoiſſance dans les bras de ſes Demoiſelles. Heureuſement qu'une des Fées, qui avoit donné des ſecours à Gadiffer, entendit les regrets de la Reine; elle s'approcha,

& propoſa à Liryope de faire porter ſa Maîtreſſe dans le Château voiſin, qui lui appartenoit. Dans le cruel embarras où ſe trouvoient ces Demoiſelles, rien ne pouvoit arriver plus à propos. La Reine fut conduite au Château, où bientôt, par les ſoins des jeunes Fées, elle reprit ſes eſprits. Qu'elle fut ſa joie, lorſqu'en ouvrant les yeux elle ſe trouva dans les bras de ſon époux! Il eſt des ſituations que ſentent les ames tendres, & qu'elles auroient peine à rendre avec la même énergie; telle eſt celle-ci. Nos époux ſe témoignerent réciproquement par leurs careſſes, combien ils étoient ſatisfaits de leur réunion. Liryope & Priande ſe joignirent aux deux Fées, pour accélérer la guériſon de Gadiffer; mais l'une d'elle, que le Romancier nomme *Coroſe*, ſavante dans l'art des enchantemens, déclara à la Reine, que la vie de ſon auguſte époux dépendoit de ſon ſéjour dans le Château des Fées, juſqu'à ſon entier rétabliſſement; & qu'on ne parviendroit point à cette guériſon, ſi l'on ne compoſoit avec la moëlle de l'animal qui l'avoit bleſſé, un baume ſalutaire, qui ſeroit verſé dans ſa plaie. Avec quelle vivacité Lidorie retourna dans la forêt

des Merveilles, pour y faire enlever les reſtes précieux du terrible ſanglier ! Ils avoient diſparu ; des Enchanteurs malfaiſans, oppoſés aux bonnes Fées, s'en étoient emparés, & elle ne trouva que l'inſcription ſuivante, gravée ſur un vieux chêne : *Tout l'art de la Magie ne parviendroit pas à retrouver les membres du ſanglier : le charme qui les cache ne peut être détruit que par la Fée Lidorie.*

Cette eſpece d'oracle jeta le déſeſpoir dans le cœur de la Reine : elle crut ſes malheurs ſans remede, ne connoiſſant point de Fée qui portât le même nom qu'elle ; elle rentra au Château, & s'efforça de cacher une partie de ſa douleur à ſon cher Gadiffer ; mais elle fût la dépoſer dans le ſein de Corofe. Cette bonne Fée, ſenſible à la confiance que Lidorie lui témoignoit, lui propoſa de l'inſtruire dans l'art des enchantemens ; & en fort peu de temps la Reine y fit de tels progrès, qu'elle égala bientôt en magie ſa ſavante Maîtreſſe. Pour premier eſſai de l'art dans lequel elle venoit d'être inſtruite, elle rendit inviſible & inabordable le Château des Fées, & par ce moyen elle commença la vengeance qu'elle vouloit exercer contre le Tors de Pedrac,

en le privant de la vue de ſon Amante, lorſqu'il reviendroit en Ecoſſe. On ſavoit bien que la réſidence des Fées étoit dans la forêt des Merveilles ; mais il ne fut plus poſſible d'y arriver ſans la permiſſion expreſſe de la Reine. Antenor, Telamon, & quelques autres Chevaliers Ecoſſois, parcoururent vainement toute l'étendue de cette forêt ; vingt fois ils ſe trouverent auprès du Château, mais l'enchantement les en écarta toujours.

Cependant Lidorie, quoiqu'heureuſe dans les bras de ſon époux, & attendant de ſes progrès dans l'art de la Magie, la guériſon de Gadiffer, ne pouvoit oublier ſes enfans, qu'elle avoit laiſſés au Chef d'Ecoſſe. Un jour elle ſe rendit dans cette Ville, & apprit aux principaux de ſes Sujets, qu'elle raſſembla, que le Roi exiſtoit ; mais que, ſans riſquer ſa vie, il ne pouvoit encore abandonner le Château des Fées, qu'il avoit choiſi pour ſa retraite. Elle ſe fit rendre compte du bon ordre que Buſardan & Claudius de Carleir avoient mis dans le Royaume, & ne put trop louer la valeur avec laquelle le brave Lyonnel du Glar avoit combattu & repouſſé une petite armée, compoſée de ſoldats Grecs,

envoyés par Antipater, ſous le commandement de Juvenis Pater, pour s'emparer de l'Ecoſſe. Ce Général, après avoir brûlé la Cité de Royalville, offrit le combat à Lyonnel du Glar, qui, d'un furieux coup d'épée, ſépara le corps du Grec en deux parties. Le cheval prit auſſitôt ſa courſe : il traîna ainſi le corps de ſon Maître juſque dans la forêt des Merveilles, où Lidorie, pour rendre immortel le ſouvenir de cette admirable action, enchanta, ou, pour mieux dire, convertit en pierre le cheval & les deux parties du corps de Juvenis Pater. Après ce nouvel eſſai des progrès qu'elle faiſoit dans l'art des enchantemens, la Reine tranſporta ſes trois enfans, Gadiffer, Neſtor, & la charmante Blanchette, au Château des Fées, où elle s'occupa particuliérement du ſoin de leur éducation. Pour charmer la ſolitude de ſon auguſte époux, elle lui préparoit ſouvent des fêtes brillantes, & lui donnoit des nouvelles exactes de tout ce qui ſe paſſoit d'intéreſſant dans ſes Etats, & des exploits des Chevaliers auxquels il étoit le plus attaché ; mais elle laiſſoit toujours ignorer à ces Guerriers le chemin qui conduiſoit à la retraite de leur Roi.

Revenons au malheureux Roi Perceforeſt. Huit ans s'étoient déjà écoulés, qu'il pleuroit encore la perte de ſon ami Alexandre. Un ſonge lui avoit annoncé ſes malheurs ; un ſonge lui fit connoître qu'ils alloient finir. Le ſommeil venoit à peine de fermer ſes paupieres, lorſqu'il crut voir le même vieillard qui lui étoit apparu dans ſon premier rêve. Le fantôme lui repréſenta que c'étoit pleurer trop long-temps un grand Roi, qui, ayant acquis l'immortalité par ſes belles actions, méritoit des autels & non des larmes ; il le fit rougir des déſordres qui avoient affligé ſon Royaume pendant les huit années qu'il avoit paſſées dans l'indolence & la triſteſſe, & lui ordonna d'aller chercher ſa conſolation au Temple périlleux. Perceforeſt ſe réveille ; il ſe rappelle auſſi-tôt ce fameux Temple, où on lui avoit annoncé un Etre ſupérieur aux Dieux de l'Angleterre. Il ſe précipite de ſon lit, fait les plus tendres adieux à ſon épouſe Idorie, mais réſiſte à ſes prieres & à ſes larmes ; & dans l'équipage d'un ſimple Ecuyer, il entre dans la forêt de Darnand, pour y retrouver ce Temple ſalutaire, qui doit le rendre à la gloire & à lui-même.

La longue inaction de Perceforeſt avoit réveillé l'audace du petit nombre des mauvais Chevaliers qui reſtoient du lignage de Darnand. Quelques-uns rencontrerent le Roi, qu'ils ne purent reconnoître, & ils lui firent mille inſultes; un d'eux même oſa lui enlever ſon cheval. Qu'on juge par cette ſeule action des inſolences & des cruautés qu'éprouvoient, de la part de ces brigands, les Demoiſelles des forêts! Elles gémiſſoient après le réveil de Perceforeſt, qui devoit les affranchir de cette tyrannie. Une d'entre elles, nommée *Sara*, » getta un ſort, & ſon Sort lui diſt: » Au Temple périlleux, le Roi raura » ſon ſens; par l'ame de mon pere, diſt » Sára, aprens-moy le temps. Quand » un poulain aura rompu un licol de fer, » repartit le Sort: & la Demoiſelle viſt » à ſes pieds une cheſne de fer, ſi pe- » ſante, qu'elle ne la puſt remuer qu'à » peine; elle la miſt au col d'un jeune » poulain, plus noir que meure, fors » tant qu'il avoit une blanche étoile au » front «. Sara nomma ce jeune cheval, *Morel*, & le mit ſous la garde d'un *Varlet*, appelé *Paſſevant*, avec ordre de le nourrir de chair de cerf. Lorſque le cheval eut

eut pris toute ſa force, la Demoiſelle Fée lui fit faire un riche harnois; & comme Paſſevant n'avoit pas ſouffert un ſeul jour que le cheval quittât ſa chaîne, à l'inſtant que le Roi entroit dans la forêt, il la rompit, & par-là Sara fut inſtruite de ce qu'elle déſiroit. Elle envoya auſſi-tôt Paſſevant au Temple périlleux, avec ordre d'offrir le cheval à Perceforeſt, & elle fit en même temps informer les Demoiſelles des forêts, que leurs malheurs étoient finis, puiſque le Roi reprenoit le gouvernement de ſon Royaume.

Ce fut après avoir eſſuyé toutes les inſolences des mauvais Chevaliers du lignage de Darnand, que Perceforeſt arriva enfin au Temple périlleux. Le ſage Dardanon, c'eſt ainſi que s'appeloit le vieillard qu'il avoit rencontré à ſon premier voyage, vint le recevoir à la porte de ce lieu ſacré, & le conduiſit dans la cellule qu'il y occupoit. Il s'attacha d'abord à remontrer au Roi combien l'excès de la douleur qu'il avoit reſſentie de la mort funeſte de ſon cher Alexandre, avoit cauſé de maux à ſes ſujets; & l'en ayant fait convenir, il rappela à la gloire cette ame flétrie par la triſteſſe. Un grand

homme peut quelquefois négliger ſes devoirs; mais lorſqu'on les lui repréſente, il rougit de ſes torts, & rien ne lui eſt impoſſible pour les réparer. Les tendres remontrances de Dardanon firent renaître le calme dans l'ame de Perceforeſt; il proteſta à ce ſage vieillard, qu'il alloit ſe montrer à ſes ſujets tel qu'ils l'avoient vu au commencement de ſon regne, plein d'amour pour la vertu, & de ſévérité pour les crimes. Dans les différentes converſations que le Solitaire eut avec le Roi, il s'attacha à lui faire connoître la grandeur de l'Etre ſuprême qu'il ſervoit, ſi différent des Dieux fantaſtiques qu'adoroient encore les Anglois, & dont Perceforeſt ſuivoit le culte. Le Roi, pénétré des ſublimes diſcours de Dardanon, lui promit de l'adorer uniquement; enſuite il ſe prépara à retourner auprès de ſon épouſe Idorie. Nous avons dit plus haut, qu'il étoit arrivé dans l'équipage d'un ſimple Ecuyer. Dardanon lui préſenta de ſuperbes armes, qu'il conſervoit dans le Temple, à l'exception de l'écu à la lampe vermeille, que, la premiere fois qu'il y étoit entré, Perceforeſt avoit détaché du pilier. Le bon Solitaire, qui, quoiqu'adorateur du vrai Dieu (grace à l'abſurdité du Romancier),

ſe mêloit un peu de magie, par le pouvoir de ſon art, fit arriver ce bouclier dans le Temple, & ſans doute il fut enlevé par quelque Génie du Palais de Neufchâtel, où le Roi l'avoit dépoſé. Il manquoit encore un cheval au Roi d'Angleterre; mais comme il ſe revêtoit de ſes armes, le Varlet Paſſevant vint lui préſenter le beau cheval Morel, de la part de la Demoiſelle Sara. Le Roi l'accepta avec reconnoiſſance; &, après avoir fait ſes adieux au ſage Dardanon, il s'avança dans la forêt de Darnand.

Le deſſein de Perceforeſt, étoit que le bruit de ſes exploits devançât ſon arrivée dans ſa Capitale. Les mauvais Chevaliers du lignage de Darnand lui fournirent, pendant pluſieurs jours, des occaſions de ſignaler ſon courage; il en extermina autant qu'il y en eut qui oſerent ſe meſurer contre lui: les autres prirent la fuite, ſe cacherent dans des lieux inacceſſibles, qu'eux ſeuls connoiſſoient. Le Roi, après avoir purgé la forêt de ces monſtres, ſe rendit au Château de Sara, où toutes les Demoiſelles Fées des forêts étoient aſſemblées; elles le reçurent comme leur libérateur. Ce fut par ces aimables filles qu'il apprit que le fidele Belinan du Glar

venoit de mourir. Il manda ſon fils Sonne, pere de Lyonnel du Glar; & certain de ſon attachement, de ſon courage & de ſa vertu, il le nomma Seigneur de la forêt de Darnand, & de la ville de Darnantes.

Tandis que ce Prince pourſuivoit à toute outrance le reſte des brigands répandus dans cette partie de ſes Etats, ſon abſence avoit jeté dans le déſeſpoir Idorie & les fideles ſujets de ſa ville de Neufchâtel, & fait naître dans l'eſprit de Britus, fils du valeureux Claudius de Carleir, le projet de s'emparer du trône de la Grande-Bretagne. Tout paroiſſoit ſeconder ſa révolte. Son pere Claudius, qui gouvernoit l'Ecoſſe pendant l'abſence du Roi Gadiffer, venoit de mourir, & laiſſoit ce mauvais Citoyen maître du fort Château de Britan, & de pluſieurs autres Seigneuries conſidérables, dont il raſſembla ſous ſon drapeau les nombreux vaſſaux. Aſſuré d'une petite armée, il oſa députer à la Reine Idorie & aux deux enfans de Perceforeſt (le Prince Béthides & Béthine ſa ſœur), quatre Chevaliers, qui leur annoncerent inſolemment, que, ſous peine d'être traités en ennemis, ils euſſent à prêter foi & hommage à Britus, comme

au légitime Roi de la Grande-Bretagne. Cette annonce, ſoutenue par des forces conſidérables, jeta la conſternation dans la Cour d'Ecoſſe. Une partie de la Chevalerie Angloiſe étoit occupée à chercher des aventures, & l'autre languiſſoit lâchement dans le fond de ſes Châteaux. Le ſeul Béthides, quoique dans l'âge le plus tendre, & n'étant encore qu'Ecuyer, ne déſeſpéra pas du ſalut de ſa patrie : il ordonne qu'on traîne dans un cachot les quatre inſolens Chevaliers, & députe en Ecoſſe Perrides & Liénor, pour implorer les ſecours de la Reine Idorie. Cette Princeſſe ſe trouvoit heureuſement pour lors au Chef d'Ecoſſe avec ſon jeune fils Gadiffer, qu'elle y amenoit ſouvent pour le faire connoître de ſes peuples. Elle raſſemble toutes ſes troupes, & permet que ſon fils ſe mette à leur tête, quoiqu'il ne ſoit encore qu'Ecuyer. Cette armée, plus formidable par le courage des guerriers que par leur nombre, entre en Angleterre, & ſe trouve bientôt en préſence des rebelles. La bataille s'engage ; le jeune Gadiffer s'y ſignale par les plus hauts faits ; il joint le traître Britus, le combat, &, quoique bleſſé par lui, le bleſſe à ſon tour, & le met en fuite. Les révoltés

ſuivent leur Chef, gagnent la mer avec peine, s'embarquent ſur les premiers bâtimens qu'ils rencontrent, la paſſent, &, dit le Romancier, viennent aborder dans la Province des Gaules, que l'on nomme actuellement la Petite-Bretagne, du nom de Britus, qui s'y établit avec le peu de gens qui étoient échappés au fer des Ecoſſois.

Les troupes de Gadiffer pouſſoient encore des cris de victoire, lorſque le jeune Béthides arriva ſur le champ de bataille avec celles qu'il avoit raſſemblées à la hâte. Quoique chagrin de ne pouvoir partager les lauriers que ſon couſin venoit de cueillir, il ne lui en témoigna pas moins tendrement combien il étoit reconnoiſſant du ſervice qu'il lui avoit rendu. Les deux jeunes Princes paſſerent quelques jours enſemble, & ſe ſéparerent enſuite, pour reconduire, chacun dans ſa Capitale, les troupes qui s'étoient rangées ſous leurs drapeaux.

Le bruit de la victoire remportée par Gadiffer, étoit déjà paſſé à Neufchâtel, & avoit répandu l'alégreſſe dans cette Ville. Cette joie fut encore augmentée par l'arrivée d'un Courrier, dépêché par le Roi Perceforeſt. Ce Monarque man-

doit à la Reine Idorie, ſon épouſe, qu'auſſi-tôt qu'il auroit achevé de réprimer la tyrannie des Chevaliers du lignage de Darnand, il ſe rendroit auprès d'elle. Il lui ordonnoit de faire publier un tournoi, qui ſe tiendroit, à un temps marqué, dans la plaine de Neufchâtel; & le Roi » vouloit qu'un baiſer, donné par la plus » belle Demoiſelle de l'Angleterre, au » Chevalier qui ſe ſeroit le plus diſtingué » dans cette feſte chevaleureuſe, en fuſt » le prix «.

La Reine exécuta ponctuellement les ordres de ſon époux; & lorſque tout fut préparé pour le tournoi, on vit arriver de toutes parts à Neufchâtel un nombre conſidérable de preux Chevaliers & de Dames. La Ville ne pouvant contenir tous ceux que la gloire ou la curioſité attiroient à cette fête, on fut obligé, pour les loger tous, d'élever dans la plaine de magnifiques pavillons. Parmi ces illuſtres étrangers, on remarqua particuliérement la Dame de Logres & la belle Florette ſa fille, la Dame de Northumberland & ſa fille Igerne. Pendant que les derniers préparatifs du tournoi ſe faiſoient, il arriva une aventure, dont les ſuites tiennent

trop à l'hiſtoire de Perceforeſt, pour qu'il nous ſoit permis de la ſupprimer.

On ſe ſouvient du malheureux Chevalier Peleon des Mares, que la honte d'avoir été vaincu dans un tournoi avoit rendu fou. On ſe rappelle auſſi que ce Chevalier avoit été accueilli avec bonté dans le Palais de la Reine d'Angleterre, &, comme le genre de ſa folie n'étoit pas dangereux, qu'on lui laiſſoit la liberté de ſe promener où il jugeoit à propos. Il eſt auſſi eſſentiel de ſe reſſouvenir de cette mule blanche qui venoit ſouvent ſe préſenter aux portes de Neufchâtel, & qui ſembloit demander le Chevalier au griffon ſon Maître. Cette mule, ſans doute douée d'un inſtinct peu commun aux animaux, auſſitôt que le tournoi fut publié, parut encore ſous les fenêtres du Palais. Peleon ſe trouvoit alors dans les appartemens de Perceforeſt; il apperçoit la mule, ſe revêt des armes de ce Roi, qu'il rencontre ſous ſa main, à l'exception de l'écu, qu'on ſait que le ſage Dardanon, par la force de ſes enchantemens, avoit fait tranſporter au Temple périlleux. Ainſi armé, il ſaute ſur un courſier des écuries du Monarque Anglois, ſort du Palais & de la Ville, & ſe met à pourſuivre la mule blanche. L'ani-

mal fuit légérement devant lui, mais pas avec aſſez de vîteſſe pour qu'il le perde de vue. Ils traverſent enſemble, & d'une même courſe, une partie de la forêt de Darnand, & arrivent à la porte du Château d'Etain, où la Magicienne Dace tenoit enchantés les douze Chevaliers qui avoient fait de ſi beaux vœux pour les douze charmantes nieces du vieillard Pergamon. Alors la mule s'arrêta, & pouſſa des henniſſemens du ton le plus douloureux. Peleon s'arrêta de même, pour voir la fin de cette aventure. Dans l'inſtant, un Chevalier, armé de toutes pieces, ſort du Château, & propoſe à Peleon de joûter contre lui. Peleon accepte le défi, & renverſe ſon adverſaire. L'Enchantereſſe, qui voit avec chagrin la défaite de ſon Chevalier, en envoie ſucceſſivement onze autres, qui ſont pareillement déſarçonnés. Mais au moment de ſa derniere victoire, il apperçoit la mule blanche qui entre dans le Château à la ſuite du vaincu; il y entre avec elle; & quelle eſt ſa ſurpriſe lorſqu'il voit l'animal ſe proſterner aux pieds de ce douzieme combattant, & l'accabler de ſes careſſes! Il remarque, avec le même étonnement, ſur les écus des douze Chevaliers renverſés par ſon adreſſe,

une tête de cerf. Dace, furieuſe de la honte qui venoit de couvrir ſes douze Chevaliers, voulut au moins connoître quel étoit leur vainqueur; elle s'approche de Peleon, qui, pour ſe préſenter à elle, ôte ſon armet, & Dace reconnoît en lui l'Amant qu'elle pleure depuis ſi long-temps. De cet inſtant, le charme ceſſe, les douze Chevaliers recouvrent leur liberté, & Peleon ſa raiſon.

L'Amant de Dace, rendu à ſon premier état, fit aux douze Chevaliers les plus grandes excuſes, ſur ce que ſon malheur avoit occaſionné leur longue priſon, & il les pria de l'inſtruire pourquoi ils portoient dans leurs écus une tête de cerf. Ils lui répondirent que la Fée les ayant enchantés dans ſon Château, & condamnés à y reſter juſqu'au temps où ils ſeroient abattus à la joûte, par celui même que leurs ſuccès avoient enlevé à ſon amour, afin d'empêcher qu'ils ne fuſſent reconnus en combattant, elle avoit changé leurs armures, & leur avoit donné des écus d'azur, à la tête de cerf d'argent. » C'eſt ce qui fit nommer dans la ſuite » ces guerriers, les Chevaliers *Cornus*, & » le Château, *Cornouaille*, nom qui eſt » reſté au pays où il étoit bâti «.

Après les civilités convenables, ces illuſtres Chevaliers ſe préparerent à partir, mais avec promeſſe de ſe rejoindre au grand tournoi de Neufchâtel. Peleon fut ſuivi par cent Chevaliers du pays de Cornouaille, qui le reconnurent pour leur Chef, & qui tous firent peindre ſur leurs écus une tête de cerf. Avant de ſe rendre au tournoi, les Chevaliers aux douze vœux déterminerent de paſſer en Ecoſſe, & d'y viſiter la forêt des merveilles, pour y chercher des aventures. Ils avoient entendu parler du fameux Temple à la franche-garde, où la Reine d'Ecoſſe conſervoit le chef d'un géant, dont la chevelure étoit d'or, un écu où étoit attaché les pieds d'un ſerpent ailé, & deux énormes griffes de lion. Ces merveilleuſes choſes avoient été conquiſes par le fameux Lyonnel du Glar, & nous rendrons compte de cette aventure dans la vie de ce Héros. Lyonnel ſeul pouvoit les enlever du Temple; & quiconque voudroit tenter cette entrepriſe, devoit combattre & vaincre un Chevalier & un lion, à qui la Reine avoit commis la garde de ce tréſor. Nos douze Chevaliers ſe comporterent avec valeur dans ces différens combats; mais ils ne purent parvenir à s'emparer d'une clef d'or qu'il falloit

poſſéder pour ſe faciliter l'entrée du Temple. La Reine d'Ecoſſe, témoin des actions courageuſes que firent ces douze Chevaliers, les jugea dignes de voir toutes les merveilles que le Temple renfermoit; elle les y fit entrer, & leur raconta comment Lyonnel du Glar s'étoit emparé de toutes ces raretés, pour mériter l'amour de Blanchette ſa fille, & du Roi Gadiffer. Enſuite la Reine d'Ecoſſe conduiſit les douze Chevaliers au Château des Fées, où ils eurent l'honneur de ſaluer le Roi, qui leur fit l'accueil le plus favorable. Pendant leur ſéjour dans ce Château, tandis que le Roi, la Reine, les pucelles Blanchette, Liryope, Priande, & les douze Chevaliers ſoupoient enſemble, le lion, gardien du Temple, & qui venoit ſouvent careſſer familiérement la belle Blanchette, arriva dans la ſalle, & vint ſe coucher reſpectueuſement aux pieds du Chevalier au griffon. Toute l'aſſemblée voyant l'eſpece d'hommage que lui rendoit cet animal, conjectura que ce Chevalier étoit d'un lignage royal. Il fut forcé d'en convenir, & avoua à cette auguſte compagnie, qu'il étoit le fils du Roi des Etranges-Marches, qu'il ſe nommoit Maronex, & qu'il ne s'étoit banni des Etats du Roi

ſon pere, que parce qu'il n'avoit pu ſupporter la vue des ravages qu'y faiſoient depuis quarante ans les deux lions tués depuis par le brave Lyonnel du Glar.

Les douze Chevaliers ſeroient volontiers reſtés plus long-temps dans le Château des Fées; mais la Reine d'Ecoſſe, qui avoit intérêt à laiſſer ignorer à tout le monde la retraite de ſon époux, durant leur ſommeil, les fit tranſporter au milieu de la forêt des Merveilles. S'étant réveillés, ils furent fort ſurpris de s'y trouver à cheval & avec leurs armures, quoique bien certains qu'ils avoient paſſé la nuit dans un ſuperbe Château, où ils avoient été parfaitement bien traités. Ils ſe conſolerent ſans peine du dénouement de cette aventure, & ſe mirent en marche pour rejoindre Peleon & ſes compagnons, afin de ſe rendre avec eux au tournoi de Neufchâtel.

Suivant ce que le Roi Perceforeſt avoit mandé à la Reine ſon épouſe, il s'y rendoit auſſi, accompagné des Demoiſelles Fées, & de leurs quarante compagnes. Jamais cortége ne fut plus pompeux ni plus agréable; les Demoiſelles des forêts étoient vêtues d'habits riches & élégans. Perceforeſt marchoit au milieu d'elles, couvert des armes brillantes que le ſage Dardanon

lui avoit préſentées au Temple périlleux. Il traverſoit ainſi la forêt de Darnand pour ſe rendre dans ſa Capitale, lorſqu'il fut abordé par un Damoiſel, qui le conjura de le faire Chevalier. Le Roi, frappé de la bonne mine de ce jeune Ecuyer, lui demanda » quel étoit ſon lignage. Sire, » diſt le Jouvencel, je l'ignore; ma mere » ſe nomme la Demoiſelle Sans-joie; elle » ne peuſt me regarder qu'elle ne pleure, » & n'a jamais voulu m'apprendre mon » droict nom, & m'a diſt que celui le » premier à qui je joûterois, lorſque je ſe- » rois Chevalier, me diroit mon nom «. Le Roi ſe fit un plaiſir de donner l'accolade à ce jeune Jouvencel, & de lui ceindre lui-même l'épée; enſuite il le congédia: mais ayant remarqué qu'il portoit un aigle noir ſur ſon écu, cette aventure excita ſa curioſité. Il quitte les Dames qui lui ſervoient de cortége, couvre ſes armes pour n'être pas reconnu par le nouveau Chevalier, va à ſa rencontre par un chemin détourné, l'atteint, & le défie à la joûte. Le Chevalier à l'aigle noir accepte le combat, & pouſſe à Perceforeſt un ſi furieux coup, qu'il le renverſe, & le force de s'écrier: » Sire, Chevalier, ce ſont-là » des coups d'Alexandre! Chevalier, grand

» merci, diſt celui à l'aigle noir, en ſe » retournant vers Perceforeſt, par vous » mon nom m'eſt appris, ſelon ce que m'a » diſt ma Dame ma mere «. A ces mots, le vainqueur s'enfonce dans le plus épais du bois, & le Roi va rejoindre ſa compagnie, à qui il raconte l'aventure qui vient de lui arriver. Nous verrons par la ſuite quel étoit le Chevalier à l'aigle noir.

Avant de terminer ſon voyage, Perceforeſt fit encore une nouvelle rencontre. Se ſentant preſſé par la ſoif, il s'approcha d'une fontaine, où dans le même temps un inconnu ſe déſaltéroit. Le Roi vit dans ſes mains une taſſe de bois de roſe, » ſi » vermeille, & ſi merveilleuſement ſculp- » tée «, qu'il ne put s'empêcher de la conſidérer avec attention. L'inconnu la lui préſenta pleine d'eau; mais avant que le Monarque y mît les levres, il oſa exiger de lui, qu'avant le tournoi, qui devoit ſe tenir, il le feroit Chevalier en préſence de toute ſa noble Chevalerie. Perceforeſt accorda au Damoiſel le don qu'il lui demandoit; & celui-ci lui apprit qu'il avoit également fait promettre au valeureux Lyonnel du Glar, qu'il lui ceindroit l'épée, à Troylus de Royalville, compagnon de Lyonnel, qu'il lui placeroit le hautber-

geon, & aux douze Chevaliers aux vœux, qu'ils lui préſenteroient chacun une piece de ſon armure. Le Roi témoigna beaucoup de ſatisfaction à l'inconnu, du déſir qu'il montroit de recevoir ſes armes des mains d'auſſi braves guerriers, & il conçut pour lui la plus haute eſtime.

Enfin, le Roi Perceforeſt arriva au milieu de ſon brillant cortége dans la plaine de Neufchâtel. La Reine Idorie, toutes les Dames de ſa Cour, & les Chevaliers, prévenus de ſon arrivée, le reçurent avec la pompe la plus éclatante, & l'alégreſſe la plus vive & la plus ſincere. Les Demoiſelles des forêts furent auſſi fort fêtées par la Reine, par Fezonas, Edea, & par toutes les autres Dames.

Lorſque toute la Cour fut rangée ſous les ſuperbes pavillons, qui avoient été élevés dans la plaine pour les recevoir, & avant que le Roi entrât dans celui qui lui étoit deſtiné, & d'où il pouvoit décider de la valeur & de l'adreſſe des Chevaliers qui alloient diſputer le prix du tournoi, l'inconnu à la taſſe de roſe, ſuivi de deux Ecuyers, portant ſes armes & ſon écu vermeil, ſans aucune deviſe, vint réclamer le don que Perceforeſt lui avoit fait à la fontaine. Cette cérémonie eut lieu à l'inſtant

rant avec le plus grand éclat : les Reines Idorie, Fezonas, & la Princeſſe Edea, firent l'honneur au jeune Damoiſeau d'aſſiſter à ſa réception ; le Roi lui donna l'accolée, & les quatorze Chevaliers lui placerent, ainſi qu'ils en avoient été requis, toutes les pieces de ſon armure. Comme il refuſa de dire ſon nôm, il fut appelé le Chevalier Vermeil, & quelques inſtances que l'on fît pour l'engager à reſter à la fête, il s'en défendit & ſe retira dans la forêt.

Le ſoir même du retour de Perceforeſt, ce Monarque voulut donner un banquet royal à toute ſa Chevalerie, & à toutes les Dames & Damoiſelles qui s'étoient raſſemblées auprès de la Reine Idorie pour aſſiſter au tournoi. On avoit élevé à cet effet un immenſe & ſuperbe pavillon au milieu de la plaine, ſous lequel furent dreſſées neuf tables ſervies magnifiquement & avec profuſion. Les convives étoient déjà placés, & la joie commençoit à régner dans l'aſſemblée, lorſque tout-à-coup l'on entendit pluſieurs coups de tonnerre éclater ſur le Palais de Neufchâtel. Ce bruit, qui eut quelque choſe d'effrayant, jeta quelque trouble dans la compagnie : on ſe leva avec précipitation, & l'on apperçut,

non ſans ſurpriſe, douze Pucelles, portant chacune un écu à leur cou, qui, ſortant de la forêt, traverſoient la plaine en ſilence, & étoient éclairées par un grand nombre de ſerviteurs qui tenoient des flambeaux à la main. Elles s'avancerent à pas lents juſqu'à la principale porte du Palais, qui s'ouvrit avec fracas, & ſe referma auſſi-tôt qu'elles furent entrées. Après quelques momens, les Pucelles reſſortirent, mais n'ayant plus d'écus au cou, & reprirent le chemin de la forêt. Cette étrange aventure étoit bien capable d'exciter la curioſité des ſpectateurs. Le Roi oublia le feſtin, & , ſuivi de toute ſa Chevalerie , ſe rendit à la porte de ſon Palais. Elle s'ouvrit d'elle même, & laiſſa voir la cour ſuperbement illuminée. Au deſſus de l'entrée de la principale ſalle, il vit en lettres d'or, gravées ſur un marbre noir, l'inſcription ſuivante, qu'il s'empreſſa de lire.

Bons Chevaliers, jeunes Varlets,
Veici l'entrée au franc Palais;
Gloire y couronne le labeur,
Et des Preux s'y double l'honneur.

Comme le Monarque Anglois achevoit la lecture de ces vers, la porte de la ſalle s'ouvrit, & jamais ſpectacle plus impoſant n'a frappé les yeux. Qu'on ſe repréſente

un vaſte ſallon en forme de rotonde, ſoutenu au milieu par un ſeul pilier de marbre, d'où ſortoit une nape d'eau argentine, qui ſe précipitoit, à trois repriſes, dans trois baſſins differens. Les lumieres réfléchies dans ces caſcades ajoutoient encore à la clarté qu'elles répandoient naturellement. En dedans de cette rotonde régnoit en fer à cheval une table de marbre, partagée en trois cents places, deſtinées pour autant de Chevaliers, & au deſſus de chaque place étoit attachée à la muraille une cheville d'or. On voyoit répandues dans le milieu de la ſalle beaucoup de petites tables, ſans doute pour ceux qui ne s'aſſeyeroient pas à la grande, aux deux bouts de laquelle on liſoit en lettres de diamans ſur deux pierres de lapis, les vers ſuivans:

Preux Chevaliers, ſéez à ceſte table,
A loyauté ces lieux ſont aſſignés;
Si voſtre eſcu ſur ce mur reſte ſtable,
Pour ceſt honneur vous eſtes deſtinés.

Si vous n'avez ſignalé voſtre audace
Et voſtre amour par maints exploits guerriers,
Séez plus bas à la derniere place,
Et reſpectez celles des Chevaliers.

Ce qui attira ſur-tout l'attention du Roi, ce fut d'appercevoir les écus des douze

Chevaliers aux vœux occuper douze des chevilles d'or, & il ne douta pas qu'ils n'euſſent été ainſi appendus par les douze Pucelles : » Adonc, s'écria Perceforeſt tout » joyeulx, il m'eſt advis, Seigneurs, que » le temps eſt venu que les Preux ſeront » congneus, car nul ne pourra eſtre tenu » pour excellent, s'il ne ſe ſied à ceſte » table, & ſon écu pendu à ces crocs. » Or je veulx & eſtablis que tous ceux qui » y auront ſiége par leurs proueſſes, ſoient » appelés Chevaliers du franc Palais «.

Cette aventure merveilleuſe remplit d'admiration & de reſpect tous les Chevaliers qui en furent témoins ; tous eurent un ardent déſir de s'aſſeoir à cette table ; mais aucun, par une juſte modeſtie, n'oſa s'y placer, ni le premier accrocher ſon écu aux chevilles d'or. Perceforeſt, dont les exploits ſembloient mériter toute préférence, gardoit le ſilence, & tenoit les yeux fixés ſur un petit trône d'or, élevé au milieu des autres ſiéges qui entouroient la table, & qui ſembloit deſtiné à celui qui ſeroit jugé aſſez brave pour être le Chef de cet Ordre reſpectable. Le ſeul Vermineux, Seigneur de l'Iſle de la Vermine, le plus arrogant & le plus félon

des Chevaliers de ſon ſiecle, guidé par ſon orgueil, eut l'audace d'eſſayer s'il pourroit attacher ſon écu aux chevilles d'or : mais vainement il tenta d'y parvenir ; chaque fois qu'il hauſſa le bras pour appendre ſon écu, autant de fois la cheville s'échappant de deſſous ſes doigts, s'élevoit plus haut ſur la muraille. » Vermineux, tout yré, » s'écria, combien que mon écu ne puiſſe » avoir lieu, ſi ſerai-je le premier qui » ſéera à table « : & en même temps il eut l'inſolence de s'aſſeoir ſur le petit trône d'or. Une voix formidable ſe fit alors entendre : » Et tu ſeras, dit-elle, » le premier qui ſeras puni de ta félonie «. A l'inſtant, la voûte s'ouvrit avec fracas, & l'on en vit ſortir une main armée d'un glaive étincelant, » qui lui va coupant la » tête, tellement qu'elle cheut devant » lui « ; & la voix ajouta : » Or peuſt » maintenant tout mauvais Chevalier ſe » chaſtier par exemple d'aultruy «.

Cette terrible leçon porta la crainte dans l'ame de tous les Chevaliers ; & Perceforeſt en prit occaſion de faire à toute ſa Chevalerie de ſages remontrances. » Fuyez l'orgueil, diſt-il à ſes Preux, » ſoyez ſimples, doux, débonnaires, ſages » & diſcrets. Un Preud'homme me vou-

» lant chaſtier de mes vices, me apprinſt
» aultrefois, que Chevalier doiſt reſſem-
» bler à une Pucelle, car la Pucelle eſt
» ſimple & coye, peu parlante, courtoiſe,
» chaſte, honneſte en diſts & en faits,
» doulce & piteuſe envers les bons, fiere
» & aſpre envers ceux que villennye luy
» requierent, & encore doiſt-elle avoir
» ſouffiſance en ſa beaulté pour acquérir
» biens temporels «.

Après ce diſcours, Perceforeſt, pour éviter le malheur qui venoit d'arriver, exigea que tous ſes Chevaliers apporteroient leurs écus dans la ſalle enchantée, & qu'ils les y laiſſeroient juſqu'à ce que le tournoi fût terminé. Il ſe flattoit qu'en agiſſant ainſi, par la force du charme, les écus des vrais Chevaliers iroient ſe placer d'eux-mêmes aux chevilles qui leur étoient deſtinées. Il eut la modeſtie de faire apporter le ſien le premier, de le poſer humblement à terre : tous les Chevaliers ſuivirent ſon exemple. La compagnie ſe retira enſuite, & auſſi-tôt les portes de la rotonde ſe fermerent avec violence.

Le lendemain de ce jour mémorable, tout ſe diſpoſa pour l'ouverture du tournoi. Les Chevaliers s'étant aſſemblés dans

la plaine, le Roi Perceforeſt arriva, & fut ſe placer ſur le magnifique échafaud où étoient déjà la Reine Idorie, la Reine Fezonas, la Princeſſe Edea, les Dames de Logres & de Northumberland, les Damoiſelles Fées, & les jeunes Pucelles Florette de Logres, & Igerne de Northumberland. On admit ſous ce pavillon les jeunes Caſſiodore de Bradoys, Béthides d'Angleterre, Porus de l'Inde, Caſſidorus & Caſſiel, qui n'étoient encore qu'Ecuyers. D'une voix unanime, Florette de Logres fut jugée être la plus belle des Pucelles de l'aſſemblée; & en conſéquence Perceforeſt la nomma pour donner le baiſer, précieux prix du tournoi, au Chevalier qui remporteroit dans les joûtes la victoire ſur tous ſes rivaux.

Le récit que nous ferions de toutes les actions de valeur & d'adreſſe qu'on vit faire à tous les Chevaliers qui coururent dans cette fête, n'apprendroit rien de nouveau à nos Lecteurs; il ſuffit de dire que le prix fut long-temps diſputé entre Lyonnel du Glar & le Chevalier à l'écu vermeil; mais que les Dames, & ſur-tout la belle Florette, décideront que ce dernier méritoit ſeul la faveur que la beauté

deſtinoit au courage. Perceforeſt ſouſcrivit à cette déciſion, & fit appeler le Chevalier Vermeil par un des Hérauts du camp, afin de venir recevoir le prix flatteur qu'il venoit de mériter : mais le Chevalier avoit diſparu, & l'on fit de vaines recherches pour le découvrir. Le Roi en fut réellement affligé ; & l'on peut, ſans faire tort à l'aimable Florette, croire qu'elle voulut quelque mal au fugitif : cependant elle diſſimula ſon chagrin.

Tandis que la Reine Idorie conduiſoit toutes les Dames à la ſalle de feſtin, qu'elle leur avoit fait préparer, le Roi Perceforeſt, à la tête de ſa Chevalerie, s'avançoit du côté de la rotonde enchantée. A ſon arrivée, les portes s'ouvrirent doucement, & l'on apperçut la fameuſe table de marbre chargée des mets les plus exquis ; les autres tables étoient également bien couvertes : mais ce qui remplit d'étonnement les Chevaliers, ce fut de voir ſoixante-trois des écus dépoſés dans la ſalle, attachés à un pareil nombre des chevilles myſtérieuſes. » Entre tous, on » diſtinguoit au deſſus du petit trône » d'or, l'écu de Perceforeſt, qui étoit » d'or, chargé d'une lampe, d'où ſortoit

» une flamme vive. A droite de celui du
» Roi d'Angleterre, étoit placé l'écu de
» Lyonnel du Glar, qui portoit d'or à
» un lion vermeil ; enſuite on voyoit les
» écus des douze Chevaliers aux vœux ;
» puis venoit l'écu de Dagon, qui étoit
» d'azur à trois aigles d'or ; celui d'An-
» chiſes, d'or à trois aigles vermeilles ;
» celui de Télamon, d'argent à trois
» merles noirs ; celui de Fergus, d'ar-
» gent à trois ſerpens d'or ; celui de Sarpe-
» don, d'or timbré d'azur ; celui d'An-
» tenor, d'azur à un lion courant d'ar-
» gent ; celui de Lonnekerp, d'or à un
» lion rouge ; celui du Boſſu de Suave,
» noir à trois blancs hérons ; ceux des
» douze petits-fils de Belinand du Glar, qui
» étoient appelés *les Chevaliers à la roſe*
» *blanche*, parce qu'ils en portoient une au
» côté droit de leur écu. A gauche du Roi,
» étoient l'écu de Troylus de Royalville,
» portant ſur un champ vermeil un lion
» d'or aſſis dans une chaiſe d'argent,
» & tenant une épée entre ſes griffes
» droites ; enſuite celui du jeune Alexan-
» dre, d'or à l'aigle noir ; celui de Ze-
» landin, de vert à un cygne blanc ; celui
» de Clamidès, d'or ondé de vert ; puis
» venoient ceux des huit neveux de Per-

» gamon, dont les champs étoient dif-
» férens, mais qui étoient tous chargés
» de trois têtes noires; enſuite celui du
» Tors de Pedrac, qui étoit d'or à un
» ſanglier noir; celui d'Eſtonne des Dé-
» ſerts, vert au chef de gueule; celui
» de Péléon des Mares, d'azur à une tête
» de cerf d'or «.

Il n'y eut que ces ſoixante-trois Chevaliers qui oſerent s'aſſeoir à la merveilleuſe table de marbre; les autres prirent place aux tables ſéparées : mais dans le moment que cette illuſtre compagnie ſe livroit à la joie qu'elle reſſentoit de voir terminer ſi honorablement une aventure dont elle avoit redouté les ſuites, un bruit ſourd ſe répandit dans la ſalle, & l'on vit l'écu du Chevalier Vermeil aller ſe ſuſpendre de lui-même à une des chevilles vacantes. En même temps, ce Chevalier, endormi & porté par les Princeſſes Béthines, Caſſiodore, Florette, & Igerne, & ſuivi des Reines Idorie, Fezonas & de leurs Dames, parut au milieu de la rotonde. Idorie dit à ſon auguſte époux, qu'ayant vu, des fenêtres de ſon appartement, le jeune Chevalier endormi ſur un ſiége de gazon, elle avoit ordonné aux quatre Pucelles d'aller

l'enlever ſans le réveiller, & de le porter dans la ſalle des Chevaliers. Perceforeſt donna ordre qu'il fût auſſi-tôt déſarmé; &, dans ce jeune Guerrier, qui n'avoit jamais voulu découvrir qui il étoit, il eut la joie de reconnoître Gadiffer d'Ecoſſe, ſon neveu. Son oncle le fit aſſeoir à la place déſignée par ſon écu; & le reſte du jour ſe paſſa dans l'alégreſſe. Comme les Dames reſterent au feſtin, on permit aux Menétrieres d'entrer, & l'une d'elles, s'accompagnant de la harpe, chanta un lai, compoſé pour les nieces du ſolitaire Pergamon, qui rappeloit les vœux faits par les douze Chevaliers, en l'honneur de ces Pucelles. Nous croyons que quelques-uns des couplets de ce lai, mis en François un peu plus moderne que celui de l'original, ne déplairont pas à nos Lecteurs.

Un Chevalier de haut lignage
A ſa Dame diſoit un jour,
Que rien n'égaloit ſon amour
Et ne ſurpaſſoit ſon courage;
Que douze des plus grands Guerriers
Seroient renverſés par ſa lance;
Et que jamais par leur vaillance
Il ne perdroit ſes étriers.
Ah! répondit la Pucelle jolie,
S'il eſt ainſi, que mon ſort ſera doux!

Mais ce qu'offrez à votre mie,
Beau Chevalier, le tiendrez-vous ?

Un autre juroit à ſa Belle
De gagner par ſes faits vaillans
Plus d'or & plus de diamans
Que l'Inde entiere n'en recele ;
D'en compoſer pour ſes attraits
Une ſi brillante parure,
Qu'au milieu de la nuit obſcure
Elle éclaireroit ſon Palais.
Ah ! répondit, &c.

Je promets à la belle aimée,
Dit un Guerrier novice encor,
De dompter par mon ſeul effort
De Saraſins toute une armée ;
Je veux ſoumettre à ſes beaux yeux
Des pays vaſtes & fertiles,
Et qu'on lui rende dans cent villes
Les mêmes hommages qu'aux Dieux.
Ah ! répondit, &c.

Oui, diſoit l'Amant de Vermeille,
Hercule dompta des lions,
Tua des géans, des dragons ;
Je ferai plus grande merveille.
Ma Dame, tes yeux ſont ſi beaux,
Que je jure ta foi donnée,
D'accomplir en une journée
D'Hercule les douze travaux.
Ah ! répondit, &c.

Non, disoit Hector à Plaisance,
Je ne crains point les Enchanteurs;
Ils reconnoîtront pour vainqueurs
Et tes attraits & ma vaillance;
La flamme qui brûle mon cœur
Doit dissiper tous leurs prestiges;
Opérer les plus grands prodiges,
N'appartient qu'à ma seule ardeur.
Ah! répondit, &c.

Oui, je veux être, pour te plaire,
Ce que nature a de plus beau;
Printemps toujours vert & nouveau,
Soleil brillant dans sa carriere;
Oiseau charmant, chantant toujours,
Et sans cesse battant des ailes;
Volcan de flammes immortelles,
Fleuve rapide dans son cours.
Ah! répondit la Pucelle jolie,
S'il est ainsi, que mon sort sera doux!
Mais ce qu'offrez à votre mie,
Beau Chevalier, le tiendrez-vous?

Lorsque la Menétriere eut chanté, elle raconta au Roi, à la Reine, & à toute cette illustre compagnie, que le Solitaire Pergamon venoit de payer le tribut à la nature, & qu'en mourant il avoit laissé à ses nieces son beau Château dit *des Pucelles*, situé près de la ville de Sidrac en Ecosse; que, suivant les dernieres volontés de ce respectable vieillard, il

devoit y célébrer douze tournois en l'honneur de ces Demoiſelles, & que les douze Chevaliers qui en ſortiroient vainqueurs épouſeroient les Pucelles. Ce récit réchauffa l'ardeur des Chevaliers Anglois pour les actions éclatantes, & ils ſe propoſerent de diſputer ces prix à tous ceux qui ſe préſenteroient aux tournois pour les obtenir : mais entre tous ces jeunes Héros, aucuns ne montrerent plus d'empreſſement à ſe ſignaler, que les douze Chevaliers aux vœux, dont l'amour pour les belles nieces de Pergamon n'étoit ignoré de perſonne.

L'époque de cette fête, devenue ſi intéreſſante par les circonſtances, fut indiquée par Perceforeſt : mais avant tout, le brave Peleon des Mares, & la belle Dace, Dame du Château d'Etain & du pays de Cornouailles, vinrent demander au Roi ſon agrément pour leur mariage. Perceforeſt approuva fort cette union, en faveur de laquelle il érigea en Royaume les pays des Mares & de Cornouailles. Il y eut à ce ſujet de grandes réjouiſſances à la Cour d'Angleterre, après leſquelles les Dames prirent congé du Roi & de la Reine, & retournerent dans leurs Châteaux. Les douze Chevaliers aux vœux

étoient appelés en Ecoſſe par la gloire & l'amour, & ils s'y rendirent. Le jeune Gadiffer avoit formé le deſſein de demeurer encore quelque temps auprès de ſes illuſtres parens ; mais il en fut détourné par l'arrivée d'une Demoiſelle envoyée par la Princeſſe de la roide Montagne, qui imploroit ſon ſecours contre quelques Chevaliers du lignage de Darnand, qui avoient conſervé les mauvaiſes inclinations qui ſembloient naturelles à cette race. Le jeune Prince n'héſita pas à ſuivre la Demoiſelle ; mais il fut bientôt écarté de ſon objet par un accident dont nous rendrons compte dans la ſuite.

Il ne fut pas plutôt parti, que quatre Chevaliers Indiens arriverent à la Cour d'Angleterre, pour prier Perceforeſt de leur remettre les fils de leurs Rois, de l'éducation deſquels il avoit bien voulu ſe charger. Ils lui dirent, pour autoriſer leur demande, que le traître Antipater faiſoit des diſpoſitions qui menaçoient l'Inde & le pays de Bradoys, & que le ſeul moyen d'exciter les peuples à ſe défendre contre l'uſurpateur, étoit de mettre à leur tête les héritiers de leurs Souverains légitimes. Le Roi conſentit ſans peine à remettre aux Ambaſſadeurs

les trois jeunes Princes qu'ils venoient réclamer ; mais avant de les laiſſer partir, il voulut les élever au grade de Chevalier, en même temps que ſon fils le Prince Bethides, qui avoit atteint l'âge d'y être admis. Pour rendre cette cérémonie plus auguſte, il détermina qu'elle ſe feroit dans le pays de Cornouailles, pendant les fêtes qui ſe donneroient au couronnement de Peleon des Mares & de la belle Dace. S'étant tous rendus à la Cour de ces nouveaux Souverains, les jeunes Princes Porus, Caſſidorus, Caſſiel & Bethides ſe retirerent dans un Temple pour y paſſer la nuit, &, ſelon l'uſage de la Chevalerie, y faire la veille des armes. Le lendemain, avant la pointe du jour, Perceforeſt vint trouver ſon fils & ſes trois neveux, & leur tint un diſcours ſur les devoirs de l'état auquel ils étoient deſtinés, dont nous allons rapporter les traits qui nous ont paru les plus intéreſſans, dans les termes mêmes du Romancier, dont la naïveté peut ajouter quelque mérite à ces ſages maximes.

» Mes enfans, leur dit le Roi, faites » oraiſon au Dieu Souverain, & n'aorez » (*priez*) que lui ſeul «. Quant le Roi euſt ce diſt, les trois Jouvencels ſe mirent à genoux, & aorerent quelque eſpace de temps.

temps. Lors reprit Perceforeſt : » Mes en-
» fans, levez-vous, & venez ſeoir de lez
» moi «. A donc les quatre Damoiſeaux
ſe aſſirent près lui. » Beau fils, diſt le
» Roi, celui ne nourriſt pas ſes enfans qui
» leur donne à boire & à manger, mais
» celui qui les introduiſt en vertus ; &
» vous, beaulx neveux, dois-je auſſi vous
» tenir lieu de pere, & dois-je, ainſi qu'à
» mon fils Béthides, vous enſeigner tous
» biens..... Or, mes enfans, ſoyez cour-
» tois & généreux..... Un des grands
» ſens de ceſte vie eſt de ſoubſtenir les
» adverſités, quand force n'y peuſt ; mais
» grande victoire eſt à patience.....
» Fais-toi pluſieurs amis, mais n'en ayes
» qu'un premier, loyal & preud'homme....
» Ne dis ton ſecret à homme, s'il ne te
» peut ou veut ayder..... Ne te loues
» ni ne te blâmes.... Un des grands prouf-
» fits de ceſte vie eſt de tollir le pouvoir
» aux mauvais hommes, & de le bailler
» aux ſaiges ; car tous ceux qui ſont ſoubs
» eux amendent de leur bonté..... A tous
» ceux qui ſont ſoubs toi ſois loyal &
» juſticier, & ſois féal à ton naturel Sei-
» gneur terrien..... Regardes à qui tu
» t'accompaigne..... Rien ne peut tant
» homme édifier & amender que ſuivre

» bonne compagnie..... Qui rien ne ſait
» il eſt vil tenu..... Nul homme, combien
» qu'il ſoit puiſſant, ſi il eſt ignorant,
» ne vault gueres.... Beau fils, ſi tu viens
» à mariage, grand ſens te conviendra
» tenir pour ta femme conduire à t'être
» douce & loyale; car, diſent les Saiges,
» qu'il fait meilleur habiter entre loups,
» ſerpens & lions que avec femmes har-
» gneuſes; car homme n'aura jà plus mor-
» tel ennemi... Beau fils & beaulx neveux,
» retenez ce que je vous ai diſt: chaſtoye-
» ment (*morale*) de pere doit eſtre doul-
» cement reçu d'enfans & fermement re-
» tenue «. Après ce diſcours, le gentil Roi s'endormit ſur ſon ſiége, & les trois Damoiſeaux de lez lui.

Lorſque le ſoleil commença à paroître, le Roi & les jeunes Princes ſortirent du Temple, & ſe rendirent au lieu où tout étoit préparé pour le couronnement du Chevalier Peleon des Mares. Cette cérémonie étant achevée, comme on alloit faire l'ouverture du tournoi, Perceforeſt, en préſence de tous les Chevaliers, fit avancer ſon fils & ſes trois neveux pour leur conférer l'Ordre de Chevalerie; mais comme il levoit le bras pour donner l'accolée à Béthides, un Damoiſel armé de

ſon haubergeon & de chauſſés de fer, ayant ſon écu pendu à ſon cou, portant à ſa main gauche une lance & un éperon doré, ſe jeta entre le Roi & Béthides; & à la place du jeune Ecuyer, reçut l'accolée deſtinée au Prince d'Angleterre. Quoique Perceforeſt eût lieu d'être courroucé de la ſupercherie qui venoit de lui être faite, il ne laiſſa pas de recevoir les excuſes du nouveau Chevalier, qui s'étoit caché dans le Temple, avoit entendu les ſages inſtructions du Roi à ſon fils & à ſes neveux; & qui, s'étant revêtu d'armes dorées, ſe prépara à montrer ſa valeur dans le tournoi. Par ce trait hardi, toute l'aſſemblée jugea qu'il ſeroit quelque jour un preux Chevalier.

Cependant lorſque le Roi d'Angleterre eut donné l'accolée à ſon fils & aux Princes ſes neveux, il recommanda au premier de ne point paroître devant lui qu'il n'eût appris le nom de ce Jouvencel qui l'avoit forcé de le faire Chevalier. Le tournoi commença. Les jeunes Princes s'y diſtinguerent, & Béthides & le Chevalier aux armes dorées ne ceſſerent de joûter l'un contre l'autre, & toujours avec un avantage égal. Après les joûtes, le Chevalier aux armes dorées voulut ſe retirer; Bé-

thides le ſuivit juſque dans une forêt voiſine, & l'ayant atteint, il lui demanda courtoiſement ſon nom. Le Chevalier doré ayant refuſé de le dire, quoique la nuit fût déjà ſombre, ils commencerent un furieux combat, qui fut heureuſement interrompu par l'arrivée d'un Chevalier, couvert d'armes noires. Celui-ci leur repréſenta que la nuit étoit peu propre à ſignaler ſa vaillance ; ils en convinrent, remercierent l'inconnu, & ſe ſéparerent, en ſe donnant rendez-vous dans quinze jours au Pin de la fiere Merveille, ſitué au milieu de la forêt Darnand. Cette aventure ne s'étant pas terminée par la découverte du nom du Chevalier doré (1), Béthides ne crut pas encore devoir ſe préſenter devant le Roi ſon pere, juſqu'après l'événement du ſecond combat, indiqué à la quinzaine.

Cependant Perceforeſt étoit retourné à Neufchâtel avec les trois Princes Indiens. Ces jeunes Chevaliers prirent congé de lui & de la Reine Idorie, & furent s'embarquer dans les navires qui leur

(1) Ce Chevalier doré étoit Neſtor, ſecond fils de Gadiffer d'Ecoſſe. On a vu les aventures de ce Chevalier & de la Pucelle au cœur d'acier, dans la ſeconde Partie de *la Lecture des Livres François*, volume E *des Mélanges*, page 132.

avoient été préparés ; mais les Reines Fezonas, Edea, leurs meres, & la jeune Caſſiodore, reſterent à la Cour d'Angleterre, le Roi n'ayant pas voulu qu'elles ſuiviſſent leurs fils ; juſqu'à ce que l'on fût aſſuré qu'ils étoient paiſibles poſſeſſeurs des Etats de leurs peres. Au bout de quelque temps, il apprit que Porus & Caſſiel, après avoir vaincu leurs ennemis, étoient remontés ſur leurs trônes ; & pour lors il ne put refuſer à Fezonas & à Edea la ſatisfaction d'aller retrouver leurs enfans. Caſſiodore, qui les ſuivit, fit dans l'une de ces Cours un mariage digne d'elle. Le Romancier laiſſe tous ces perſonnages aux Indes ; & nous pouvons à préſent les oublier, ainſi que lui.

Dans le troiſieme Livre, l'Auteur s'occupe moins de ſes principaux Héros Perceforeſt & Gadiffer, que des aventures des deux fils de ces Monarques, Béthides & le jeune Gadiffer. Celles du premier ne nous offriront pas des détails fort intéreſſans ; mais dans celles du ſecond, il ſe trouve des traits ſinguliers, capables d'amuſer nos Lecteurs. Renvoyant à des extraits ſéparés ce qui regarde particuliérement les Chevaliers Lyonnel du Glar, Eſtonne des Déſerts, & le Tors de Pé-

drac, nous n'en parlerons ici qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour l'intelligence de notre récit.

Nous avons laiſſé le jeune Gadiffer d'Ecoſſe au milieu de la forêt de Darnand, volant au ſecours de la Princeſſe de la Roide-Montagne. Il fut arrêté dans ſa courſe par les preſtiges d'Enchanteurs malfaiſans, toujours diſpoſés à nuire à la race de Perceforeſt & de Gadiffer. Il triompha de ces charmes par ſa conduite prudente, & ſur-tout au moyen d'une bague magique que lui avoit confiée la Reine Lidorie ſa mere, devenue, comme nous l'avons remarqué, ſi habile Enchantereſſe, que dans l'Angleterre & l'Ecoſſe elle n'étoit plus connue que ſous le nom de la *Reine Fée*. Lorſqu'elle eut enlevé dans le Château inviſible la belle mye de ſon fils Gadiffer, elle lui conſeilla d'aller tenter des aventures pour la chercher, & pour exercer ſon courage; & afin de diminuer les riſques qu'il devoit courir, elle lui remit cet anneau conſtellé.

Comme le jeune Gadiffer traverſoit la forêt de Darnand, il fut accoſté par un vieux Ecuyer, tout en larmes, qui lui apprit que les Chevaliers Lyonnel, Troylus, Eſtonne, le Tors & Zelandin, venoient d'être pris dans les piéges que leur

tendoit depuis long-temps le méchant Bruyant Sans-Foi, digne fils du traître Darnand, & que ce Magicien les avoit conduits dans ſon Château, dans lequel on n'avoit pas permis à ce pauvre Ecuyer d'entrer. A ces noms ſi célebres & ſi chers à notre Héros, il s'enflamma de colere, & obligea l'Ecuyer à lui ſervir de guide juſqu'au Château qui ſervoit de priſon à ſes amis. Ils partirent enſemble ; mais, quelques recherches qu'ils puſſent faire, il ne leur fut pas poſſible de le retrouver, les preſtiges de l'Enchanteur les éloignerent du chemin qu'ils devoient tenir. Le jeune Gadiffer étoit déſeſpéré, & il ne vouloit pas quitter la forêt avant d'avoir procuré la liberté à ſes amis. Par bonheur pour lui que dans ce temps le Roi Perceforeſt avoit entrepris une chaſſe dans la forêt Darnand, avec un grand nombre de ſes Chevaliers. Le jeune Gadiffer ayant rencontré ſon oncle, lui fit part de ſa douleur, & n'eut pas beſoin de le preſſer pour l'aider à mettre cette aventure à fin. Ils avoient déjà paſſé trois jours à chercher vainement le Château de Bruyant, lorſqu'une biche blanche comme la neige parut devant eux ; & ayant enfilé une route qu'ils n'avoient pas apperçue, ſem-

bla les inviter à la ſuivre. Ils s'abandonnerent à la conduite de cet animal, qui ſans doute étoit envoyé par quelque Fée bienfaiſante ; mais nos Héros auroient ſuccombé, ſans le Taliſman du jeune Gadiffer. Tout ce que l'art des Enchanteurs pouvoit alors produire de preſtiges, Bruyant les employoit pour intimider nos Chevaliers, & la bague les détruiſoit auſſi-tôt ; enfin ils virent à découvert le Château du Magicien. Celui-ci, pour conſerver ſes illuſtres priſonniers, voyant qu'il ne lui reſtoit d'autre reſſource que ſon courage, oſa, avec ſon fils, livrer le combat à Perceforeſt & au jeune Gadiffer. Il ne fut pas long : tous deux, dès les premiers coups de lance, ſe virent renverſés, & la tête du fils qui avoit été tué, alloit être ſéparée de ſon corps par le vainqueur, ſi Bruyant, transformé en vautour, ne l'eût enlevé avec ſes griffes, & pris ſon vol au deſſus de la cime des arbres de la forêt. Alors le charme fut abſolument diſſipé ; on ne ſe trouva qu'à quelques pas du Château, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Les cinq Chevaliers priſonniers en ſortirent, & vinrent faire hommage de leur liberté à leurs illuſtres Libérateurs.

Après cet exploit, le jeune Gadiffer prit

congé de ſon oncle, & fut s'embarquer au Royaume de Hurtemer, pour paſſer à la Roide-Montagne, où l'appeloit la Princeſſe Flamine, fille du Roi Aroés, qui régnoit ſur cette contrée. Gadiffer y aborda ſans avoir éprouvé aucun obſtacle, & trouva le moyen de ſe faire préſenter ſecrétement à la Princeſſe, qui imploroit ſon ſecours. Pour donner plus de clarté à notre narration, faiſons connoître quel étoit ce Roi de la Roide-Montagne.

Aroés avoit fait de tels progrès dans la Magie, que ſes ſujets, témoins des prodiges qu'il opéroit, le regardoient comme une Divinité qu'on ne pouvoit offenſer ſans éprouver toutes ſortes de malheurs. Ce qui ſur-tout lui attiroit la confiance des habitans de la Roide-Montagne, c'étoit le ſoin qu'il prenoit de leur diſtribuer dans leurs maladies des remedes qui quelquefois les rappeloient à la vie : mais lorſqu'après huit jours ſes connoiſſances en médecine manquoient leur effet, il faiſoit précipiter les moribonds dans la mer, & perſuadoit à leurs parens, que, pour ſe ſouſtraire aux maux qui affligent l'humanité, ils l'avoient ſupplié de les tranſporter dans ſon Paradis. Or, ce prétendu Paradis exiſtoit, ou du moins paroiſſoit

exiſter par enchantement, au ſommet de la montagne : mais Aroés ne le rendoit viſible à ſon peuple qu'une fois chaque année ; &, pour ce ſpectacle, il choiſiſſoit toujours une nuit obſcure. Tous les ſujets du Roi s'aſſembloient par ſon ordre autour de la montagne ; lorſque le jour étoit abſolument tombé, un coup de tonnerre annonçoit que l'on pouvoit jouir de la vue du Paradis ; alors chacun y reconnoiſſoit ſes parens & ſes amis morts, qui paroiſſoient jouir, dans ce lieu de délices, du ſort le plus heureux. On s'en retournoit pénétré de reſpect & de crainte pour un Roi qui pouvoit procurer ainſi à ſes ſujets une éternité de bonheur.

Ainſi tout concouroit à faire paſſer l'impie Aroés pour un Dieu : ſon épouſe ſeule oſoit quelquefois lui rappeler qu'il n'étoit qu'un homme, & que tôt ou tard la vengeance divine le feroit ſervir d'exemple à tous les audacieux de ſon eſpece. Fatigué de ſes remontrances, Aroés, pendant une nuit ſombre, livra ſon épouſe à deux Satellites affidés, qui la jeterent dans la mer ; & le lendemain il déclara à tout le peuple, que la Reine, qu'il aimoit tendrement, avoit exigé de lui qu'il la fît paſſer dans ſon Paradis. On le crut, & il

n'en fut que plus révéré. Débarraſſé de ce Cenſeur importun, le Roi de la Roide-Montagne oſa lever un œil inceſtueux ſur la Princeſſe Flamine ſa fille, pucelle de la plus grande beauté. La propoſition qu'il lui fit de l'épouſer, inſpira tant d'horreur à cette vertueuſe fille, qu'elle envoya ſecrétement à la Cour de Perceforeſt une Demoiſelle implorer la protection d'un Chevalier du franc Palais. Cette Demoiſelle rencontra Gadiffer, qui, touché de la ſituation terrible où ſe trouvoit Flamine, promit de voler à ſon ſecours.

La converſation que le jeune Gadiffer avoit eue avec la fille d'Aroés, ne lui permit pas de douter que tout ce qu'on venoit de lui raconter ne fût l'effet de la magie. Il conſeilla à Flamine de demander à ſon pere un délai juſqu'après la fête du Paradis, dont le moment n'étoit pas éloigné. La Princeſſe ſollicita cette grace, & l'obtint.

Le matin qui précéda cette fête, elle fut publiée par des Hérauts, qui annoncerent que le Paradis d'Aroés ſeroit viſible la nuit ſuivante, & que chacun pourroit jouir de cet agréable ſpectacle, & contempler le bonheur dont étoient en poſſeſſion les amis du grand Monarque de la Roide-Montagne. La nuit étant

venue, & le peuple s'étant rendu en foule au lieu déſigné, on entendit d'abord une muſique mélodieuſe; & bientôt une ſuperbe illumination laiſſa voir Aroés ſur un trône rayonnant de gloire, ayant ſon épouſe à ſa droite, & à ſes pieds tous ceux qui étoient morts, & que l'on ſuppoſoit que le Roi avoit tranſportés dans ſon Paradis. Le peuple, pénétré de reſpect, béniſſoit Aroés, & chacun ſouhaitoit qu'il lui fût permis de ſe joindre un jour à ſes heureux parens. Le jeune Gadiffer fut, comme les autres, frappé de cette illuſion; mais lorſqu'il eut préſenté ſa bague du coté de ce brillant ſpectacle, tout s'évanouit; il ne vit plus qu'une haute tour, à demi-ruinée, ſur la terraſſe de laquelle on avoit rangé une quantité innombrable de fioles remplies d'eau de différentes couleurs. Le trône d'Aroés n'étoit compoſé que de quelques pierres amoncelées au milieu de la terraſſe, & le ſiége que la Reine ſembloit occuper, n'étoit qu'une énorme bouteille, pleine d'une liqueur bleuâtre. Au moyen des enchantemens du Roi Magicien, ces fioles paroiſſoient aux yeux autant de perſonnages, parmi leſquels l'imagination échauffée de chaque ſpectateur lui faiſoit reconnoître

ſes parens. Notre jeune Héros réſolut de détruire tous ces preſtiges : il franchit l'eſpace qui le ſépare de la tour, &, parvenu au ſommet, il briſe avec ſon épée toutes les bouteilles magiques. Aroés, vainement, croit intimider ſon terrible adverſaire par de nouveaux prodiges de ſon art. Les fantômes s'évanouiſſent à l'approche de Gadiffer, & l'Enchanteur, pour ſauver ſa vie, ſe voit réduit à ſes propres forces. Il oſe livrer le combat à ſon ennemi ; mais bientôt il ſuccombe, & ſa tête ſéparée de ſon corps, roule au milieu des débris des inſtrumens de ſa méchanceté. L'un & l'autre ſont auſſi-tôt enlevés par des Génies malfaiſans, complices des crimes d'Aroés. Une nuit profonde qui venoit de ſuccéder à la clarté la plus brillante, avoit jeté la terreur dans l'eſprit de toute l'aſſemblée. Le bruit que faiſoient les bouteilles en ſe rompant, le cliquetis des armes des combattans, d'affreux coups de tonnerre, & des flammes qui s'élevoient du milieu de ces décombres, tout ajoutoit encore à la crainte dont les ſpectateurs étoient pénétrés. Le peuple, plein d'effroi, attendit en ſilence que le jour vînt éclairer les horreurs de la nuit. Mais quel ſpectacle alors s'offrit

à ſes yeux ! au lieu de ce prétendu ſéjour de délices, il ne vit plus que d'affreuſes ruines, & la vérité fit place à l'illuſion dans laquelle Aroés l'avoit entretenu ſi long-temps. Tel fut le dénouement de cette aventure, & la fin terrible de ce Roi impie, qui, à force de forfaits, étoit parvenu à ſe faire rendre des hommages qui ne ſont dus qu'à la Divinité.

Après cette affreuſe cataſtrophe, Flamine abjura volontiers les lieux de ſa naiſſance, & conſentit à ſuivre Gadiffer dans le vaiſſeau qui l'avoit conduit à la Roide-Montagne : mais à peine avoit-on gagné la pleine mer, que la montagne s'ouvrit avec un horrible fracas ; il en ſortit des flammes, qui en peu de temps la réduiſirent en cendres, & en firent une Iſle, à laquelle Flamine donna le nom d'Iſlangue, & que depuis on a nommée Irlande. Ce nom, dit le Romancier, déſignoit que cette terre, où l'on avoit vu une montagne ſi élevée, étoit devenue auſſi plate que la langue, & de même baignée d'eau.

Le jeune Gadiffer ordonna à ſon Pilote de faire voile vers l'Ecoſſe ; & pendant le voyage il reconnut tant d'attraits & d'excellentes qualités dans la Princeſſe Flamine, qu'il en devint éperdument amou-

reux. Lorſqu'ils furent débarqués, ils gagnerent la forêt des Merveilles pour ſe rendre au Chef d'Ecoſſe ; mais ayant été forcés, pendant une nuit, de s'arrêter à la porte d'une cabane de Bûcheron, comme ils étoient près d'y entrer, un nuage brillant enveloppa la Princeſſe Flamine, & s'étant auſſi-tôt élevé en l'air, elle diſparut aux yeux du Prince d'Ecoſſe, qui fut inconſolable de cet accident : il employa inutilement ſa bague magique, pour détruire le charme qui lui raviſſoit ſon Amante.

Il eſt néceſſaire d'expliquer à nos Lecteurs la cauſe de l'enlévement de la belle Flamine. On ſe ſouvient de la Reine d'Ecoſſe, mere du jeune Gadiffer, & des étonnans progrès qu'elle avoit faits dans l'art des enchantemens. Cette Reine Fée, ayant découvert l'amour de ſon fils pour la fille d'Aroés, & craignant que cette paſſion ne ralentît ſes pas dans la carriere de la gloire, qu'il devoit parcourir pour illuſtrer ſon nom, jugea à propos de le ſéparer d'elle, & de faire conduire cette jeune Princeſſe dans le Château inviſible, où elle retenoit ſon époux le Roi Gadiffer. Là, l'aimable Flamine eut pour compagne Blanche d'Ecoſſe, Amante

de Lyonnel du Glar, & Neronne des Etranges-Marches, Amante de Neſtor ou le Chevalier doré, fils cadet du Roi & de la Reine d'Ecoſſe.

Cependant, en arrivant au Chef d'Ecoſſe, le jeune Gadiffer y trouva la Reine ſa mere, à qui il fit le récit des aventures qui lui étoient ſurvenues depuis ſon départ, & il n'oublia pas de lui parler de l'enlévement de Flamine, en la conjurant d'employer tout ſon art à la lui faire retrouver. L'adroite & tendre mere chercha à le conſoler : elle lui promit ſes ſoins, & lui conſeilla, en attendant qu'ils puſſent réuſſir, d'exercer ſon courage dans les tournois, de mettre à fin des aventures périlleuſes, & d'éviter l'oiſiveté qui dégrade le Chevalier. Le jeune Gadiffer lui promit de ſuivre ſes conſeils ; & en effet, toujours fidele à la belle Flamine, l'invoquant comme la Dame de ſes penſées, il ſe ſignala dans pluſieurs combats, dont il ſortit toujours vainqueur. Nous le laiſſerons augmenter la réputation qu'il avoit déjà d'être un preux Chevalier, & nous irons rejoindre Béthides, fils du Roi Perceforeſt, que nous avons perdu de vue pendant quelque temps.

On doit ſe rappeler que le Prince d'Angleterre,

gleterre, qu'on nommoit le blanc Chevalier, étoit prêt de combattre le Chevalier doré, en avoit été empêché par un Chevalier inconnu, qui portoit des armes noires, & qu'en conſéquence la partie avoit été remiſe à quinzaine. N'oſant reparoître devant le Roi Perceforeſt ſon pere, juſqu'à ce qu'il eût forcé le Chevalier doré de lui apprendre ſon nom, il erra ſans deſſein à travers la forêt de Darnand. Des Génies malfaiſans, dont cette forêt étoit pleine, ſe jeterent ſur lui, & le tranſporterent dans une Iſle, qui n'avoit, au rapport du Romancier, que des poiſſons pour habitans.

Au milieu de l'Iſle étoit un vaſte & profond baſſin qui communiquoit à la mer par pluſieurs canaux, & qui, par d'autres, recevoit le tribut des eaux de quelques rivieres, dont les ſources étoient au ſommet d'une haute montagne, ſituée à une des extrémités de l'Iſle. On pouvoit regarder ce baſſin comme la ville capitale de l'Iſle, & la réſidence des chefs de cette République de poiſſons. Béthides, tranſporté à travers les airs, & laiſſé par ſes conducteurs inviſibles ſur le bord de ce baſſin, ne fut pas peu ſurpris d'en voir ſortir des bataillons d'énormes poiſſons,

couverts d'écailles, qui leur tenoient lieu de cuiraſſes, & ſe poſant droits ſur leurs queues. Ceux qui commandoient ces troupes ſingulieres, étoient naturellement armés de ſcies ou d'arrêtes tranchantes, qui, de la maniere dont ils paroiſſoient pouvoir s'en ſervir, devenoient une arme terrible. Un peu après, le Prince d'Angleterre vit arriver du côté de la mer une quantité prodigieuſe de poiſſons volans, dont les ailes étendues & brillantes lui ſemblerent autant de glaives capables de donner la mort. Ces nouveaux combattans, qu'on pourroit nommer la cavalerie des poiſſons, vinrent ſe ranger ſur les deux ailes de l'autre corps, que nous appelerons l'infanterie. Ces troupes ainſi diſpoſées, & les plus gros poiſſons ſe trouvant à la tête des premiers rangs, un ſifflement général annonça à Béthides que tout cet appareil ne regardoit que lui ſeul, & qu'ils alloient lui livrer le combat. Son armure étoit bonne, & rien n'étoit égal à la trempe de ſon épée; ainſi il ne craignit pas de ſuccomber ſous les efforts de ſi extraordinaires ennemis. Il ſeroit fort difficile de faire un récit bien circonſtancié de cette étrange bataille. Malgré les dures écailles des chefs des poiſſons, un grand nombre

fut coupé en deux, & l'épée de Béthides en priva pluſieurs de leurs armes offenſives. Les poiſſons ailés lui cauſerent plus d'embarras ; ils fondoient ſur lui, & ne pouvant l'entamer, ils ſe relevoient auſſitôt pour venir faire une tentative nouvelle & auſſi infructueuſe. Il leur en couta des griffes & des ailes, car beaucoup avoient les unes & les autres en partage. Ce combat dura trois heures ; & les poiſſons, fatigués & repouſſés juſque ſur les bords du baſſin, s'y précipiterent, & laiſſerent le champ de bataille à Béthides, qui, pendant plus d'une ſemaine, fut encore obligé de livrer de pareils combats, & obtint toujours la victoire. Le Romancier nous dit, que l'ennemi, affoibli par tant de défaites, demanda la paix au Prince d'Angleterre ; nous voulons bien le croire, mais nous avouons franchement que nous n'imaginons pas comment les Plénipotentiaires purent ſe faire entendre : ce que nous comprenons mieux, c'eſt que par haſard un vaiſſeau vint aborder à l'Iſle des poiſſons, que Béthides y fut reçu, & que ce vaiſſeau le tranſporta en Flandres, aſſez proche d'une ville nommée Hoſtille, dont les Romains faiſoient alors le ſiége.

La valeur du Prince d'Angleterre n'avoit

pas beſoin d'être excitée par des exemples; mais la ſienne ſembla prendre un nouvel eſſor en combattant avec les Romains. Sans ſe faire connoître, il ſe joignit à eux, & n'eut pas peu de part à la priſe de la Ville. Pendant le ſiége, il eut occaſion de connoître une Demoiſelle Romaine, dont les charmes lui parurent mériter tous ſes hommages, & qui paya de retour la tendreſſe qu'il lui témoigna. Cercès étoit le nom de cette Pucelle. Elle avoit été éperdument épriſe de Lucius, Chevalier Romain, &, ſous l'habit d'Ecuyer, elle l'avoit ſuivi à l'armée; mais en ayant été indignement abandonnée, elle crut ne pouvoir mieux faire que de ſe jeter dans les bras de Béthides. Notre jeune Chevalier ne trouvant plus de lauriers à moiſſonner avec les Romains, qui alloient repaſſer en Italie, conduiſit Cercès en Angleterre; & n'oſant la faire paroître à la Cour de ſon pere, il la laiſſa dans le Château qu'occupoit la belle Glone, Amante de Zélandin, Prince de Zélande.

Comme Béthides traverſoit la forêt de Darnand pour ſe rendre à Neufchâtel, ſe trouvant au Pin de la fiere Merveille, il apperçut le Chevalier aux armes dorées, & lui cria: » Chevalier, la rencontre eſt

» heureuſe. Peut-être ne ſe préſentera-t-il » point aujourd'hui de Chevalier aux armes » noires pour nous ſéparer. Vidons notre » différend «. L'inconnu ne ſe fit pas prier. Les deux champions coururent l'un contre l'autre ; ils s'attaquerent ; mais la victoire reſta long-temps ſans ſe déclarer pour aucun. Ce que voyant le Chevalier doré : » Brave Chevalier, dit-il à ſon » adverſaire, vous voyez que la fortune » nous eſt également favorable ; ceſſons » notre combat. Il eſt un moyen de ter- » miner notre querelle. Dites au Roi » Perceforeſt, que l'Ecuyer qui lui a dé- » robé l'accolée, eſt ſon neveu Neſtor » d'Ecoſſe, qui le reſpecte & qui vous » aime «. A l'inſtant il pouſſa ſon cheval, & Béthides le perdit bientôt de vue.

Ce ſecret étant découvert, le jeune Béthides ne craignit plus de ſe préſenter devant ſon pere. Il ſe rendit à Neufchâtel, & trouva le Roi Perceforeſt occupé du plus important projet. On ſe ſouvient de la promeſſe que ce Monarque avoit faite au ſage Dardanon, d'adorer le Dieu, unique Créateur de toutes choſes. Pour remplir ce vœu, il venoit de faire conſtruire à cet Etre ſuprême un ſuperbe Temple au milieu de la forêt de Darnand ; & pour en

ſolenniſer la dédicace, il ſe propoſoit de faire célébrer un brillant tourneï en face de cet édifice reſpectable. Ce Temple, le premier en Angleterre élevé au vrai Dieu, étoit de forme ronde, & ne tiroit de jour que du côté de l'Orient. On n'avoit placé aucune ſtatue dans ſon enceinte; mais au milieu l'on voyoit un pilier d'or, ſoutenant un vaſe de criſtal, dans lequel étoient enfermés de l'air, de l'eau, de la terre & du feu. Au deſſus de cette mixtion des quatre élemens, ſurnageoit une couche d'huile, & du col du vaſe ſortoit une meche flamboyante, dont la flamme étoit diviſee en trois pointes. Ce lieu ſaint étoit entouré de larges & profonds foſſés; un pont-levis, toujours baiſſé, en défendoit l'entrée, qui d'ailleurs étoit encore gardée par deux vaillans Chevaliers, prêts à en repouſſer les profanes.

Pendant que le Roi Perceforeſt donnoit les ordres néceſſaires pour rendre magnifiques les fêtes qu'il projetoit, il reçut des nouvelles de la Cour d'Ecoſſe, qui le comblerent de joie. Les Romains, ſous la conduite de leur Chef Julius, ayant abordé ſur les côtes d'Ecoſſe, avoient tenté de s'emparer de ce pays. Dans l'embarras qu'avoit cauſé cette

irruption ſubite, le Roi Gadiffer, ou plutôt la Reine Lidorie ſon épouſe, qui gouvernoit l'Etat en ſon nom, avoit chargé Lyonnel du Glar de la défenſe du Royaume. Ce preux Chevalier étoit allé, avec le peu de troupes qu'il lui avoit été poſſible de raſſembler, au devant de l'ennemi, & lui avoit livré pluſieurs combats, qui tous avoient tourné à ſon avantage. Il faut avouer que Lyonnel dut une partie de ces ſuccès au bon lutin Zéphir, ami intime d'Eſtonne des déſerts, qui, pendant la nuit, ſuſcitoit d'effroyables tempêtes qui renverſoient les tentes des Romains, & les fatiguoient tellement, que le lendemain ils n'étoient plus en état de combattre. Une bataille générale auroit pu écraſer l'ennemi; mais Lyonnel aima mieux accepter le combat ſingulier que lui propoſa le Général Julius, qui, ayant été bleſſé, renonça à la poſſeſſion de l'Ecoſſe. Les Romains voyant leur Chef vaincu, eurent recours à la fuite, & gagnerent précipitamment leurs vaiſſeaux. Tel fut le récit que firent à Perceforeſt les Ambaſſadeurs d'Ecoſſe. Le Roi d'Angleterre leur ordonna de porter ſes félicitations au Roi ſon frere; &, plein du déſir de le voir & de l'engager à

aſſiſter au fameux tournoi dont il faiſoit faire les préparatifs, il partit, ſuivi de ſon Ecuyer Paſſevent, & monté ſur ſon bon cheval Morel : ayant quitté Neufchâtel, il prit la route de la forêt des Merveilles. Nous ne ferons point l'énumération des choſes ſurprenantes que renfermoit cette forêt, devenue, par cette raiſon, le théatre des plus grands exploits de la Chevalerie Angloiſe & Ecoſſoiſe.

Rien n'échappoit à l'art de la Reine Lidorie. Au moment que ſon beau-frere, le Roi d'Angleterre, eut mis le pied dans la forêt des Merveilles, elle en fut inſtruite, auſſi-bien que du déſir extrême qu'il avoit d'embraſſer ſon frere. Comme tout ce qui pouvoit plaire à ſon époux entroit dans la conduite qu'elle avoit adoptée; depuis que ſa bleſſure, qu'on regardoit comme incurable, le retenoit au Palais des Fées; au moyen d'un charme puiſſant, elle endormit le Roi Percefo-reſt, & pendant ſon ſommeil elle le fit tranſporter auprès de Gadiffer. Les deux Rois, charmés de ſe revoir après une ſi longue ſéparation, ſe donnerent des marques de la plus tendre amitié, & la Reine d'Ecoſſe n'épargna rien pour procurer des divertiſſemens au Roi d'Angleterre; mais ce qui flatta le plus ce

Monarque, ce fut de voir les tendres ſoins que prenoient de Gadiffer les Pucelles, Blanche, Flamine, & Nerounne, & l'aſſurance que lui donnerent le Roi & la Reine d'Ecoſſe d'aſſiſter au tournoi de la Dédicace du Temple.

Perceforeſt ſeroit reſté plus long-temps ſans ennui dans ce lieu enchanté, s'il ne fût entré dans les projets de la Reine Lidorie, de ne laiſſer ſon époux que peu de temps même avec ſes proches & ſes plus fideles ſerviteurs. Pendant ſon ſommeil, il fut remis au même lieu d'où il avoit été enlevé, & ce qui venoit de ſe paſſer ſe préſentant à ſa mémoire lors de ſon réveil, il crut que c'étoit l'effet d'un ſonge; & dans l'incertitude de la vérité du plaiſir qu'il avoit goûté dans les bras de ſon frere, il revint fort chagrin à Neufchâtel, où il s'occupa ſérieuſement à accélérer les préparatifs de ſon tournoi.

Toute la Chevalerie Angloiſe étoit déjà arrivée, & les Dames venoient de s'aſſembler dans la grande ſalle du Palais, lorſqu'on vit arriver une Pucelle ſuperbement vêtue, qui ſalua reſpectueuſement Perceforeſt, de la part de la *Tréſoriere aux trois roſes* (nous ſaurons par la ſuite quelle étoit

cette Dame). Elle lui préſenta une ſuperbe couronne de diamans, & le ſupplia, au nom de ſa Maîtreſſe, que ce précieux bijoux fût le prix diſputé au tournoi, & que les Etats du Chevalier qui le remporteroit, fuſſent érigés en Royaume. Perceforeſt le promit; il s'engagea à couronner lui-même le vainqueur, à le reconnoître pour Roi, & même à ajouter de nouvelles terres à ſes propres Domaines. On peut juger que ce prix vraiment royal excita le courage des Chevaliers, qui devoient faire preuve d'adreſſe dans le tournoi. Avant que d'apprendre à nos Lecteurs le nom du Héros qui parut digne de cette couronne, retournons aux douze Chevaliers qui firent des vœux ſi extraordinaires pour mériter les bonnes graces des douze Pucelles, petites-filles du ſage Pergamon. Ce vénérable vieillard, avant d'expirer, avoit exigé de ſes petits-fils, que leurs couſines ne ſeroient mariées qu'aux Chevaliers qui remporteroient les prix dans douze tournois, qui ſe célébreroient, à différens jours, devant le Chaſtel aux Pucelles. Ces fêtes furent préparées avec beaucoup de magnificence, & les plus vaillans Chevaliers de l'Angleterre & de

l'Ecoſſe s'y trouverent au temps marqué. On juge bien que les douze Chevaliers aux vœux ne furent pas les derniers à s'y rendre : ils y combattirent avec autant de courage que de bonheur, & chacun d'eux remporta le prix dans un des douze tournois, & par ce beau fait d'armes, obtint la Pucelle qu'il aimoit, & dont il étoit aimé. Leurs noces furent célébrées avec pompe, & il ſe trouva que les nobles Pucelles eurent pour époux douze jeunes Rois, ou du moins les héritiers de douze Royaumes. Les principaux étoient Norgalus, Roi de Norgales ; Liſteus, Roi de Liſtenois ; Palamede, Roi de Hurtemer, dont la ſœur Laurine épouſa Pergamon, l'aîné des petits-fils du Solitaire ; le Chevalier Maronex, Roi des Etranges-Marches, qui avoit fait de ſi beaux exploits ſous le nom du Chevalier au griffon ou à la blanche mule ; il étoit frere de Neronne, ſurnommée *la Pucelle au cœur d'acier*, Amante du Chevalier aux armes dorées ; enfin, celui qui avoit fait ſon vœu ſous le nom de Chevalier au dauphin, & qui étoit amoureux de Genievre, étoit Sados, Roi de Galles. De ce Prince & de la petite-fille de Pergamon, naquit le fameux

Perceval le Gallois, & la belle Genievre, qui épouſa le Roi Artus (1).

Les préparatifs du grand tournoi qui devoit ſuivre la Dédicace du Temple du vrai Dieu, étant achevés, le Roi Perceforeſt ſe rendit avec toute ſa Chevalerie & les Dames de ſa Cour, ſur la place du franc Palais, & de là on s'achemina au Temple, où toute cette illuſtre Compagnie préſenta au ſouverain Etre les hommages qui lui ſont dus. Comme le Roi venoit de s'acquitter de ce pieux devoir, on lui annonça l'arrivée de Gadiffer & de la Reine Fée ſon épouſe. On ſe rappelle les inſtances que Perceforeſt avoit faites à ſon frere & à ſa belle ſœur, pour les engager à ſe trouver au ſuperbe tournoi qu'il préparoit. La Reine d'Ecoſſe l'avoit promis, & elle tint parole avec d'autant plus de plaiſir, qu'en ſe prêtant à ce que déſiroit ſon beau-frere, elle ſe rendoit agréable à ſon époux, qu'elle aimoit toujours avec beau-

(1) On voit ſur-tout par ce dernier article, quelle eſt la Faiſon du Roman de Perceforeſt avec ceux de la Table ronde. Quoique celui que nous extrayons n'ait peut-être pas été écrit avant ceux du Roi Artus, ceux-ci ſont cependant ſuppoſés dérivés de l'autre : c'eſt ainſi que les Amadis ſont dérivés du Chevalier du Soleil.

coup de tendreſſe. Nos Lecteurs n'auront pas oublié que depuis la cruelle bleſſure que Gadiffer avoit reçue d'un ſanglier dans la forêt des Merveilles, privé de ſes jambes, & dans l'incertitude ſi ſa bleſſure ne ſeroit pas incurable, il avoit paſſé tranquillement ſes jours dans le Palais inviſible, où Lidorie l'avoit fait tranſporter par des Génies à ſes ordres. Ne lui étant pas poſſible de monter à cheval, il arriva au lieu deſtiné pour le tournoi, dans une magnifique litiere, au devant de laquelle étoit un trône d'or, qu'il occupoit avec la Reine Fée ; les Princes Gadiffer & Neſtor leurs fils, armés de toutes pieces, montés ſur de ſuperbes deſtriers, ſe tenoient à leurs côtés. Les Princeſſes Neronne & Flamine portoient les épées de ces jeunes Chevaliers. La charmante Blanche d'Ecoſſe, Amante de Lyonnel du Glar, tenoit à la main les deux lances qui devoient ſervir à ſon Chevalier dans le tournoi, & qui étoient ornées de penonceaux des couleurs du Roi & de la Reine d'Ecoſſe. Cette charmante perſonne occupoit un ſiége aux pieds de ſes auguſtes parens. Toute la brillante Chevalerie d'Ecoſſe, à la tête de laquelle ſe trouvoient Eſ-

tonne, le Tors, & Troylus, environnoit la litiere de ſes Souverains. Toutes les Dames, les Demoiſelles, meres, femmes, amantes, ou ſœurs des Chevaliers, ſe faiſoient remarquer dans des chars pompeuſement ornés, & parmi elles brilloient ſur-tout la belle Priande, épouſe d'Eſtonne, & la tendre Liryope de Malbranche, Amante du Tors de Pédrac. Jamais entrevue ne fut plus intéreſſante que celle de ces deux freres Rois, qui s'etoient toujours aimés tendrement, & qui, depuis tant d'années, n'avoient pu jouir de la ſatisfaction de s'embraſſer. La Chevalerie Angloiſe ne vit pas avec moins de plaiſir le brave Roi Gadiffer, ſous lequel elle avoit glorieuſement combattu, & avec lequel pluſieurs Chevaliers avoient fait leurs premieres armes. On étoit encore dans la joie de cette heureuſe réunion, lorſqu'on vit arriver les quárante Demoiſelles des forêts, les douze Chevaliers aux vœux, avec leurs aimables épouſes, la belle Dace, & Peleon, Roi de Cornouailles, ſon époux. Perceforeſt & la Reine Idorie reçut toute cette compagnie avec le ton affectueux qui leur étoit naturel, & tous les égards que méritoient leur rang &

leurs qualités perſonnelles. Lorſque les Chevaliers & les Dames furent rangés ſur les échafauds qui leur avoient été préparés, & avant qu'on ouvrît les barrieres, les Pucelles Blanche d'Ecoſſe, Béthides d'Angleterre, Néronne des Etranges-Marches, Flamine de la Roi de-Montagne, Liryope de Malbranche, & Florette de Logres, parurent au milieu de l'aſſemblée, portant la brillante couronne deſtinée au vainqueur, & ſe placerent ſur une eſtrade ſéparée. Elles étoient dépoſitaires de ce riche bijou, & ne devoient pas le quitter.

Alors les lices s'ouvrirent, & chaque Chevalier fit connoître en vingt paſſes différentes & ſa valeur & ſon adreſſe; mais celui qui réunit en ſa faveur tous les vœux, & qui fixa tous les regards, fut le preux Lyonnel du Glar; & les Dames, Juges du tournoi, crurent faire un acte de juſtice en lui adjugeant le prix. Ce fut dans le moment que le Roi poſoit la couronne ſur la tête de ce vaillant Chevalier, que Blanche d'Ecoſſe déclara à haute voix; que le prix étoit un don de la ſage & ſavante Reine Fée, & que, ſuivant la promeſſe qu'elle en avoit reçue du Roi d'Angleterre, le

vainqueur devoit être déclaré Roi ; Perceforeſt y conſentit, & aux riches poſſeſſions des terres qui avoient appartenu au méchant Enchanteur Darnand, & qui formoient les Domaines de Lyonnel, le Roi y joignit encore pluſieurs Provinces, & ce nouveau Royaume fut appelé *de Leonnois*. Chacun s'empreſſa à féliciter ce Héros ſur ſa nouvelle dignité ; mais ces complimens furent interrompus par l'arrivée de la belle Sébille, qui, tenant par la main le jeune Chevalier à l'aigle noir, déclara qu'il étoit le fruit de ſes amours avec le grand Alexandre, & ajouta, qu'elle répondoit qu'il ne démentiroit jamais l'illuſtre ſang dont il ſortoit. » Ah ! s'écria Perceforeſt, je le » crois ; le fils d'Alexandre pouvoit ſeul » abattre le compagnon d'armes de ce » Héros «. Le jeune Alexandre ſe jeta aux pieds du Roi, & le remercia de lui avoir appris, par une eſpece d'inſpiration divine, qu'il devoit le jour au Conquérant du monde. Il fut relevé par Perceforeſt, qui l'embraſſa tendrement. Sébille, pénétrée de reconnoiſſance de l'accueil que ſes anciens amis faiſoient à ſon fils, dit quelques paroles, fit quelques ſignes, & à l'inſtant on vit tomber aux

aux pieds des deux Rois d'Angleterre & d'Ecoſſe, le corps de l'énorme ſanglier qui avoit bleſſé Gadiffer dans la forêt des Merveilles. » Princes, dit-elle, » le pouvoir des malins eſprits qui vous » pourſuivoient, & que la Reine Fée n'a» voit encore pu vaincre, malgré ſon » expérience dans l'art magique, vient » de ceſſer, & je me trouve heureuſe » d'être la premiere à annoncer au Roi » Gadiffer ſa guériſon prochaine. Elle » dépendoit d'avoir en ſa poſſeſſion le » corps de ce terrible animal, conſervé » par les eſprits qui me ſont ſoumis; » je vous le remets : la moëlle de ſes » os, appliquée ſur la bleſſure du Monar» que, lui fera retrouver infailliblement » ſes forces «. On rendit des actions de graces à la belle & ſavante Sébille, & avant que de paſſer à la ſalle des feſtins, le Roi Perceforeſt annonça à l'aſſemblée les grands mariages auxquels il alloit donner ſon conſentement. Entre toutes ces illuſtres alliances, il faut diſtinguer celles de Lyonnel du Glar avec Blanche d'Ecoſſe; celle du jeune Gadiffer d'Ecoſſe avec Flamine de la Roide-Montagne (aujourd'hui l'Irlande); celle de Neſtor d'Ecoſſe avec Néronne des Etranges-

Marches ; celle de Liryope de Malbranche avec le Tors de Pédrac ; celle de Troylus de Royalville avec Zelandine ; & enfin celle du jeune Alexandre, fils de Sebille & du Roi de Macédoine, avec Béthine, fille du Roi Perceforeſt. A la Seigneurie du Château Vermeil, le Monarque Anglois ajouta la confiſcation des biens du traître Britus, qui conſiſtoient en la terre de Carleir & le Château de Britan.

Au banquet royal, qui fut de la ſomptuoſité la plus éclatante, ſuccéda un bal, dont les Pucelles & les jeunes Chevaliers firent l'ornement. Quel ſpectacle ſéduiſant pour les vieux Chevaliers & les meres de famille, de ſe voir revivre dans leur brillante poſtérité ! Les fêtes étant terminées, le Roi d'Ecoſſe, la Reine Fée, le jeune Gadiffer & ſon épouſe Flamine, prirent congé du Roi & de la Reine d'Angleterre. Ce ne fut pas ſans regret que les deux illuſtres freres ſe ſéparerent.

Quoiqu'il ne reſtât aucun doute au Roi Gadiffer ſur la guériſon de ſa bleſſure, ſon grand âge, & le long temps qu'il avoit paſſé dans ſa retraite du Château inviſible, lui faiſoient déſirer de couler le

reſte de ſes jours dans le repos. Il fit part de ſes intentions à la Reine Fée, qui, loin de les déſapprouver, promit à ſon époux d'employer les connoiſſances qu'elle avoit acquiſes à le faire jouir, durant encore bien des années, du ſort le plus heureux. On preſſentit les Grands de l'Etat ſur l'abdication du Roi : ils répondirent, au nom de la Nation, que, pénétrés de reſpect & d'admiration pour leur Souverain, qui les avoit gouvernés avec tant de ſageſſe & de bonté, ils ne croiroient point l'avoir perdu, en recevant des loix du Prince ſon fils. En effet, le jeune Gadiffer, par ſon courage, ſes vertus & ſon affabilité, s'étoit concilié l'amour & l'eſtime du peuple. Il fut couronné des mains de ſon pere, qui lui donna les plus ſages inſtructions pour bien gouverner les braves Ecoſſois. Après cette auguſte cérémonie, la Reine Fée envoya ſon jeune fils Neſtor, & Neronne ſon épouſe, donner des loix à la Norwege ; & ayant pris congé du nouveau Roi d'Ecoſſe, & de Flamine ſa belle-fille, elle tranſporta le vieux Gadiffer dans ſon Palais inviſible au pays de Monmonie, aſſez voiſin de la fameuſe Iſle de Vie. Le Lecteur doit être curieux de connoître cette Iſle, & de ſavoir par quelle

raiſon elle étoit ainſi nommée. Cette contrée, chef d'œuvre de l'art des Fées bienfaiſantes, ſe trouvoit placée au milieu de la mer, à une aſſez grande diſtance de la terre ferme. Un printemps continuel y régnoit toujours. Les arbres, dans toutes les ſaiſons, y portoient en même temps fleurs & fruits. On jouiſſoit d'un calme conſtant ſur les côtes de ce lieu enchanté, & les vents orageux ſe détournoient pour ne pas troubler le repos de ſes heureux habitans. Là, les jours s'écouloient ſans triſteſſe, ſans maladies, & la mort n'oſoit s'y introduire : mais les bonnes Fées n'en avoient pu éloigner la décrépitude ; ce qui faiſoit enfin ſouhaiter à ceux qui y avoient été admis, d'être tranſportés hors de l'Iſle pour terminer leur vie languiſſante.

Ce fut dans cette Iſle, inconnue à la plupart des humains, que la Reine Fée, après avoir fait quelque ſéjour au Château inviſible, ſe rendit avec ſon époux. Nous les y laiſſerons, pour nous informer de ce qui ſe paſſoit pendant ce temps en Angleterre ; mais, pour plus de clarté, nous ſerons obligés de reprendre les choſes d'un peu haut.

Il faut néceſſairement ſe rappeler ici

que Béthides, après ſon aventure dans l'Iſle des poiſſons, s'embarqua ſur un vaiſſeau qui prit terre aux côtes de Flandre, où les Romains faiſoient alors le ſiége d'une ville nommée Hoſtille; & que pendant le cours de cette guerre, où il ſe comporta en brave Chevalier, il devint éperdument amoureux d'une jeune Romaine appelée Cercès, qui avoit été abandonnée par un Officier Romain, auquel le Romancier donne le nom de Lucius. Lorſque cette guerre fut terminée, Béthides propoſa à la belle Cercès de paſſer avec lui en Angleterre; mais n'oſant paroître avec elle à la Cour de Perceforeſt ſon pere, il engagea la Pucelle Glone, une des Demoiſelles des forêts, à donner aſile dans ſon Château à l'aimable Romaine. C'étoit là qu'il alloit lui rendre de fréquentes viſites, & plus il la voyoit, plus il s'enflammoit pour elle. Cercès étoit jeune, belle, avoit beaucoup d'eſprit & d'ambition, & encore plus d'artifice. Elle profita de la paſſion du jeune Prince afin de l'engager à la prendre pour épouſe, & l'on ſent bien qu'elle employa tout l'art de la coquetterie, & alternativement les proteſtations de tendreſſe, les reproches, les dédains, pour arriver à ſon but. Le jeune

Prince d'Angleterre ſe laiſſa prendre à ces appâts. Il conjura ſon pere de lui accorder pour femme la charmante Cercès. Perceforeſt, avec raiſon, déteſtoit les Romains; il connoiſſoit leur ambition; il étoit inſtruit du deſſein qu'ils avoient formé de donner des fers à la Grande-Bretagne, & défendit expreſſément à ſon fils de ſonger à cette alliance. Béthides, excité par ſa Dame, ſe brouilla avec ſon pere, & s'éloigna de la Cour: Perceforeſt & ſon épouſe Idorie en furent au déſeſpoir; & autant par foibleſſe que par amour, ils négocierent ſon retour, auquel le jeune Prince mit pour prix la permiſſion d'épouſer l'artificieuſe Cercès. Son arrivée à Neufchâtel fut un jour de triomphe pour elle: l'éclat de ſa beauté en impoſa aux Courtiſans & au peuple; ſes manieres affables & ſéduiſantes ſurprirent même la tendreſſe & l'amitié de Perceforeſt & d'Idorie. Son mariage fut célébré avec une pompe vraiment royale: mais les fêtes en furent douloureuſement terminées; car le Roi d'Angleterre, accablé du poids de ſes années, déclara à toute ſa Chevalerie, aſſemblée dans la plaine du franc Palais, qu'il abdiquoit la Couronne en faveur de ſon fils Béthides, & de ſa belle-fille Cercès.

Cette nouvelle attriſta étrangement les peuples, les Chevaliers, & les Seigneurs qui relevoient du Roi d'Angleterre; ils ne prêterent qu'avec répugnance hommage aux nouveaux Souverains.

Cercès triomphoit; ſon ambition étoit ſatisfaite; d'ailleurs elle n'aimoit point ſon époux, déteſtoit ſa belle-mere, & mépriſoit les Anglois. Dans ces diſpoſitions, elle s'appliqua à donner tant de dégoûts à Perceforeſt & à Idorie, que ces illuſtres perſonnages abandonnerent la Cour de leur fils, & ſe retirerent au Temple du Dieu Souverain, auprès du vertueux vieillard Dardanon. Ce fut dans ce lieu reſpectable qu'ils reçurent la viſite de la Reine Fée, qui, ayant remarqué des ſignes funeſtes dans le ciel, & appris par ſon art une partie des maux qui alloient tomber ſur la Grande-Bretagne, & qui ſeroient la ſuite du dangereux mariage de Béthides, venoit les inviter à fixer leur ſéjour dans la charmante Iſle de Vie, juſqu'à ce que l'orage fût paſſé; ils y conſentirent; & au milieu de ſes chagrins, Perceforeſt ſe trouva heureux de ſe voir réuni à ſon frere Gadiffer.

Cependant Cercès, qui méditoit de rendre les Romains maîtres de l'Angle-

terre, avoit dépêché un Courrier à Lucius ſon ancien Amant, pour l'informer de la ſituation de ce Royaume, & de la facilité qu'il y auroit à s'en emparer. Lucius, muni de ces inſtructions, ſe rendit au Sénat, & lui fit part des nouvelles qu'il venoit de recevoir. On convint de la facilité de l'entrepriſe; mais pour en aſſurer le ſuccès & faire les préparatifs néceſſaires, l'exécution en fut remiſe à l'année ſuivante, pendant laquelle il fut ſecrétement ordonné à Lucius de ſe rendre à la Cour de Béthides, & on lui recommanda d'y ménager ſon ancienne Maîtreſſe, de façon à la rendre utile à la politique ambitieuſe des Romains. L'ancien Amant de Cercès y fut très-favorablement accueilli: cette indigne Reine lui pardonna tous les torts qu'il avoit eus avec elle, & s'enflamma de nouveau pour lui. Ils convinrent de tromper le foible époux: Lucius lui fut préſenté, non comme l'Amant, mais comme le parent de la Romaine. Elle le nomma ſon premier Ecuyer. Cette place, qui l'approchoit ſans ceſſe de ſa perſonne, facilitoit la continuation d'une intrigue qu'ils prenoient d'ailleurs peu de peine à cacher, vu la foibleſſe de Béthides. Toute la Cour d'Angleterre étoit indignée de la conduite

de la Reine ; le ſeul Béthides ignoroit l'affront qui lui étoit fait, & rien ne pouvoit le tirer de ſon aveuglement. Il fut tranſporté de joie, lorſque Cercès lui apprit qu'elle étoit enceinte ; & il ſe crut le plus fortuné des Monarques, quand on lui annonça qu'elle avoit mis au monde un fils, qui fut nommé Acerſedorus. Les Anglois, témoins des égaremens de leur Reine, gémirent de voir le ſang d'un Romain & d'une Romaine couler dans les veines d'un Prince deſtiné à les gouverner. Honteux de la foibleſſe de leur Maître, indignés d'être traités avec une hauteur inſultante par Cercès & ſon Amant, les plus illuſtres Chevaliers Anglois furent chercher des aventures, ou ſe retirerent dans leurs Châteaux. C'eſt ce que déſiroit l'artificieuſe Reine. Voyant l'Angleterre ſans défenſe, elle fit partir Lucius, afin de preſſer l'embarquement des Romains ; & bien-tôt, ſous la conduite de Jules Céſar, ils arriverent à la vue des côtes de la Grande-Bretagne : mais les vents les porterent d'abord ſur celles d'Ecoſſe, & ils y effectuerent leur deſcente ſur une plage qui n'étoit habitée que par quelques Pêcheurs. Ceux-ci prirent la fuite, & furent répandre l'alarme juſqu'au Chef d'Ecoſſe,

où par bonheur le jeune Gadiffer avoit aſſemblé tous ſes Chevaliers, pour un tournoi qui devoit ſe tenir dans deux jours. Le Roi monta auſſi-tôt à cheval, &, ſuivi de ſa Chevalerie & de quelques troupes qu'il raſſembla en chemin, fut au devant de l'ennemi, ne voulant pas lui donner le temps de ſe fortifier dans quelque Ville & d'en faire une place d'armes. Les Romains ſe voyant découverts, n'oſerent tenter le haſard d'une bataille ; ils ſe retirerent en bon ordre, & remonterent ſur leurs vaiſſeaux. Le Roi d'Ecoſſe ne chercha pas à les pourſuivre : content d'avoir délivré ſon pays d'hôtes auſſi dangereux, il s'occupa, en faiſant garder les côtes les plus expoſées, à leur ôter l'envie de lui faire une nouvelle viſite ; mais en même temps, ſe doutant qu'ils ne retourneroient pas en Italie, il envoya un Courrier à ſon couſin Béthides, pour le prévenir du danger que l'Ecoſſe venoit d'éviter, & qui menaçoit l'Angleterre.

Les Romains trouverent moins de difficulté à pénétrer en Angleterre : la Reine avoit eu ſoin d'en écarter les défenſeurs. L'on ignoroit encore le danger qui menaçoit le Royaume, lorſque l'ennemi étoit en marche pour attaquer la ville de Neuf-

châtel. On auroit été informé à temps de cette invaſion, ſi la méchante Cercès n'eût arrêté tous les Courriers du Roi d'Ecoſſe, qui mandoit à ſon couſin le péril dont il venoit d'être délivré, & lui conſeilloit de ſe tenir ſur ſes gardes, juſqu'à ce qu'il pût le joindre avec une partie des forces de ſon Etat : les deux armées réunies auroient fait acheter cher aux Romains l'imprudente audace de vouloir ſoumettre à leur joug des peuples belliqueux qui ne les avoient jamais offenſés. Mais la Reine trouva moyen d'intercepter les lettres de Gadiffer, & d'en ſubſtituer d'autres, qu'elle préſenta au Roi d'Angleterre, & qui portoient, que le Roi d'Ecoſſe, attaqué & déjà vaincu en deux batailles par les Romains, n'avoit plus d'eſpoir qu'en lui, & qu'il le conjuroit de voler à ſon ſecours avec toute ſa Chevalerie. Béthides, abuſé par ces fauſſes lettres, & par les diſcours de la Reine, n'héſita pas un moment à marcher vers l'Ecoſſe, avec le petit nombre de Chevaliers qu'il put raſſembler. Il partit au moment que les Romains s'avançoient ; ainſi ils traverſerent ſans difficulté une partie du Royaume, s'en rendirent maîtres, & vinrent camper dans la plaine du franc

Palais, & firent toutes les diſpoſitions néceſſaires pour aſſiéger la Ville de Neufchâtel, dont la perfide Reine ſe propoſoit bientôt de leur ouvrir les portes.

Cependant le Roi Gadiffer, accompagné de Lyonnel du Glar, des douze Chevaliers aux vœux, de Peleon, de Troylus, & d'Alexandre, avoit déjà paſſé les frontieres de ſes Etats, & entroit en Angleterre, lorſqu'il rencontra ſon couſin Béthides, avec ſa Chevalerie. Les deux Rois furent étonnés de cet incident; ils s'expliquerent, & furent bientôt convaincus de la trahiſon de la Reine Cercès, par le vieux Roi Perceforeſt lui-même, qui, inſtruit de cet affreux myſtere par la Reine Fée, avoit abandonné ſa retraite de l'Iſle de Vie, pour joindre ſon fils Béthides, & ſauver avec lui ſon pays, ou s'enſevelir ſous ſes ruines. Les deux armées réunies, ayant à leur tête le vaillant Perceforeſt, doublerent leurs marches, & eurent le bonheur d'arriver dans la plaine du franc Palais, au moment que les Romains y poſoient leur camp : leur premier ſoin fut de ſe jeter en force dans cet édifice ſacré, après avoir fait ſerment de le défendre juſqu'à la mort.

C'étoit ce Palais que Cercès avoit choisi pour sa résidence, tandis que le perfide Lucius avoit été rejoindre ses compatriotes, & leur servoit de guide, de conseil & d'espion. Lorsqu'elle vit arriver les armées Angloise & Ecossoise, & qu'elle reconnut parmi leurs Chefs, Perceforest, Béthides & Gadiffer, elle sentit que sa trahison étoit découverte; & craignant de recevoir la juste punition de ses crimes, elle se livra au désespoir, & voulut prévenir par sa mort le supplice auquel elle prévoyoit que les Rois irrités la condamneroient. Furieuse, & comme une autre Médée, elle monte sur une tour du franc Palais, & élevant son fils en l'air, elle l'étrangle, en criant : » Bâtard, je te occirai en dépit de ton » pere Lucius, qui m'a deux fois aban» donné, tandis que pour le couronner » Roi de la Grande-Bretagne, j'ai trahi » mon loyal Seigneur & époux «. Ensuite, elle se précipite en bas avec le cadavre du malheureux enfant, victime de sa rage, & se tue. Le ciel ne voulut pas laisser à la terre le corps de cette femme perfide; un coup de foudre l'embrasa avec celui de son fils. Ce spectacle remplit les deux armées de terreur; mais elles ne purent s'attendrir

ſur le ſort affreux d'une Reine ſi coupable.

Les Anglois & les Ecoſſois étoient à peine revenus de leur étonnement, qu'ils apperçurent les Romains qui traverſoient la plaine, dans le deſſein de forcer le franc Palais, dont la priſe devoit aſſurer la réduction de la Ville de Neufchâtel. Les alliés les attendirent de pied ferme, & il ſe donna alors une des plus ſanglantes batailles dont l'Hiſtoire faſſe mention. Les Bretons y firent des prodiges de valeur; mais les Romains, ſupérieurs en nombre, obtinrent la victoire, qui ſe déclara pour eux à la fin de cette ſanglante journée. Toute la noble Chevalerie Angloiſe & Ecoſſoiſe y périt, à l'exception des Rois Perceforeſt, Gadiffer, Lyonnel, & Neſtor. Ce dernier fut bleſſé de la main même de Jules-Céſar, & le fer de la lance étant reſté dans ſa plaie, on craignit beaucoup pour ſa vie. La nuit empêcha le vainqueur de connoître l'avantage qu'il venoit de remporter, il rentra dans ſon camp pour attendre le jour.

Ce fut pendant cette nuit fatale, que la ſavante Reine Fée, inſtruite par ſon art, du déſaſtre affreux dont la Grande-Bretagne venoit d'être accablée, ſe tranſ-

porta ſur le champ de bataille, avec les Reines Blanche, Flamine, & Neronne, pour enlever les corps des illuſtres guerriers qui avoient ſuccombé ſous le fer des Romains. La Fée plaça ceux qui étoient morts dans quatre magnifiques chars funebres, qu'elle envoya auſſitôt dans une Iſle déſerte, où elle ſe propoſoit de leur élever de ſuperbes tombeaux. Cependant, entre les douze Chevaliers aux vœux, les Demoiſelles diſtinguerent le Chevalier au dauphin, qui, lui ſeul, s'étoit engagé à remplir les vœux des douze Pucelles: elles obtinrent d'être les dépoſitaires du corps de ce Héros, & éleverent en ſon honneur un petit Temple dans la forêt de Darnand. Au milieu de cet édifice étoit un Autel, ſur lequel furent placés les précieux reſtes du Chevalier au dauphin, tenant à la main une épée qui lui avoit été donnée par le Roi Perceforeſt. Au deſſus de cet Autel, on liſoit cette inſcription: *Le Dieu aux déſirs des Pucelles.* Lidorie voulut que cette nouvelle Divinité rendît des oracles à toutes les Pucelles qui viendroient l'interroger, & elle conſacra à ſon ſervice quarante Demoiſelles, qui, en qualité de Prê-

treſſes, y formerent une habitation, & bientôt une Ville. Ce fut ainſi que les aimables Bretonnes s'acquitterent envers un preux Chevalier, dont l'épée avoit toujours été employée en leur honneur & pour leur ſervice.

Gadiffer, Neſtor, & Lyonnel, qui avoient échappé au maſſacre des Romains, furent auſſi tranſportés dans des chars particuliers, &, ſuivant les ordres de la Fée, dans l'Iſle déſerte; mais ce ne fut que pour faire leurs adieux aux Reines Blanche, Flamine, & Neronne, qui les y accompagnerent; ils y expirerent bientôt dans les bras de leurs épouſes. Ainſi de tous les guerriers qui avoient combattu pour défendre leur Patrie dans la plaine du franc Palais, il ne reſta que le vieux Roi Perceforeſt. La Reine Fée exécuta le projet qu'elle avoit formé, d'élever à leur mémoire de ſuperbes monumens, & renvoya en Irlande, avec ſes deux fils Sanguin & Utran, Flamine, épouſe du jeune Gadiffer. Neronne, femme de Neſtor, ſe retira en Norwege, avec ſes fils Néro & Neſtor; & Blanche, épouſe de Lyonnel, fut habiter le Château de Léonnois, qui avoit échappé aux flammes des

des Romains. Cette Princeſſe s'y enferma avec ſes fils Lyonnel & Gadifferus, & ſes filles Lyonnette & Blanche. La Reine Fée promit à ces belles veuves qu'elle veilleroit à leur ſûreté, & leur annonça que leur poſtérité rétabliroit un jour la Grande-Bretagne dans ſon ancienne ſplendeur : elle ne put conſentir à ſe ſéparer du jeune Gallafar, fils aîné de ſon cher fils Gadiffer, & ſe chargea du ſoin de ſon éducation. Enſuite elle tranſporta dans l'Iſle de Vie, le vieux Roi Perceforeſt, qui y vécut tranquille encore bien des années, avec ſon frere Gadiffer & le ſage Dardanon.

Cependant les Romains, que nous avons laiſſés dans leur camp, incertains ſur les ſuites de la bataille qu'ils venoient de livrer, au lever du ſoleil ne furent pas peu ſurpris de ne point voir les corps de leurs ennemis ſur le lieu où l'on avoit combattu. Ils s'avançerent vers le camp qu'avoient occupé les Anglois & les Ecoſſois, & le trouverent déſert. N'ayant plus d'ennemis à redouter, ils marcherent au franc Palais, y mirent le feu, & les flammes réduiſirent bientôt en cendres ce ſuperbe édifice ; l'incendie ſe communiqua à la Ville de Neufchâtel,

& ce fut la derniere violence que les Romains exercerent en Angleterre. Ils parcoururent le Royaume, & le trouverent déſert ; car ce qui reſtoit d'habitans s'étoient réfugiés dans les forêts inacceſſibles, qui leur ſervirent long-temps d'aſile contre la barbarie de leurs vainqueurs. Après ces ravages, qui changerent en une vaſte ſolitude le floriſſant Royaume de Perceforeſt, Jules-Céſar repaſſa la mer, conduiſit ſon armée triomphante dans les Gaules ; & la Grande-Bretagne, privée de ſes Chevaliers, attendit dans la douleur, que les fils de ſes Héros fuſſent en état de venger leur mort, & de relever les Trônes d'Angleterre & d'Ecoſſe.

N. B. Nous ſommes obligés de renvoyer à la ſixieme Section le précis des cinquieme & ſixieme Livres de ce Roman, pour ne pas interrompre le fil de la narration ; & cette Partie, qui paroîtra très-promptement, reſtituera au Volume entier la feuille qui manque à cette Section-ci.

FIN de la cinquieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS de nos Souſcripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroiſſant embarraſſés de ſavoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour leſquels il a été ouvert une ſouſcription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Hiſtorique à l'uſage des Dames, ſuivie d'un extrait de la Conquête de Conſtantinople, par Géoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conſeils pour former une Bibliotheque Romaneſque, pour diriger une Comédie de ſociété, & pour diverſifier les plaiſirs d'un ſallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, conſidérée comme amuſement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles.

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme ſiecle.

VI Vol. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troiſieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme ſiecle.

VII Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poéſies du ſeizieme ſiecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.
Section I.
Section II.

IX Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Livres de Théologie & de Juriſprudence du ſeizieme ſiecle.

X Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.
Section III.
Section IV.

XI Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du ſeizieme ſiecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.
Section V.
Section VI.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

IIeme SUITE DE LA Veme PARTIE.

ROMANS du ſeizieme ſiecle. SECT. VI.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES SOMMAIRES

De la cinquieme & ſixieme Sections des Romans du ſeizieme ſiecle.

PREMIERE SECTION.

LES grandes Chroniques de Bretagne ; ou Hiſtoire des Rois Perceforeſt, Gadiffer & leurs deſcendans. Extrait des quatre premiers Livres. Page 1.

SECONDE SECTION.

Suite des grandes Chroniques de Bretagne. Extrait des cinquieme & ſixieme Livres. 177

Aventures d'Eſtonne des Déſerts, & de ſon compagnon d'armes le Tors de Pédrac ; Epiſode du Roman de Perceforeſt. Extrait. 222

Aventures de Lyonnel du Glar, & de ſon compagnon d'armes Troylus de Royalville ; Epiſode du Roman de Perceforeſt. Extrait. 277

Le Chevalier aux armes dorées. 352
La Roſe & les Fileurs ; Epiſode de Perceforeſt. Extrait. 353
Perceval le Galois. 379
Meliadus de Léonnois. ibid.
Beuves de Anthone. 380
Guerin Meſquin. ibid.
Giglan, fils de Gauvin. ibid.
Bertrand du Gueſclin. ibid.

FIN de la Table.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Suite du Roman de Perceforeſt.

APRÈS le départ de Jules-Céſar & des Romains, la Grande-Bretagne fut long-temps à ſe relever de ſes pertes. Il ne reſtoit aucun des braves Chevaliers qui avoient aidé le Roi Perceforeſt & ſon frere Gadiffer à exterminer la race du méchant Darnand ; & les fils de ces Héros étoient encore trop jeunes pour tenter de rétablir dans leur gloire les trônes d'Angleterre & d'Ecoſſe. Les Villes avoient été incendiées, la plupart des Châteaux détruits,

les campagnes ravagées ; les habitans qui avoient échappé au fer des ennemis s'étoient réfugiés dans le creux des rochers & au milieu de forêts inacceſſibles ; les vieux Perceforeſt & Gadiffer, accablés d'années dont ils ne prévoyoient pas le terme, languiſſoient triſtement en l'iſle de Vie, en déplorant les malheurs de leur patrie. Sans doute las de vivre, ils auroient abandonné leur retraite, ſi la ſage Reine d'Ecoſſe ne fût venue ſouvent les viſiter, & leur apporter les plus grandes conſolations. » Les » maux de la Grande-Bretagne finiront, leur diſoit-elle ; » un jour viendra que les » fils de Perceforeſt & de Gadiffer régne- » ront avec ſplendeur ſur ces belles Pro- » vinces, & l'Anglois & l'Ecoſſois le diſ- » puteront encore en courage & en pru- » d'hommie aux autres peuples de la terre. » Bien plus », ajoutoit la Reine Fée, que dans cette circonſtance il faudroit croire inſpirée, » de nouvelles lumieres vien- » dront vous éclairer ; un nouveau Dieu, » ſeul véritable, vous ſera prêché ; un » culte auguſte s'établira ; &, ſoumis aux » inſtructions qui vous ſeront données par » de ſaints perſonnages, vous profeſſerez » la Religion établie par ce Dieu lui- » même, & mériterez d'être admis au

» nombre de ſes élus «. Ces flatteuſes promeſſes parurent ranimer les forces des deux Rois, & ils attendirent avec réſignation l'heureux effet de la prédiction de la Reine Fée. Elle eut lieu, comme nous le verrons dans la ſuite (1). Nous les quitterons quelque temps, pour nous informer de ce qui ſe paſſoit dans la Grande-Bretagne.

Les princeſſes d'Angleterre & d'Ecoſſe s'appliquerent durant quelques années à faire réparer les ruines de leurs vieux Châteaux, & elles employerent ce temps à l'éducation des enfans des Héros, qui

(1) Les Rois Perceforeſt & Gadiffer n'eurent pas lieu de ſe plaindre de la briéveté de leurs jours, ſi l'on s'en rapporte à l'Auteur des *grandes Chroniques de Bretagne*; car, ſelon lui, ils furent vaincus, puis protégés par le grand Alexandre, qui vivoit trois cent cinquante ans avant Jéſus-Chriſt. Il ſuppoſe que ces Princes étant devenus Rois d'Angleterre & d'Ecoſſe, leurs Etats furent ravagés par Jules-Céſar, qui fut aſſaſſiné à Rome quarante-trois ans avant N. S. & qu'enfin ces deux Héros vécurent encore ſous dix-ſept Empereurs Romains, & ne terminerent leur carriere qu'après avoir reçu le Baptême par les mains d'un bon Prêtre nommé le Gros Alain, envoyé en Angleterre par le Pape S. Eleuthere, pour convertir les Païens de cette contrée, l'an de Jéſus-Chriſt 177. A ce compte, Perceforeſt & Gadiffer auroient vécu près de cinq cents ans. Au reſte, ce furieux anacroniſme ne doit pas plus étonner que ceux qui ſe rencontrent dans les Amadis, dans Ogier le Danois, & dans tous les autres Romans de ce genre.

avoient perdu la vie dans la bataille livrée devant le franc Palais. Mais que peuvent les Leçons, ſi l'exemple n'y eſt joint! Il n'étoit plus queſtion de ces fameux tournois qui ſe célébroient ſucceſſivement chaque année dans les deux Cours de la Grande-Bretagne, où les plus valeureux Chevaliers diſputoient le prix du courage, & traçoient aux jeunes Ecuyers le chemin de l'honneur. Ces jouvençeaux, inſtruits par leurs meres, auroient été certainement vertueux; mais ils auroient long-temps végété dans leur retraite, & ne ſe ſeroient pas mis en état de marcher ſur les traces de leurs ancêtres, ſans les ſoins d'un homme à talens, auquel la Grande-Bretagne doit trop, pour négliger de le faire connoître.

Celui dont nous voulons parler étoit un vieux Menétrier, appelé Pauſtonnet, qui, au talent de faire des vers & des Chanſons, joignoit celui de les chanter agréablement, & de s'accompagner avec ſa harpe. Dans les beaux jours de l'Angleterre, il s'étoit montré aux tournois, & avoit contribué à l'agrément des fêtes qui ſe donnoient à Neufchâtel & au Chef d'Ecoſſe, où il ſe rendoit ſouvent avec nombre de ſes camarades. Il viſitoit en-

core les principaux Châteaux des deux Royaumes ; & comme il avoit connu tous les preux Chevaliers Anglois & Ecoſſois, qu'il avoit été témoin de leurs proueſſes, tant dans la guerre que pendant la paix, il les regrettoit, & pleuroit en chantant les déſaſtres de ſa patrie. Il avoit mis en rimes les traits les plus remarquables des belles actions des Héros dont nous avons parlé dans notre Section précédente, & il alloit chanter ces Lais héroïques dans les différens Châteaux où reſpiroient, plongées dans l'abattement, leurs veuves vertueuſes & leurs illuſtres rejetons. Nous penſons que nos Lecteurs ne ſeront pas fâchés de trouver ici une imitation de quelques-uns de ces couplets.

LAI du Meneſtrier Pauſtonnet.

MAJEUR.

BEAUX Jouvencels, enfans de noble race,
Je vais chanter ; venez m'entendre tous.
De vos aïeux j'ai vu briller l'audace,
Et l'ennemi ſuccomber ſous leurs coups.
Au franc Palais allez chercher leur trace,
De ſes débris il ſortira pour vous.

MINEUR.

J'ai vu le vaillant Alexandre
Déjà fameux par tant d'exploits,

Sur ces bords je l'ai vu deſcendre,
Et nous donner de juſtes Loix.
C'eſt lui qui couronna vos peres ;
Les nôtres, contens & ſoumis,
Virent couler des jours proſperes
Sous Alexandre & ſes amis.

Beaux Jouvencels, &c.

J'ai vu le Vainqueur de la terre
Soumis aux loix de la Beauté,
Comme un Berger cherchant à plaire,
Au Château du Lac arrêté ;
Il finit ſes jours en Aſie :
Ah ! que mes deſtins ſeroient doux !
Si ſa valeur, ſa courtoiſie,
Pouvoient un jour revivre en vous.

Beaux Jouvencels, &c.

Perceforeſt par ſa vaillance
De Darnand punit les forfaits,
Notre Iſle dut à ſa prudence
Les vertus, la gloire & la paix ;
Sous ſes lois, la Beauté timide
Pouvoit, ſans craindre les méchans,
En dépit du Tyran perfide,
Se livrer à ſes doux penchans.

Beaux Jouvencels, &c.

Que ta bleſſure, à Lidorie,
Cher Gadiffer, coûta de pleurs !
Elle n'apprit l'Art de Féerie
Que pour ſoulager tes douleurs ;

Tu jouis encore de la vie
Dans un lieu par elle enchanté ;
Tu bénis la douce magie
De l'Amour & de la Beauté.

Beaux Jouvencels, &c.

J'ai vu pour douze Demoiſelles
Douze Guerriers faire des vœux,
Et jurer d'accomplir pour elles
Les exploits les plus merveilleux.
Quand tels faits de haute proueſſe
Ne pourroient pas s'exécuter,
On prouve du moins ſa tendreſſe
Lorſque l'on oſe les tenter.

Beaux Jouvencels, &c.

Pour prix de leur guerriere audace,
J'ai vu vos illuſtres aïeux
Au franc Palais prendre une place
Qui n'appartenoit qu'aux vrais Preux.
Mérirez même récompenſe,
Beaux Jouvencels, nobles Varlets ;
Eſt déjà Chevalier qui penſe
Ainſi que ceux du franc Palais.

Beaux Jouvencels, &c.

Le but du Menétrier étoit noble, & ſon idée étoit heureuſe. Il ſe flattoit que le récit des proueſſes des peres exciteroit les fils à les imiter : il ne ſe trompa pas. Il remarqua avec joie que ſes Chanſons

étoient écoutées avec intérêt, & faiſoient naître dans l'ame de la jeune Nobleſſe le déſir de la gloire. Cependant le vieux Muſicien n'auroit pas aſſez vécu pour voir réuſſir ſon projet, ſans une rencontre heureuſe qu'il fit pendant ſes courſes.

Lorſque les Romains ravageoient la Grande-Bretagne, & qu'ils en faiſoient une vaſte ſolitude, un petit-fils du grand Gadiffer, nommé Ourſeau, voyageoit dans les Gaules. Le bruit de la deſtruction totale de ſa patrie vint juſqu'à lui; mais ſentant qu'il étoit trop tard pour voler à ſon ſecours, il prit la réſolution d'attendre un inſtant plus favorable pour y rentrer. Jules-Céſar ayant, après ſa conquête, paſſé la mer, Ourſeau ſe joignit aux troupes Gauloiſes, qui oſerent s'oppoſer au Héros Romain. Il fit avec elles des prodiges de valeur: mais l'étoile de Céſar, ſon habileté dans l'art de la guerre, & la diſcipline qu'il avoit introduite dans ſon armée, l'emporterent ſur le courage des Gaulois. Ils furent vaincus; & Ourſeau, ne pouvant leur être utile, retourna dans ſa malheureuſe patrie avec ſon fidele compagnon d'armes Paſſelion, fils du preux d'Eſtonne. Ils venoient d'aborder ſur les côtes de la Grande-Bretagne, lorſqu'ils

rencontrerent le vieux Pauſtonnet. Celui-ci, charmé de revoir un illuſtre deſcendant d'un de ſes anciens Maîtres, ſe jeta à ſes pieds, pleura avec lui, & lui apprit l'eſpérance qu'il avoit oſé concevoir de voir rétablir dans ſa plendeur la noble Chevalerie Angloiſe & Ecoſſoiſe. Ourſeau & Paſſelion (1) entrerent dans ſes vûes; &, s'étant fait conduire dans les Châteaux de leurs parens & de leurs amis, ils donnerent rendez-vous à toute cette jeune Nobleſſe à un jour déſigné, dans la plaine du franc Palais. On y vit arriver dans un équipage leſte mais peu brillant, les Princes Gallafar, Utran & Sanguin, fils du jeune Gadiffer d'Ecoſſe; Pedracus, Pedrac & Torex, fils du Tors de Pedrac; Benucq, fils de Troylus de Royalville; Blanor, deſcendant du preux Pergamon; Neſtor & Nero, fils du Chevalier aux armes dorées; Lyonnel & Gadifferus, fils de Lyonnel du Glar; Tanor & Niepus, fils du Chevalier au dauphin; Maronex, fils de celui au griffon; Polide, fils du Chevalier aux trois papegaux; & enfin

(1) Dans l'Epiſode qui contient les aventures d'Eſtonne des déſerts, nous verrons quelle fut la naiſſance & les premiers faits d'armes de Paſſelion, qui fut aſſurément un Héros très-précoce.

Norgal, fils du Chevalier au noir léopard, accompagnés des fils des autres Chevaliers aux vœux.

Tous ces jeunes Ecuyers ſe trouvant raſſemblés dans la plaine du franc Palais, Pauſtonnet leur fit examiner le champ funeſte où la mort avoit moiſſonné leurs illuſtres ancêtres, &, ſecondé d'Ourſeau & de Paſſelion, les invita à imiter leurs vertus, & à tenter par leur courage, de relever deux trônes que le ſeul défaut de défenſeurs avoit laiſſés, pour ainſi dire, vacans. Ce fut dans cette fameuſe plaine qu'ils firent la veille des armes; & à la pointe du jour les deux Chevaliers vinrent trouver leurs novices, les conduiſirent à travers les débris, juſque ſur le terrein qu'avoit occupé la ſuperbe ſalle des Chevaliers du franc Palais. Ils reconnurent, quoiqu'avec peine, les reſtes du pilier de marbre qui avoit ſoutenu ce reſpectable édifice; mais ils ne trouverent plus ni les chevilles d'or, ni les boucliers des preux Chevaliers: ils avoient été la proie des avares ſoldats de Jules-Céſar. Ce fut au pied de ce pilier que les jeunes Récipiendaires reçurent l'accolade, & qu'Ourſeau & Paſſelion leur ceignirent l'épée, & leur chauſſerent les éperons

dorés. Ainſi par cette cérémonie commença d'être rétabli l'Ordre du franc Palais, qui, par ſa valeur & ſes hauts faits, devoit faire briller pour l'Angleterre & l'Ecoſſe, de nouveaux jours de gloire & de bonheur. Un ſimple Menétrier fut le premier auteur de cet heureux changement.

Nous ne nous étendrons pas en particulier ſur les belles actions de ces jeunes Chevaliers ; leur valeur rendit l'énergie au caractere de la Nation. Bientôt les habitans ſortirent de leurs rochers, & vinrent dans les plaines, où ils bâtirent de nouvelles villes, & releverent les anciennes. Les belles Pucelles ne craignirent plus les inſultes ; certaines d'être protégées par de preux Chevaliers, elles les reçurent dans leurs Châteaux ; & de l'amour de la gloire renaquit cette galanterie vertueuſe qui en eſt la compagne inſéparable.

Blanche de Léonnois Reine d'Ecoſſe, veuve de Lyonnel du Glar, pour exciter la valeur de la nouvelle Chevalerie, promit la main de ſa fille Blanchette, qui étoit d'une beauté raviſſante, au Chevalier qui ſortiroit vainqueur dans douze tournois dont elle ordonna les préparatifs à la fon-

taine des Paſtoureaux. Ils furent auſſi magnifiques & auſſi brillans que ceux qui s'étoient tenus du temps des Rois Perceforeſt & Gadiffer. Tanor, fils aîné du Chevalier au dauphin, y remporta les douze prix, & devint l'époux de la charmante Blanchette. Pendant ces fêtes, il ſe fit encore d'autres alliances. Pedracus épouſa Néronne, fille du Chevalier doré; Benucq la gentille Lyonnete, ſœur de Blanchette; Utran fut uni à Liryope; Sanguin le fut à Thorette, l'une & l'autre filles du Tors de Pédrac; Lyonnel ſe maria à Troiſelle, fille de Troylus de Royalville; Niepus à Théonax, fille du Chevalier au cœur enferré; & Palidès à la belle d'Ache, Reine de Cornouailles, fille de Peleon: mais un mariage qui parut ſurtout flatter le peuple Breton, fut celui de Norgal avec la charmante Caradoce, qui, pendant les malheurs de la Grande-Bretagne, s'étoit réfugiée parmi les Paſteurs des montagnes, & avoit été couronnée Reine par ces ſimples & vertueux villageois, en reconnoiſſance des ſecours qu'ils en avoient reçus dans leurs beſoins & dans leurs maladies.

Revenons au jeune Gallafar: dès qu'il eut reçu l'Ordre de Chevalerie, il ſe rendit

au Chef d'Ecoſſe, où ſe trouvoit alors la Reine Fée ſon aïeule. Cette ſage Princeſſe embraſſa tendrement ſon petit-fils : inſtruite par ſon art, des perilleuſes entrepriſes qu'il devoit terminer, elle lui conſeilla d'aller chercher des aventures, & lui recommanda ſur-tout de ne donner ſon cœur qu'à la Pucelle qui s'empareroit de la fameuſe épée de Perceforeſt, dépoſée ſur l'Autel élevé en l'honneur du *Dieu aux déſirs des Pucelles*. On ſe rappelle que ce Dieu étoit le Chevalier au Dauphin, qui, ayant promis de ſatisfaire dans un tournoi aux demandes de douze Pucelles, fut aſſez brave, ou aſſez heureux pour enlever à douze Chevaliers les douze joyaux qu'elles lui avoient déſignés. Gallafar, rempli de l'idée de ſe diſtinguer par des hauts-faits, & ſur-tout, prévenu en faveur de la Beauté qui lui étoit deſtinée, prit congé de la Reine Fée, pour ſe rendre dans la forêt de Darnand, dont elle lui déclara qu'il devoit détruire les enchantemens : mais avant de commencer ſes courſes, il voulut aller examiner un prodige qui attiroit toute la Chevalerie Bretonne dans la plaine, devant les ruines

du franc Palais. Voici ce qui y excitoit l'étonnement & la curioſité.

Un jour on apperçut au milieu de cette plaine s'élever un ſuperbe perron de marbre, ſurmonté d'un dôme ſoutenu par cinq colonnes de lapis. A la principale colonne étoient attachés deux énormes dragons, dont, à la priere des Dames, les jeunes Chevaliers chercherent à briſer les chaînes : mais leurs efforts furent vains ; leurs épées ſe rompoient lorſqu'elles frappoient les chaînes, ou reſtoient attachées au marbre dès que la pointe y touchoit. A meſure que les Chevaliers étoient ainſi déſarmés, la ſurpriſe augmentoit ; & chacun tentoit d'expliquer ce prodige, lorſqu'on vit ſortir de la forêt une jeune & charmante Pucelle, tenant en main une épée nue, qu'on reconnut pour être celle du vieux Roi Perceforeſt, dépoſée ſur l'Autel du Dieu aux déſirs des Pucelles. Elle propoſa à tous les Chevaliers d'eſſayer de lui enlever cette fameuſe épée ; tous le tenterent, & ne purent y réuſſir : cet avantage étoit réſervé à Gallafar, qui, ayant ſaiſi le poignet de la Belle, s'empara de cette arme myſtérieuſe, courut au perron, & coupa faci-

lement les chaînes qui tenoient les dragons; mais lorſqu'il voulut retirer le glaive; il ſe trouva tellement enfoncé dans le marbre, qu'il fut contraint de l'y laiſſer; au contraire, les épées des autres Chevaliers s'en détacherent.

Pendant ce temps, la Pucelle avoit ſaiſi le bout de la chaîne qui lioit enſemble les dragons, & fuyoit avec eux d'une vîteſſe incroyable du côté de la forêt; elle la gagna en peu de minutes, & on la perdit bientôt de vue. Gallafar, déſeſpéré de ne pouvoir reprendre une épée qu'il tenoit d'une main ſi précieuſe, & convaincu que celle qui fuyoit étoit la Beauté qui lui étoit deſtinée, vola à ſa pourſuite, & promit à l'Amour, s'il pouvoit la joindre & la rendre ſenſible, d'être le plus loyal de tous les Amans. Sa courſe fut longue & pénible. Quelquefois il appercevoit ſa Belle, puis tout-à-coup elle diſparoiſſoit; il la revoyoit encore, & la perdoit de nouveau. Enfin, après pluſieurs jours d'une marche continue, excédé de fatigue, il s'aſſit au pied d'un ſycomore. Il avoit à peine pris quelques minutes de repos, qu'à travers les arbres il revit la belle inconnue, qui conduiſoit en leſſe les deux dragons, & qui étoit

accompagnée d'un grand nombre de Demoiſelles. Ce cortège brillant intimida notre jeune Chevalier ; il craignit de ſe préſenter devant elle, &, ſatisfait de pouvoir contempler ſa beauté, il ſe plaça doucement dans un buiſſon, pour l'admirer à ſon aiſe. L'inconnue, ayant fait approcher un homme d'une figure aſſez bizarre, mais cependant fort agréable, lui remit le bout de la chaîne qui lioit les dragons, & lui ordonna de les conduire au bord d'une foſſe profonde, qui étoit proche, & de les y précipiter. L'ordre fut ponctuellement exécuté ; & lorſque la foſſe eut été refermée, au moyen d'une énorme pierre, la Belle y poſa ſon joli pied, & élevant la voix : » Méchans dragons, » dit-elle, je vous défends de reparoître » dans la Grande-Bretagne, juſqu'au » temps preſcrit par la ſage Reine Fée, » & ſur votre priſon ne ſeront bâtis ni » Villes, ni Châteaux «.

Cette cérémonie myſtérieuſe, dont Gallafar venoit d'être témoin, lui inſpira beaucoup de reſpect pour la belle inconnue ; &, quel que fut l'amour qu'il reſſentit déjà pour elle, le temps qu'il mit à examiner ſes charmes, ajouta encore à l'ardeur dont il étoit embraſé. Il la

ſuivit

ſuivit des yeux juſques auprès d'une fontaine, où elle ſe diſpoſa à prendre le bain. L'inſtant étoit critique pour l'amoureux Prince d'Ecoſſe : en reſtant, il manquoit de reſpect à ſa Dame ; en s'éloignant, il ſe privoit de la plus douce ſatisfaction. Il crut concilier ce qu'il lui devoit, & ce qu'il croyoit ſe devoir à lui-même, en prenant toutes les précautions poſſibles pour ſe cacher, ſans riſque d'être découvert ; il le fut cependant. Une ſuivante de la Dame aux dragons l'apperçut pendant que ſa Maîtreſſe étoit dans le bain, & par une compaſſion bien agréable au jeune Chevalier, elle ne le fit remarquer à la Pucelle qu'après qu'elle eut repris ſes habits : ainſi Gallafar eut tout le temps de s'enivrer de déſir & d'amour.

Les Dames, trouvant le lieu où elles étoient fort agréable, ſe déciderent à y paſſer la nuit, & il n'eſt guere douteux que la Pucelle aux dragons prit ce parti, dans l'eſpérance que pendant ce temps le Chevalier, qu'elle aimoit déjà, vaincroit ſa timidité, oſeroit l'aborder, & lui feroit l'aveu de ſa tendreſſe. En effet, lorſque toutes les Demoiſelles ſuivantes furent ou parurent endormies, Gallaffar

ſortit de ſon buiſſon, s'avança en tremblant, & ſe précipita aux pieds de ſa Belle. Ses expreſſions furent tendres & affectueuſes, & il termina ſon diſcours par lui jurer un amour éternel. Quoique cet aveu fît un extrême plaiſir à la Pucelle, & qu'elle l'eût recherché, elle crut de la décence de le recevoir avec une ſorte de fierté. » Téméraire Che-» valier, lui répondit-elle, vous ignorez » à qui vous adreſſez vos vœux. Appre-» nez que ma main & mon cœur ſont » réſervés au brave Guerrier qui ache-» vera l'épreuve de l'épée vermeille & » des loyaux Amans, & qui enſuite dé-» truira tous les enchantemens de cette » forêt, que le malin Enchanteur Dar-» nand & ceux de ſon lignage ont jadis » établis pour tourmenter les Chevaliers » Bretons «. Après ces mots, l'inconnue réveilla ſes compagnes, & prit avec elles la route du pays de Léonnois, où ordinairement elle demeuroit dans un Château habité par la Reine Blanche, veuve du preux Lyonnel du Glar.

Avant de continuer le récit des aventures de Gallaffar, il paroît néceſſaire d'inſtruire nos Lecteurs quel étoit l'enchantement de l'épée vermeille. Quatre

jeunes & aimable ſœurs, ſavantes dans l'art des enchantemens, en conſultant les Aſtres ſur les deſtinées de la Grande-Bretagne, apprirent que du lignage de Gadiffer le *mehaigné* (bleſſé) (1), devoit naître un Prince courageux, qui régneroit avec gloire ſur l'Angleterre & l'Ecoſſe, après s'être emparé de la fameuſe épée du Roi Perceforeſt. Ces Enchantereſſes, pour attirer du côté de leur Château les Chevaliers deſcendans du vieux Roi d'Ecoſſe, éleverent par magie un perron ſemblable à celui de la plaine du franc Palais, dont nous avons parlé : elles placerent au deſſus une épée, dont la lame étoit vermeille, & que les ſeuls Chevaliers du lignage de Gadiffer le *mehaigné* pouvoient enlever. Une inſcription annonçoit les conditions de cette conquête en ces termes : » Tout Chevalier qui tentera » cette aventure, doit être fidele à ſa » Dame ; s'il conçoit ſeulement l'idée » de lui manquer de foi, la lame de l'épée » changera de couleur, & cette arme pré- » cieuſe lui ſera enlevée «. Pour s'aſſurer de la loyauté de ceux qui tentoient cette

(1) On l'appeloit ainſi, à cauſe de la bleſſure qu'un furieux ſanglier lui avoit faite dans la forêt de Darnand.

entrepriſe, & n'avoir aucun doute ſi leur cœur étoit libre, les belles Enchantereſſes ne manquoient jamais d'attirer les Chevaliers dans leur Château, &, par leurs agaceries, d'éprouver leur conſtance pour leurs Dames; car aucun Guerrier ne s'étoit encore préſenté ſans avoir le cœur pris. Entre ceux qui avoient déjà tenté l'aventure, nos jolies Sorcieres comptoient Utran, Néro, & Gadifferus, tous trois petit-fils du vieux Gadiffer; mais comme ils étoient mariés, aux premieres fleurettes qu'ils avoient débitées aux quatre Dames du Château, l'épée vermeille étoit devenue noire, & ils avoient été honteuſement renvoyés. Nos trois inconſtans s'étoient bien gardés de divulguer ce qui ſéparément leur étoit arrivé.

Gallaffar n'avoit point à redouter une pareille diſgrace : enflammé du déſir de plaire à ſa Dame, il s'enfonce dans la forêt, pour chercher & conquérir l'épée vermeille. En chemin, il rencontre Norgal, fils du Chevalier au noir léopard : celui-ci aimoit paſſionnément Blanchette du Glar, & prétendoit faire avouer à tous les Chevaliers que ſa Maîtreſſe ſurpaſſoit toutes les Belles en beauté. Gal-

lafar le nie, & auſſi-tôt il s'engage un combat entre les deux Chevaliers, dont le Prince d'Ecoſſe ſort vainqueur ; ce qui lui donna occaſion de ſe faire appeler le Chevalier à *la toute-paſſe*, c'eſt-à-dire, dont la Belle ſurpaſſe toutes les Belles. Après ce ſuccès, Gallafar continua ſes recherches, & ne tarda pas à découvrir le fameux perron ; il n'eut pas de peine à en détacher l'épée vermeille. Mais au moment qu'il enlevoit cette arme, il ſe vit entouré par trois des quatre Magiciennes, qui l'inviterent à entrer dans leur Château, & lui promirent qu'il y ſeroit reçu avec tous les égards dus à ſon mérite. Ce Château reſſembloit aſſez à un Temple, & il ne fut pas difficile de faire croire au Prince d'Ecoſſe que c'étoit celui de la Déeſſe Vénus, & que ſouvent elle s'y rendoit pour écouter les requêtes des vrais Amans, & contribuer à leur bonheur. Cette heureuſe rencontre tranſporte de joie l'amoureux Gallafar ; il proteſte aux trois aimables Prêtreſſes de la Déeſſe des Amours, que rien n'égale ſa tendreſſe pour la Pucelle aux deux dragons, qu'il lui ſera toujours fidele, & que ſi Vénus daigne en ſa faveur adoucir la fierté de cette

charmante perſonne, rien n'égalera ſa félicité.

Cette réponſe déplut étrangement aux ruſées Magiciennes ; mais elles ne perdirent pas courage. Il leur reſtoit une ſœur, nommé Capraiſe ; qui étoit douée d'une rare beauté. Elles dirent à Gallafar, que la Déeſſe Vénus, qui aimoit les Amans loyaux, viendroit indubitablement viſiter ſon Temple le ſoir même, & qu'elles ne doutoient point que, l'ayant vu, elle ne le diſtinguât des autres mortels. En attendant cette brillante apparition, les trois Magiciennes épuiſerent tout l'art de la coquetterie pour ſéduire leur Hôte, ou du moins pour le diſpoſer favorablement en faveur de celle qui alloit faire à ſes yeux le perſonnage de Vénus. Elles n'en purent tirer d'autres réponſes, ſinon, » qu'il étoit prêt en tout à complaire à » Dame Vénus, hormis dans les déduits » qui bleſſeroient la loyauté qu'il avoit » jurée à ſa Dame par amour «.

La nuit étant venue, une muſique mélodieuſe annonça l'arrivée de la fauſſe Vénus. Les Magiciennes conduiſirent Gallafar au pied du trône de la Déeſſe, qui lui parut charmante & digne de tous les hommages : il lui offrit les ſiens ; mais,

malgré ſon affabilité & les tendres regards qu'elle lui lança, il continua à lui parler avec un reſpect déſolant. On paſſa dans la ſalle du feſtin, décorée comme on s'imagine bien que doivent être les appartemens de la Déeſſe de la volupté. Le ſouper fut délicat, & auroit été gai ſi le Prince d'Ecoſſe eût daigné répondre aux avances qui lui furent faites. Tout ſembloit l'y inviter, & il lui étoit aiſé d'imiter l'exemple de trois autres jeunes Ecuyers, qui ne paroiſſoient point inſenſibles aux agaceries des fauſſes Prêtreſſes.

Capraiſe, déſeſpérée de l'affront que Gallaſar faiſoit à ſes charmes, uſa, pour le tromper, du dernier moyen qui étoit en ſon pouvoir. » Tout ce que jai fait » juſqu'ici, lui dit-elle, n'a été que pour » éprouver votre loyauté envers la Dame » de vos penſées; mes bontés ſont dues » à votre conſtance, & je veux que dès » ce ſoir vous ſoyez uni à la charmante » Pucelle aux deux dragons «. En même temps elle ſe retire, & ordonne aux Prêtreſſes de tout diſpoſer pour ce mariage, tandis qu'elle va ordonner aux Amours de ſa ſuite d'aller chercher la Pucelle, & de la tranſporter dans ſon Temple.

Tous ces préparatifs furent prompts : la magie n'expoſe pas à l'ennui de l'attente. Lorſque Gallafar ſe préſenta devant l'Autel de l'Amour, il y trouva ſa chere Pucelle, qui reçut avec reconnoiſſance ſes proteſtations de tendreſſe & de fidelité. Ils furent mariés, c'eſt-à-dire, liés étroitement avec des chaînes de fleurs, par celle qui repréſentoit la principale Prêtreſſe, & les deux autres conduiſirent les nouveaux époux à la chambre nuptiale.

Méchantes Magiciennes, ne vous applaudiſſez pas encore du ſuccès de votre perfidie, le Dieu des loyaux Amans ne ſouffrira pas qu'un de ſes favoris ſuccombe ſous vos indignes trames. Gallafar recevoit avec tranſport les careſſes de la fauſſe Pucelle aux deux dragons, dont Capraiſe faiſoit le rôle ; il alloit s'enivrer de plaiſir, lorſqu'il ſe rappelle que ſa Dame lui a déclaré qu'il ne parviendroit jamais à ſa poſſeſſion, qu'il n'eût détruit tous les enchantemens de la forêt de Darnand. » Qu'allons-nous » faire, lui dit-il, & quel eſt notre aveu» glement ? Ce que nous déſirons comme » la ſuprême félicité, va cauſer mon mal» heur, & me prive de vous à jamais.

» Non, je ne puis..... Quoi, lui répon-
» dit Capraiſe, indignée de la remarque,
» vous refléchiſſez lorſqu'il faut jouir?...
» Que nous importe l'avenir? l'Amour,
» qui va nous couvrir de ſes ailes, ſaura
» bien nous garantir des maux que votre
» imagination échauffée vous fait pré-
» voir. Un Amant bien épris n'envi-
» ſage que la poſſeſſion de ſa Belle; il
» ne refléchit point, il agit «. Ce diſ-
cours, ſi contraire à la décence & à la
modeſtie, étonna Gallafar, & le jeta
dans de nouveaux ſoupçons: il entrevit
quelque tromperie dans tout ce qui ſe
paſſoit, & ſe ſaiſiſſant de l'épée vermeille,
qu'il avoit quittée, mais qui étoit encore
placée près de lui, il ouvrit la porte de
l'appartement de Capraiſe, & tenta de
ſe ſauver d'un lieu, qui, malgré les
apparences les plus ſéduiſantes, commen-
çoit à lui devenir ſuſpect. On conçoit
aiſément quelle peut être la fureur d'une
femme qui ſe trouve dans la circonſtance
de Capraiſe: elle veut arrêter Gallafar;
ne pouvant y parvenir, elle appelle à ſon
ſecours ſes trois ſœurs, & quelques mé-
chans Chevaliers ſoumis aux volontés
& aux caprices de ces Magiciennes.
Ceux-ci prétendent arracher à notre Che-

valier l'épée vermeille ; mais dans ſes mains, elle eſt une arme terrible & toujours victorieuſe ; il s'en ſert pour abattre ſes adverſaires, & regagne ſans obſtacle la forêt de Darnand.

Cette aventure, ſi glorieuſe au Chevalier à la *toute-paſſe*, fit beaucoup de bruit dans la Grande-Bretagne ; mais on ignora encore quelque temps le nom de celui qui avoit terminé avec tant de conſtance cette épreuve des loyaux amans. La ſeule Pucelle aux deux dragons étoit inſtruite de ce ſecret par la Reine Fée, & elle en concevoit les plus flatteuſes eſpérances pour le bonheur de l'un & de l'autre.

Cependant Gallafar avoit encore bien de périlleuſes aventures à mettre à fin, avant de détruire les enchantemens de la forêt de Darnand, où l'enfer ſembloit s'être raſſemblé pour le combattre. Il n'en ſeroit jamais venu à bout, ſans les avis que lui donna la ſage Reine Fée, ſon aïeule. Un jour qu'accablé par la chaleur il repoſoit au pied d'un arbre, elle ordonna au bon lutin Zéphir, ami zélé & utile des deſcendans de Perce-foreſt & de Gadiffer, & qui obéiſſoit à ſes ordres, de tranſporter ſon petit-fils

dans le Palais inviſible. A ſon reveil, il ſe trouva dans un ſuperbe lit, & vit la Reine aſſiſe auprès de lui, qui le contemploit avec ſatisfaction. Elle le félicita ſur le courage avec lequel il avoit réſiſté aux avances des quatre Magiciennes, & l'aſſura que la Pucelle aux deux dragons étoit très-diſpoſée à lui accorder le prix que méritoit ſa fidélité ; enſuite elle l'inſtruiſit des moyens qu'il devoit employer pour terminer ſes pénibles travaux. » Recevez » cet écu, lui dit-elle ; les méchans eſ» prits fuiront devant la croix vermeille » qui y eſt repréſentée, ſi leur dicte, » *faites voye au fils de la Vierge qui* » *doiſt venir régner céans* «. Ainſi, d'après ce paſſage, on voit que le Romancier prétend que la Reine d'Ecoſſe attendoit avec confiance que le Chriſtianiſme fût porté dans la Grande-Bretagne, & qu'elle étoit inſtruite de la naiſſance & de la mort de Jéſus-Chriſt. Il faut le ſuivre dans les écarts de ſon imagination. La Reine Fée recommanda à ſon petit-fils de ne ſe laiſſer enlever ni ſon épé, ni ſon écu : elle lui prédit qu'il régneroit avec gloire ſur la Grande-Bretagne, &, après l'avoir laiſſé s'abondonner au ſommeil, elle le fit reporter, par l'officieux Zéphir, dans

la forêt de Darnand, où il devoit faire de ſi grandes proueſſes. Nous épargnerons à nos Lecteurs le récit d'un fort grand nombre de ces hauts-faits, qui n'ont point de différence marquée avec ceux dont nous avons rendu compte; nous nous contenterons de dire ſeulement qu'il combattit ſix Chevaliers du lignage de Darnand, & coupa leurs têtes, qui furent toutes ramaſſées par ſon fidele Ecuyer, comme un trophée de la victoire de ſon Maître. Cependant, par une ſuite auſſi remarquable que ſinguliere des enchantemens de la forêt, ces terribles Chevaliers combattirent encore long-temps, dans l'eſpérance de recouvrer cette partie auſſi eſſentielle d'eux-mêmes; & ce ne fut pas ſans peine que Gallafar les obligea à prendre la fuite, & à aller cacher la honte d'avoir perdu leurs têtes dans ce combat. A l'aide de ſon écu & des paroles qui lui avoient été appriſes par ſon aïeule, il détruiſit le tombeau de l'Enchanteur Darnand, & preſque tous ceux des Chevaliers de ſon lignage, qui étoient ſous la garde des Démons. Mais, oubliant les conſeils qu'il avoit reçus, il ſe laiſſa ſéduire par les ruſes de deux Magiciennes, qui,

ſous la figure de ſa Dame, trouverent moyen de lui enlever ſon écu & ſon epée. Par ce vol, ces méchantes Fées s'étant rendues maîtreſſes du ſort de Gallafar, elles le tranſporterent dans la Petite-Bretagne, gouvernée alors par un Chevalier du lignage de Darnand, où, ſans les ſoins du bon Zéphir, il auroit été ſacrifié aux mânes de l'Enchanteur. Zéphir le tira de ce danger, & le reporta dans la dangereuſe forêt, où, par un haſard qu'il n'appartient qu'au Romancier de faire naître, il retrouva ſon écu & ſon épée. Ayant repris ces armes myſtérieuſes, il acheva enfin d'en chaſſer les Démons, & vit avec joie ſon épée vermeille prendre la couleur blanche; ce qui devoit être la marque de la fin de ſes entrepriſes. Il ne lui reſtoit plus que de retrouver la Pucelle aux deux dragons, & il partit bien aſſuré que ſa recherche ne ſeroit pas long-temps infructueuſe.

Pendant que ſe paſſoit tout ce que nous venons de raconter, la Reine Fée veilloit à ſoutenir le courage & à entretenir l'émulation parmi la nouvelle Chevalerie Bretonne. Pour lui donner une preuve éclatante de la protection qu'elle ne ceſſoit de lui accorder, elle fit publier dans

les Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe, que tous les Chevalier & les jeunes Ecuyers, les Dames & les Pucelles euſſent à ſe rendre, à un certain jour, dans la plaine du franc Palais. Elle ſe trouva la premiere au rendez-vous, & des Génies à ſes ordres y formerent une vaſte enceinte, autour de laquelle ils éleverent des échafauds richement ornés, ſur leſquels furent placés les Dames & les Chevaliers, à meſure qu'ils arriverent. Lorſque cette illuſtre compagnie fut réunie, on vit ſortir de terre un nouveau perron de marbre, infiniment plus magnifique que l'ancien, ſoutenant une colonne de criſtal, ſur le chapiteau de laquelle étoit poſée la fameuſe épée de Perceforeſt. Ce ſpectacle attira l'attention de toute l'aſſemblée; mais perſonne ne comprit pour qui étoient réſervés deux trônes d'or, garnis de pierres précieuſes, placés juſtement au pied de la colonne. On attendoit en ſilence que la Reine Fée donnât l'explication de ce myſtere. Elle le fit à peu près en ces termes : » Bretons, dit-elle en élevant » ſa voix, vos malheurs ſont finis, & » je puis vous annoncer de beaux jours, » tant que vous joindrez la vertu au cou» rage qui vous eſt naturel. Depuis long-

» temps, le grand Perceforeſt, le Héros
» de la Nation, a renoncé, en faveur de
» ſes enfans, au droit de vous gouverner ;
» il y renonce encore, pouvu que vous
» reconnoiſſiez pour Maîtres une Pu-
» celle de ſon ſang, & que cette Pu-
» celle devienne l'épouſe du Chevalier
» qui paroîtra dans cette aſſemblée, ayant
» un roſe (1) attachée à ſon heaume. Cette
» alliance raſſemblera, ſous les mêmes
» Souverains, l'Angleterre & l'Ecoſſe,
» & aſſurera la proſpérité de la Grande-
» Bretagne «. Ce diſcours de la Reine Fée reçut un applaudiſſement univerſel, & le peuple, à grands cris, demanda à voir ſes nouveaux Maîtres, & qu'ils fuſſent couronnés.

L'embarras étoit de connoître ces illuſtres rejetons de Perceforeſt & de Gadiffer, que la Reine venoit de déſigner. Pour que le peuple en fût inſtruit, la Reine ordonna au lutin Zéphir de placer ſur le perron une tête d'argent, qui avoit la vertu de rendre des oracles. Elle fut conſultée, & répondit, que l'on reconnoîtroit la Pucelle à la facilité avec

(1) Il faut remarquer que le Romancier place cette ſcene au milieu de l'hiver.

laquelle elle ouvriroit un coffre, où ſe trouveroit la couronne de Perceforeſt & les chroniques de ſon regne. La tête indiqua que le coffre étoit enfoui ſous les ruines du franc Palais. On le chercha avec ſoin : ayant été trouvé, il fut placé au milieu de la plaine; mais toutes les Pucelles d'Angleterre & d'Ecoſſe, chacune à leur tour, tenterent vainement d'en faire l'ouverture : elles y renonçoient, lorſqu'on vit ſortir de la forêt la Pucelle au deux dragons; elle s'approcha du coffre, l'ouvrit ſans peine, & en tira la couronne & le livre des chroniques. Sur le champ le peuple la proclama Reine, & il alloit la placer ſur un des trônes d'or du perron, quand on apperçut un Chevalier, armé de pied en cap, qui avoit une roſe attachée à ſon heaume. » Chevalier, » s'écria la tête d'argent (dirons-nous en » le voyant), venez préſenter à la Pu- » celle la roſe qui orne votre heaume «. Le Chevalier, entendant ces mots, & ayant reconnu la Pucelle, ſe jeta à ſes pieds, & lui offrit ſa roſe, que celle-ci accepta avec les marques de la plus grande joie. Alors la Reine Fée prenant la parole : » Peuple, dit-elle, dans ces » jeunes Souverains reconnoiſſez la belle

» Alexandra,

» Alexandra, petite-fille de votre ancien » Roi Perceforeſt, puiſqu'elle eſt née du » mariage de ſa fille Béthine, & d'Alexan- » dre, fils du fameux Conquérant de l'Aſie » & de la charmante Sebille, Dame du » Château Vermeil; reconnoiſſez le Prince » Gallafar, petit-fils de mon époux Ga- » differ, & le mien. Que ces deux Amans » ſoient unis, & qu'ils faſſent le bonheur » de la Grande-Bretagne «.

Ce jour étoit celui des prodiges & des triomphes de l'art de la ſavante Reine Fée. Tandis que les Chevaliers & les Dames s'empreſſoient à conduire les futurs époux aux deux trônes d'or, préparés ſur le perron magique, & qu'ils paſſoient devant eux pour leur faire hommage & leur baiſer la main, on vit s'agiter les débris de l'ancien franc Palais, & s'élever de ſes ruines un édifice magique, où la Reine Fée conduiſit toute la Nobleſſe de la Grande-Bretagne. Les Chevaliers entrerent dans la ſalle du franc Palais, rétablie avec encore plus de magnificence qu'elle n'avoit été précédemment édifiée. Ils y trouverent un repas ſomptueux; mais, avant de ſe mettre à table, ils poſerent à terre leurs boucliers, qui auſſitôt furent ſe fixer d'eux-mêmes aux chevilles d'or placées aux murs pour les rece-

voir. En quittant la plaine, les Chevaliers Orſeau & Paſſelion s'étoient emparés de la fameuſe épée de Perceforeſt, qu'ils dépoſerent au pied de la colonne, près de laquelle ils avoient fait Chevaliers les principaux rejetons de la Nobleſſe Bretonne. Une ſeconde ſalle, deſtinée à recevoir les Dames, étoit plus galamment que ſomptueuſement décorée ; des guirlandes de fleurs, des cœurs enflammés ou percés de fleches en étoient les principaux ornemens ; les tables furent ſervies avec beaucoup de goût & de profuſion, & lorſque le deſſert parut, les Chevaliers eurent la liberté d'entrer dans la ſalle des Dames, & la joie fut générale. Cette ſuperbe fête fut terminée par pluſieurs mariages: lorſque les cérémonies en furent achevées, le nouveau Roi de la Grande-Bretagne, Gallafar, entra dans la ville de Neufchâtel avec ſon épouſe Alexandra : comme il vouloit y établir ſa réſidence, il n'épargna rien pour en faire la ville la plus magnifique de ſon Royaume.

La Grande-Bretagne jouit pendant bien des années du calme le plus profond ſous le regne de Gallafar, & ce repos ne fut traverſé que par l'indiſcrétion de deux Chevaliers du franc Palais, Nero & Paſ-

ſelion. La paix avoit ramené le goût de tenter des aventures ; & ces Chevaliers n'en trouvant pas dans leur pays, furent en chercher dans les contrées étrangeres. Le bon Génie Zéphir, qui avoit été ſi utile à Gallafar, & avoit tant de fois exécuté fidélement les ordres de la Reine Fée, étoit le confident & le ſerviteur zélé de tous les nouveaux Chevaliers du franc Palais ; il s'offrit à conduire ceux-ci par-tout où ils voudroient : ils accepterent ſes offres. Nero, après avoir parcouru pluſieurs Royaumes, arriva chez les Sicambres, qui avoient alors pour Roi le vieux Polités. Ce Monarque n'ayant point eu d'enfans de ſa premiere épouſe, & déſirant avoir un ſucceſſeur de ſon ſang, jeta les yeux ſur une fille charmante, nommée Clamidette ; il n'eut pas de peine à l'obtenir de ſes parens ; & lorſque Nero ſe préſenta à ſa Cour, il attendoit pour l'épouſer, que les préparatifs de ſes noces fuſſent achevés. Nero ne put voir Clamidette ſans l'aimer ; & cette Belle fut ſenſible à l'hommage du jeune Etranger : bientôt ils furent d'accord, & craignant avec raiſon que leur intrigue ne fût découverte, ils ſongerent à fuir, & eurent le bonheur de cacher ſi bien leur deſſein,

qu'ils étoient déjà loin lorſqu'on s'apperçut de leur évaſion. Polités, en apprenant cette nouvelle, entra dans la plus terrible colere ; il donna l'ordre d'armer tous ſes vaiſſeaux, pour aller faire une deſcente en Angleterre, & y mettre tout à feu & à ſang. Les Miniſtres Sicambres, moins amoureux & plus prudens que leur Maître, lui repréſenterent reſpectueuſement, que ſi ſon deſſein étoit d'avoir un héritier, il devoit jeter les yeux ſur une autre Dame, l'épouſer, & qu'enſuite il ſeroit temps de préparer les forces néceſſaires pour tirer vengeance de l'affront qui venoit de lui être fait. Polités, revenu à lui, ſuivit le conſeil de ſes Barons, & l'on s'occupa à chercher dans ſes Etats une perſonne qui ſentît mieux que Clamidette le prix du rang auquel le vieux Roi vouloit l'élever.

Cependant Nero & Clamidette, qui, par les avis du bon Génie Zéphir, s'étoient jetés dans le premier bâtiment qui avoit bien voulu les recevoir, étoient abordés dans l'Iſle des Serpens, & y avoient été accueillis avec beaucoup de bonté par les Inſulaires qui l'habitoient. Cette Iſle ſe nommoit ainſi, non que les ſerpens y fuſſent dangereux & nuiſibles, mais parce que ces inſectes s'y trouvoient en grand

nombre & qu'ils y étoient familiers, & même très-utiles aux habitans pour détruire une quantité prodigieuſes d'autres animaux bien plus nuiſibles. Les jeunes Amans ſurent tellement ſe faire aimer de leurs hôtes, qu'après un ſéjour de quelques mois, le peuple leur offrit de ſe ſoumettre à leurs loix & de les couronner; ce qu'ils accepterent.

Revenons au vieux Polités; on lui amena une autre charmante perſonne, appelée Dorine. A l'âge de ce Monarque, on eſt preſſé de jouir; il ne remit qu'au lendemain les cérémonies de ſon mariage: mais à peine furent-elles achevées, que, ſe rappelant ce qui lui étoit arrivé par rapport à Clamidette, il conſigna ſa nouvelle épouſe dans une vieille tour, baignée de tous côtés par les flots de la mer. Sa jalouſie ne fut pas encore ſatisfaite de cette précaution, il voulut qu'une vieille ſœur qu'il avoit ne quittât pas des yeux la jeune Reine, & il plaça des gardes au pied & à tous les étages de la tour.

Mais de quoi l'audace & l'amour ne viennent-ils pas à bout? Le Chevalier Paſſelion, qui, comme ſon ami Nero, cherchoit alors des aventures, fut jeté par la tempête ſur la côte de l'Iſle des Serpens.

Ayant ſu de la bouche de Nero & de Clamidette elle-même, ce qui leur étoit arrivé, il voulut connoître à ſon tour le vieux Polités, & fit tant d'inſtances au Génie Zéphir pour le tranſporter dans le pays des Sicambres, que celui-ci ne put lui refuſer cette ſatisfaction. Ils apprirent, en entrant dans la ville capitale, que Polités étoit marié, que ſon épouſe étoit charmante, & que, par un excès de jalouſie impardonnable, il la tenoit renfermée dans une tour. Que de raiſons pour exciter la curioſité d'un jeune Chevalier, qui, ſans craindre aucun péril, ne cherche que des aventures ! La réuſſite de celle-ci auroit été impoſſible ſans le ſecours de Zéphir : il tranſporta Paſſelion dans l'étage de la tour où demeuroit Dorine. Elle étoit jeune, ſenſible, & il n'eut pas beſoin de beaucoup d'efforts pour lui faire concevoir la différence qui ſe trouvoit entre un vieux jaloux & un Amant jeune & tendre. Elle ne fut point inſenſible à l'amour qu'il lui témoigna, & conſentit à le ſuivre. Le bon Zéphir ſe chargea de les faire voyager commodément dans un nuage, & ils furent bientôt rendus à l'Iſle du Lion, dont Paſſelion étoit le Souverain.

On peut bien pardonner un premier affront ; mais cette ſeconde offenſe étoit d'une nature à enflammer la colere du Monarque le plus pacifique. Polités, inſtruit que ce ſecond enlévement étoit encore un exploit d'un Chevalier Breton que l'on avoit vu dans la tour ſans qu'on pût deviner comment il y étoit entré, ni comment il en étoit ſorti avec la jeune Reine, ne prit conſeil que de ſa fureur ; il raſſembla toutes ſes troupes, il en chargea ſes vaiſſeaux : mais au moment qu'on étoit près de mettre à la voile, la mort le ſurprit. Avant d'expirer, il fit venir ſon neveu Scapiol, qui devoit être ſon ſucceſſeur, & lui fit faire ſerment qu'il ne quitteroit pas les armes, qu'il n'eût porté la flamme & le ravage dans la Grande-Bretagne, & exterminé toute la race de Perceforeſt & de Gadiffer, dont les raviſſeurs de ſa Maîtreſſe & de ſon épouſe étoient parens. Scapiol le promit, & tint parole : mais, plus prudent que ſon oncle, avant de commencer ſon entrepriſe, il fit alliance avec les Danois & les peuples de la Gaule Armorique. Les premiers cherchoient à faire des conquêtes ſous la conduite de leur Chef Gouvarius ; les ſeconds avoient pour Roi Nagor, un des

deſcendans du méchant Darnand, à qui les Bretons avoient juré une haine irréconciliable.

Ces trois Nations, réunies au nombre de plus de cinquante mille ſoldats, firent une deſcente ſur les côtes de la Grande-Bretagne, &, ſans s'arrêter, portant partout la flamme & le ravage, pénétrerent juſqu'au cœur du Royaume. Gallafar, tranquille à Neufchâtel, n'apprit cette irruption de Barbares, que lorſqu'il n'étoit plus poſſible de s'y oppoſer; il manda tous ſes Chevaliers, arma tout ce qu'il put raſſembler de troupes, & marcha à l'ennemi, à qui il livra bataille, dans l'eſpérance qu'une attaque ſubite ſuppléeroit à la diſproportion du nombre, & lui obtiendroit la victoire. Les deux armées combattirent avec un égal acharnement pendant cinq heures, & tant qu'il reſta en vie quelques Chevaliers Bretons, les Barbares n'oſerent ſe croire vainqueurs. Enfin, Gallafar s'étoit fait jour juſqu'à Scapiol: ces deux Rois commencerent un combat, qui ne pouvoit être terminé que par la mort de l'un ou de l'autre. Tous deux ſe bleſſerent griévement; mais au moment que Scapiol alloit porter un dernier coup mortel à ſon rival, la bonne Reine Fée,

qui ſans doute n'avoit pu prévoir ni prévenir l'orage prêt à fondre ſur la Grande-Bretagne, enleva ſon cher Gallafar, &, l'ayant placé à demi mort dans un char, le tranſporta dans l'Iſle de Vie auprès de Perceforeſt, de Gadiffer, & du ſage Pergamon.

L'iſſue de cette grande bataille fut auſſi funeſte à la Grande-Bretagne, que l'avoit été celle du terrible combat contre Jules-Céſar & les Romains ; mais Scapiol n'imita point ces premiers vainqueurs : après ſa victoire, il entra dans Neufchâtel, s'y fit couronner Roi de la Grande-Bretagne, & donna à Gouvarius & à Nagor ſes alliés, quelques provinces, que bientôt il trouva le moyen de leur enlever. Devenu maître abſolu de cette belle Iſle, il y établit les Loix de ſon pays, gouverna ſon nouveau peuple avec aſſez de douceur, &, pour affermir ſon uſurpation, épouſa la belle Igerne, fille de Gallafar & d'Alexandra. C'eſt de cette union que le Romancier prétend que deſcendit le grand Roi Artus, ſi célebre par l'établiſſement des Chevaliers de la Table ronde. Après avoir appris à ſes Lecteurs l'origine d'Artus, le Romancier veut auſſi nous inſtruire de celle du fameux Enchan-

teur Merlin, ami & protecteur d'Artus, & non moins illuſtre que lui. Voici ce qu'il en raconte. Crudel, fils de Norhot & petit-fils de Paſſelion, devint amoureux de Mymienne, fille du Roi des Metins; & de cette alliance naquit le grand Merlin : il eſt vrai qu'on ne connut jamais le pere de cet enfant, car Crudel fut tué par des ſoldats Germains, qui aſſiégeoient un Château où la belle Mymienne étoit renfermée. Cette charmante perſonne, après ce malheur, ſe retira dans un Monaſtere de ſaintes filles, dont l'Hermite Ambroiſe étoit le Directeur; & ce fut dans cette retraite qu'elle donna le jour à Merlin. Celui-ci fut élevé par Ambroiſe; & Mymienne n'ayant jamais voulu nommer ſon Amant, on crut que le lutin Zéphir étoit le pere de cet Enchanteur.

Revenons à l'Hiſtoire principale de nos Chroniques. Par un coup de la Providence bien remarquable, le Royaume de la Grande-Bretagne rentra ſous les loix des deſcendans de ſes anciens Rois, Perceforeſt & Gadiffer : voici comment. Gallafar, fils de Gadiffer, eut deux fils qui naquirent dans l'Iſle de Vie, & furent nommés Arfaran & Glofer. Lorſqu'ils ſe trouverent en âge de porter les armes, leur aïeule la

Reine Fée les envoya dans la Grande-Bretagne chercher des aventures. Quoiqu'ils ne fuſſent encore qu'Ecuyers, ils ſe ſignalerent par de beaux exploits, & ſe firent connoître avantageuſement de Scapiol, qui les attira à ſa Cour, & voulut lui-même les armer Chevaliers. Dans la ſuite, il leur donna ſes deux filles en mariage, perſuadé que la valeur, portée à un haut point, annonce toujours une origine illuſtre, car ils avoient eu ſoin de cacher quelle étoit la leur. Scapiol érigea en Royaume les terres foraines en faveur d'Arfaran & de ſon épouſe, & donna à Glofer d'autres Provinces, qu'il fut gouverner avec la ſeconde des filles de cet Uſurpateur. Après quelques années, Arfaran ſuccéda à ſon beau-pere, & ayant été reconnu Roi de la Grande-Bretagne, il céda les terres foraines à ſon frere Glofer. Il régnoit encore ſur ce petit Etat, lorſque, l'an 177 de l'Ere Chrétienne, le Pape Saint-Eleuthere envoya en Angleterre pluſieurs Docteurs, & entre autres un bon Prêtre, nommé le Gros Alain, pour y répandre les lumieres du Chriſtianiſme. Ces ſaints perſonnages, l'un nommé Faganium, & l'autre Dinamium, étoient accompagnés du ſage Clerc Nataël, qui,

ſous la dictée de Joſeph d'Arimathie, écrivit la Paſſion de Jéſus-Chriſt & un abrégé de ſa vie. On voit par-là combien notre Auteur accorde de jours aux perſonnages qu'il croit lui être utiles, puiſque, pour perſuader à Arfaran, vers qui il les députe, la vérité de la ſainte doctrine, il conſerve pendant près de deux cents ans un témoin de la mort de Jéſus-Chriſt. Arfaran reçut le baptême des mains du Gros Alain, & donna pour épouſe à Joſué, neveu de ce ſaint homme, ſa fille Guetonnye. Ce furent ces premiers Chrétiens qui apporterent le Saint Greal (1) en Angleterre. Le Roi de la Grande Bretagne fit bâtir un Château, qu'il donna au Sécretaire de Joſeph d'Arimatie, gardien de cette précieuſe relique, & y fit conſtruire un Temple en l'honneur du vrai Dieu. La pompe du ſervice & les prédications des Docteurs attirerent bientôt tout le peuple du canton, qui ſe fit inſtruire, & demanda avec empreſſement le baptême.

La ſage Reine d'Ecoſſe ayant appris

(1) Il paroît que le Saint Gréal étoit un reliquaire précieux; il eſt fameux dans les Romans de la Table ronde: il a donné le titre à un de ces Livres dont on trouvera l'extrait dans le Volume de la Bibliotheque des Romans du mois d'Août 1775.

ces grandes nouvelles, fit conjurer Arfaran de lui envoyer deux des ſaints Docteurs qui l'avoient inſtruit. Le Roi, nouvellement converti, paſſa lui-même avec Alain & Nataël dans l'Iſle de Vie, où les vieux Rois Percceforeſt & Gadiffer, Gallafar, la Reine d'Ecoſſe & le ſage Dardanon reçurent le baptême. Ces cinq illuſtres perſonnages, voyant leurs vœux comblés, ne déſirerent plus que de terminer leur carriere, qui, comme on le voit, s'étoit étendue depuis le regne d'Alexandre le Grand juſqu'à l'an cent ſoixante-dix ſept de notre ere. Ils reconduiſirent Arfaran dans les Etats qui avoient été autrefois les leurs, & y finirent leur vie. On leur éleva de ſuperbes tombeaux, auprès deſquels on bâtit une ville, qui reçut le nom de Septem. Arfaran vécut encore bien des années; mais il en paſſa la plus grande partie dans la retraite & l'étude des Livres ſaints.

AVENTURES d'Eſtonne des déſerts, & de ſon compagnon d'Armes le Tors de Pédrac, Chevaliers du franc Palais; Epiſode du Roman de Perceforeſt.

L'EXTRAIT que nous venons de donner du Roman de Perceforeſt a ſuffiſamment inſtruit nos Lecteurs des premiers exploits d'Eſtonne des Déſerts, & de ſon ami le Tors de Pédrac; on a vu ces deux Chevaliers ſe ſignaler par le zele & la fidélité qu'ils témoignerent dans toutes les occaſions à leur Roi Gadiffer, lorſque ce Monarque cherchoit dans la forêt de Darnand ſon cher frere Perceforeſt.

L'Ecoſſe ayant repris ſa tranquillité, Gadiffer ſongea à tenir la parole qu'il avoit donnée à la belle Lyriope de Malbranche, de l'aider à ſoumettre le pays & les habitans de la forêt Carbonniere, dont on ſe rappelle qu'Alexandre le Grand l'avoit fait Souveraine. Il raſſembla quelques troupes, & en donna le commandement au brave le Tors de Pédrac, qu'il ſavoit paſſionnement amoureux de Lyriope. D'Eſtonne ne voulut point quitter ſon ami & ſon parent, & il s'embarqua avec lui pour mettre à fin cette entrepriſe.

Quatre navires conduisirent ces deux Chefs & leurs soldats sur une plage déserte, où ils débarquerent. Après s'être reposés quelques jours, ils traverserent une assez belle plaine, & gagnerent sans obstacle la fameuse forêt Carbonniere, objet de leurs désirs. Cette forêt étoit habitée par différentes peuplades de gens grossiers & presque sauvages, qui reconnoissoient pour Seigneurs quelques Chevaliers, dont les Châteaux fortifiés étoient situés sur des montagnes. Les plus puissans d'entre ces petits Souverains étoient Narcis, Branius, & Falmar. Les Ecossois, après avoir reconnu le pays, prirent la résolution d'attaquer Narcis le premier; mais, pour épargner l'effusion du sang, Estonne fit proposer à ce petit Tyran un combat singulier, aux conditions que, s'il étoit vaincu, il lui livreroit sa Ville & sa forteresse, & prêteroit entre ses mains serment de fidélité à Lyriope de Malbranche comme à sa Suzeraine. Narcis se crut honoré d'un pareil défi; il se rendit au lieu indiqué, combattit avec courage, fut vaincu, & remplit exactement la loi du cartel. Estonne, plein d'estime pour le nouveau vassal de sa Dame, lui laissa le gouvernement de son petit Etat, & de-

vint l'ami intime de Narcis, qui lui promit de l'aider à ſoumettre les autres Tyrans de la forêt Carbonniere.

Le premier que le brave Ecoſſois ſe propoſa enſuite d'attaquer, fut Branius. comme ſon Château étoit fortifié, autant par la nature que par l'art, il prit la reſolution de s'en emparer par ſurpriſe, s'il étoit poſſible. Pour cet effet, ayant laiſſé ſon ami le Tors de Pédrac avec tous ſes gens à la garde de la Ville conquiſe, il s'enfonça dans la forêt, avec le ſeul Narcis, qui lui ſervoit de guide, pour reconnoître la forteresſe de Brane. Ils n'avoient pas encore marché une heure, qu'ils virent arriver à eux un Chevalier armé de toutes pieces, qui propoſa le combat à Eſtonne. Celui-ci n'avoit jamais refuſé un défi; il prend du terrein, & pouſſe ſon cheval pour joindre cet adverſaire audacieux: il lui porte de terribles coups de lance; mais il ne peut le toucher, ou s'il frappe ſa cuiraſſe, le coup ſemble percer le corps, & cependant le cavalier n'en eſt ni bleſſé, ni déſarçonné. Chaque fois que cela arrive, l'adverſaire d'Eſtonne jette un grand éclat de rire très-inſultant pour le Chevalier, & bien capable d'exciter ſa colere. Cependant il redoubloit d'ardeur,

d'ardeur, mais avec auſſi peu de ſuccès, lorſque ſon ennemi s'évanouit à ſes yeux, & il n'entendit plus que des ris moqueurs. A trois différentes repriſes il livra de pareils combats, qui ſe terminerent de la même façon. Comme il en marquoit ſa ſurpriſe à Narcis, une voix ſe fit entendre, qui lui dit : » Eſtonne, jamais le Chaſtel » n'auras, ſi par moi ne l'as «. Notre Chevalier étoit déjà accoutumé aux aventures, & craignoit peu les Magiciens; il répondit à la voix, qu'il crut partir d'un Enchanteur, & le conjura au nom du Dieu vivant, de l'aider à s'emparer du Château de Brane. La voix repartit : » Tu m'as conjuré » d'une ſi haulte conjuration, qu'il con- » vient que j'y obéiſſe ; quittes ton com- » pagnon, ſi t'en vas à cet ormel, & » montes ſur le deſtrier que tu y trou- » veras «.

Il faut maintenant donner l'explication de cette ſcene ſinguliere. Dans l'extrait du Roman de Perceforeſt, il a été queſtion du lutin Zéphir, ſoumis aux ordres de la Reine Fée, & fort attaché aux Chevaliers Anglois & Ecoſſois : quoiqu'il fût très-porté à leur rendre tous les ſervices poſſibles, ce n'étoit jamais qu'après s'être diverti à leurs dépens par mille eſpiégle-

ries ; celle-ci fut une des moins fortes, & d'Eſtonne ne fit qu'en rire. Il laiſſa ſon compagnon, & courut à l'orme indiqué, où il trouva réellement un cheval fort & plein de feu : il ſe jette deſſus, & auſſitôt l'animal l'emporte à travers les buiſſons épais & hériſſés de ronces & d'épines, avec une vîteſſe que rien n'étoit capable d'arrêter. Pour comble d'embarras, en traverſant toutes les routes de la forêt, il ſe ſentoit frappé par des bras inviſibles, mais vigoureux, & arriva ainſi moulu de coups au milieu de la forteresſe de Brane, ſans ſavoir quel chemin l'y avoit conduit. Le jour ne paroiſſoit pas encore. Eſtonne reprend ſes eſprits, & ſe met à examiner attentivement le lieu où ſon cheval l'a conduit ſi précipitamment. Dans ce temps, Branius, éveillé par la jalouſie, faiſoit ſa ronde ordinaire. Il aimoit une jeune Beauté qu'il avoit enlevée à ſa famille, mais dont il ne pouvoit ſe faire aimer. La vue d'un Chevalier armé redouble ſes craintes ; il le prend pour un Rival aimé de la belle Jozence ſa Maîtreſſe : il ſe revêt promptement de ſes armes, & joint d'Eſtonne comme il alloit entrer, ſans le ſavoir, dans l'appartement de la Pucelle. Un jaloux, un furieux, ne ſuivent

guere les loix de la Chevalerie. Branius, ſans provoquer ſon adverſaire, ſans l'avertir qu'il va l'attaquer, lui porte un coup terrible que le haſard ſeul rend inutile : mais d'Eſtonne, quoique ſurpris, n'en eſt que plus adroit, &, d'un revers de ſon épée, il fait voler à terre la tête de Branius. Un cri qui échappe à Jozence, attirée par le bruit, la fait remarquer au Vainqueur : il eſt ſurpris de ſa beauté, elle l'intéreſſe, & bientôt il eſt à ſes pieds. On ſait que voir une Belle & l'aimer auſſi-tôt, étoit quelquefois la deviſe des Chevaliers de ce temps. Jozence ne fut point inhumaine ; ravie d'être délivrée d'un Tyran, elle bénit le Ciel d'être tombée entre les mains d'un Chevalier aimable & paſſionné. D'Eſtonne ne lui cacha pas le deſſein qu'il avoit formé de s'emparer de la fortereſſe & du Château de Brane : il voulut la quitter pour achever de remplir ſon grand projet ; mais elle l'aſſura que tous les obſtacles étoient levés par la mort du Tyran, & que le peuple, qui lui avoit été ſoumis, reconnoîtroit avec joie un autre Maître. En effet, auſſitôt que le jour parut, Jozence fit aſſembler tous les habitans de Brane, & leur raconta ce qui s'étoit paſſé pendant la

nuit. Ils bénirent leur libérateur, qui reçut leur ſerment de fidélité au nom de Liryope de Malbranche. D'Eſtonne, libre de ces ſoins, donna avis du ſuccès de ſon entrepriſe à Narcis, & le chargea d'en inſtruire le Tors de Pédrac. Pour lui il ne s'occupa plus que de ſa nouvelle paſſion pour la belle Jozence, qui oublia bientôt dans ſes bras les triſtes jours qu'elle avoit paſſés auprès de Branius.

Cependant le Tors de Pédrac arriva à Brane, & prit poſſeſſion de la place avec ſes Ecoſſois; mais d'Eſtonne ne lui permit pas de reſter long-temps dans l'inaction : quel que fût ſon amour pour Jozence, il aimoit encore plus la gloire, & ces deux amis partirent pour aſſiéger le fort Château de Falmar. La réduction de cette place leur couta ſept années de travaux, pendant leſquels le Tors, impatient de revoir ſa chere Liryope, propoſa vingt fois à ſon couſin d'abandonner la partie. D'Eſtonne n'y pouvoit conſentir; mais pour conſoler ſon ami, il le menoit ſouvent avec lui au Château de Brane, lorſqu'il alloit faire viſite à Jozence, qui en avoit le gouvernement. Un jour qu'il ſe plaignoit à cette Belle de la longueur du ſiége de Falmar, elle lui

conſeilla d'avoir recours au lutin Zéphir, qui, quoiqu'eſpiégle, aimoit, comme nous l'avons dit, à obliger les Nobles Chevaliers Bretons. Le conſeil étoit excellent, & d'Eſtonne ne manqua pas de s'en ſervir. Il ſe rend ſeul au milieu de la forêt, il appelle Zéphir. Le lutin ne daigne pas lui répondre; mais, à ce qui ſe paſſe autour de lui, il ne peut douter qu'il en a été entendu. D'abord ce ſont des tigres, des lions qu'il a à combattre, & qui s'évanouiſſent à ſes yeux lorſqu'il croit les avoir percés; c'eſt ſon cheval qui ſe dérobe ſous lui & paſſe une riviere, tandis qu'il reſte arrêté entre deux branches d'arbres; enfin, c'eſt un bateau qui ſe préſente pour le paſſer du côté de ſon cheval, & qui s'ouvre & le laiſſe plongé dans la fange au moment où il s'avance pour ſaiſir la bride de l'animal. A ces tours perfides, d'Eſtonne ne pouvoit méconnoître Zéphir; mais il avoit beſoin de lui, & n'oſa ſe fâcher. Cette conduite prudente plut au lutin. Tout en riant des méchancetés qu'il venoit de faire, il proteſta à d'Eſtonne qu'il ſeroit bientôt maître de la fortereſſe de Falmar.

Pour remplir ſa promeſſe, Zéphir paroît devant le Chevalier Ecoſſois ſous la

forme d'un énorme hibou : d'Eſtonne ſe place ſur ſon dos ; l'oiſeau prend ſon vol, & vient s'abattre à l'entrée d'un ſouterrain qui conduit à la fortereſſe. A peine le Chevalier a-t-il fait quelque pas, qu'il entend les ſoupirs d'une femme ; il s'approche & entrevoit une Demoiſelle charmante, qui ſe jette à ſes pieds & lui demande la vie. Il apprend qu'elle ſe nomme Cleremonde, qu'elle eſt fille du Seigneur de Falmar, & qu'au moment où ſon pere l'envoyoit, ſous la conduite de deux Chevaliers, pour épouſer le vieux Cambion ſon allié, elle s'étoit ſauvée, & attendoit dans ce ſouterrain l'inſtant favorable de ſe rendre au camp des Ecoſſois. Elle ne cacha pas à d'Eſtonne, qu'elle aimoit éperdument le beau Carados, neveu de Tors de Pédrac, qui, malgré les difficultés, l'avoit vue ſur les remparts de la fortereſſe, & avoit trouvé le moyen de la convaincre de ſa tendreſſe. Le Chevalier, charmé de cette rencontre, prit Cleremonde ſous ſa conduite. En ſortant du ſouterrain, il fut aſſailli par les deux Chevaliers qui cherchoient la fugitive ; mais il les eut bientôt mis hors de combat : il gagne à toute bride avec elle le le Château de Brane, & la confie à la garde de Jozence.

Sans perdre de temps, d'Eſtonne retourne à ſon camp, ſe fait ſuivre de ſes troupes, & avec le Tors entre dans le ſouterrain, & parvient par ce conduit obſcur juſqu'au milieu de la place. Le Seigneur ſe défend avec bravoure ; mais il eſt tué, & les habitans ſe ſoumettent avec joie aux vainqueurs. Le fruit de cette victoire fut la réduction entiere de toute la forêt Carbonniere ſous la domination de Liryope de Malbranche, & le mariage de Cleremonde avec Carados, qui fut nommé Gouverneur de Falmar.

Après de ſi brillans exploits, il n'eſt pas étonnant que nos Héros ſouhaitaſſent ardemment de retourner dans la Grande-Bretagne, pour y recevoir les éloges que méritoient leurs proueſſes ; mais ils apprirent avec déſeſpoir, qu'un certain Gaiſe, Seigneur de Liége, avoit mis le feu à leurs navires ; & que toute eſpérance de retour leur étoit fermée. Dans cette douloureuſe circonſtance, il falloit encore avoir recours au malin Zéphir : d'Eſtonne ſe chargea de l'implorer. Il ſe rend au milieu de la nuit, comme c'étoit ſon uſage, dans l'endroit le plus épais de la forêt Carbonniere ; il appelle Zéphir, & le lutin a la malice de ne pas répondre ;

mais il ſe préſente au Chevalier ſous la figure d'un *Varlet* de Tors de Pédrac, qui, au nom de ſon Maître & de la belle Jozence, le prie, avant de rien entreprendre pour ſortir du pays, de ſe rendre dans un Château voiſin, où ils ſe propoſent de concerter avec lui certaines meſures néceſſaires, & de lui donner une fête nocturne. D'Eſtonne ſuit le *Varlet*, qui bientôt le conduit effectivement dans un Château, & lui ſert de guide pour entrer dans une ſalle bizarrement décorée & parfaitement illuminée, dont les portes ſe referment après eux. Alors le *Varlet* prétendu diſparoît, & d'Eſtonne ſe trouve ſeul. Il fut bien certain que c'étoit un tour que Zéphir vouloit lui jouer, ſur-tout lorſqu'après avoir attentivement examiné le lieu où il étoit, il s'apperçut, à différens ornemens de la ſalle, que c'étoit au ſabbat qu'il alloit aſſiſter. Furieux d'être pris pour dupe, mais ne pouvant s'empêcher d'être préſent à cette diabolique cérémonie, il fut ſe tapir dans un coin, où il eſpéra n'être pas découvert. La ſcene affreuſe s'ouvrit auſſi-tôt. Il vit le Chef des méchans eſprits ſe placer ſur ſon trône; devant lui ſe mit un eſprit de moindre importance, tenant une verge à la main, dont il frappa

trois coups ſur une colonne, & (car il faut rendre ce récit dans les mêmes termes du Romancier) » tantôt le Chevalier veit » la ſalle pleine d'eſprits, de horrible fac- » ture, & chacun eſprit avoit une vieille » chargée ſur ſes épaules, qui menoient ſi » laide contenance, & eſtoient ſi rechi- » gnées, que mauvais ſervice en pouvoit- » on attendre; l'eſprit tenant la verge en » frappa trois coups, & fit ceſſer la tour- » mente des vieilles, qui ne ceſſoient de » braire comme bêtes enraigées: or tous » les eſprits ayant leurs vieilles au col » s'arrangerent en tour de la ſalle; un » s'avança vers le troſne, & le Maître » qui y eſtoit aſſis, prinſt à regarder la » vieille qui ſeoit ſur le col, & lui diſt: » Par ma foi, Dame, vous ſemblez bien » mauvaiſe, ſi avez le viſage barbu & » froncé, pour ce ſerez Sorciere cyrur- » gienne, & aurez pouvoir de donner à » toutes herbes telle vertu qu'il vous plaira: » en diſant ce, le Maiſtre lui aſſit l'ung de ſes » doigts ſur ſon front, & y laiſſa une trace. » Dame, vous voilà ſignée, & des noſtres. » Toutes les vieilles eſtant ainſi marquées » du doigt du Diable, celui-ci apperçut » Eſtonne, & lui cria d'une voix hideuſe: » Avant, avant, Chevalier; de te muſſer

» (cacher) rien ne te vault, je te voi
» bien. Eſtonne vit que réſiſter ne lui
» convenoit : il ſe préſente au Maiſtre,
» qui lui demande s'il veult eſtre des leurs ;
» & Eſtonne leur répond qu'en telle com-
» pagnie ne veult jamais ſiéger, & que
» c'eſt maugré de lui qu'il y fuſt amené
» par Zéphir. Le Maiſtre appela Zéphir ;
» mais nul ne reſpondit. Or, dit le Maiſ-
» tre, beau Sire vous m'avez trompé,
» Zéphir ne paroiſt point, amender vous
» fault l'outraige que m'avez faiſt, ſi vous
» convient de choiſir de baiſer à la bou-
» che toutes les vieilles de céans, ou que
» chaſcune vous donne une buffe. Quand
» Eſtonne ouiſt ce, il ſe prinſt à froncer
» de deſpiſt, & diſt : Mieux aime rece-
» voir de chaſcune une buffe. Tantoſt,
» diſt le Maiſtre à la plus prochaine
» vieille, venez payer ceſtui-ci qui ne
» veult vous baiſer. Quand la vieille en-
» tendiſt ce, elle deſcendit de deſſus les
» épaules de celui qui la portoit, & vinſt
» toute courroucée pardevant le Maiſ-
» tre, & lui diſt : Sire, comment vous
» plaiſt-il que je lui donne la buffe :
» adonc paſſe avant Eſtonne, & diſt,
» Vieille Sorciere, je te l'apprendrai. Lors
» haulſe la paulme de la main & l'aſſiet ſur

» la dextre joue de la vieille, & la jette
» roide étendue emmi la ſalle; & quand
» ceux qui avoient les vieilles aux cols,
» veirent ce beau coup, ils ſe prinrent tous
» à heurler de joie, & les vieilles à braire
» de deſpiſt, pour ce que Eſtonne refuſé
» avoit de les baiſer, & menerent ſi laid
» tournoi, que Eſtonne attendoit l'heure
» qu'elles le vinſſent eſtrangler; mais l'ap-
» pariteur de la feſte fit tout appaiſer, &
» le Maiſtre diſt: Chevalier, bien avez ap-
» prinſt à vieilles à donner buffes, ſi vous en
» ſçais bon gré, & pour ce vous quitte le
» demeurant; lors commanda à chaſcun
» de retourner chez ſoi. Une grande tour-
» mente ſe fiſt entendre au départir des
» eſpriſts & des vieilles «. Dans le mo-
ment toute cette ſcene fantaſtique s'éva-
nouit aux yeux d'Eſtonne, qui ſe retrouva
dans l'endroit même de la forêt où le
prétendu *Varlet* étoit venu l'aborder, &
il entendit une voix qui lui dit en riant:
» Zéphir eſt content de vous, brave Che-
» valier, laiſſez-vous conduire par le hi-
» bou, & ce que projettés réuſſira «.

D'Eſtonne ne balance pas, il ſaute ſur
le hibou: l'oiſeau nocturne fend les airs,
& en peu d'heures il tranſporte ſon ca-
valier en Ecoſſe, dans la forêt des Mer-

veilles, & préciſément ſous les fenêtres du Château inviſible, où la Reine Fée tenoit renfermé ſon époux Gadiffer. Le brave Chevalier ignore où l'on vient de le laiſſer ; mais il apperçoit de la lumiere aux fenêtres d'une ſalle, & s'en approche pour obtenir au moins un gîte pendant cette nuit ſombre. Heureuſement que ces fenêtres étoient celles de l'appartement occupé par les Princeſſes Blanche, Liryope & Priande. Elles ſont étonnées d'entrevoir un homme dans un lieu ſolitaire, dont les enchantemens de la Reine écartoit tout mortel, par la crainte que le Tors de Pédrac ne découvrît la retraite de Liryope. Il faut ſe rappeler que Lidorie ne s'étoit portée à cette extrémité qu'en haine de ce Chevalier, qu'elle regardoit comme auteur de la bleſſure que le Roi d'Ecoſſe avoit reçue à la chaſſe d'un ſanglier.

Les trois Pucelles ayant apperçu d'Eſtonne, lui demanderent qui il étoit. Le Chevalier ne leur cacha point ſon nom, & leur raconta, ſans les connoître, par quels exploits lui & le Tors de Pédrac, ſon compagnon d'armes, avoient ſoumis toute la forêt Carbonniere à l'obéiſſance de la belle Liryope de Malbranche. Au

nom de Pédrac, Liryope fut enchantée d'apprendre que ſon Amant n'étoit pas mort ; elle alloit s'ouvrir à d'Eſtonne, lorſque la vindicative Reine Fée, qui avoit entendu toute la converſation, arriva, & dans le premier mouvement de ſa colere, toucha le Chevalier, qui, ſans perdre la raiſon, fut auſſi-tôt changé en ours. Les Demoiſelles, effrayées de cette métamorphoſe, ſe mirent à fuir, & l'ours gagna la forêt. En écoutant les diſcours de quelques Bûcherons, il reconnut qu'il étoit dans l'Ecoſſe.

D'Eſtonne paſſa deux années ſous cette figure. La Reine Fée, pour adoucir en quelque façon ſon malheur, lui permit de venir tous les jours au Château inviſible, où les Dames peu à peu s'accoutumerent à le voir & à ſouffrir ſes careſſes, quoiqu'elles ignoraſſent qui il étoit ; » &, dit » le Romancier, c'étoit en effet l'ours » le plus gracieux & le plus aimable que » l'on pût trouver «.

Nous avons remarqué que, malgré ſa transformation, d'Eſtonne conſervoit ſa raiſon. Il devint éperdument amoureux de la jeune Priande de Royalville, cette jeune Sauvage élevée par la Reine Fée ; il s'attacha à cette Pucelle, & quoi-

qu'ours, parvint à en être fort careſſé. Il ne quittoit guere les Demoiſelles ; il les accompagnoit toujours dans leurs promenades, & bien heureuſement ; car une fois que Blanche, Liryope & Priande prenoient le frais dans la forêt, Liryope & Priande furent attaquées par deux Chevaliers, qui firent leurs efforts pour les enlever. L'ours attaque l'un des raviſſeurs, le renverſe de ſon cheval, lui rompt la cuiſſe, & lui arrache ſon écu & ſon épée. Il ſe jette ſur le ſecond, à qui il déchire la tête, & retourne au premier, qu'il acheve de tuer.

Pendant ce combat, les Demoiſelles prirent la fuite ; mais les cris que les mourans avoient pouſſés, ayant attiré ſur le lieu la Reine Fée, cette Princeſſe fut ſi touchée du ſervice que l'ours d'Eſtonne venoit de rendre à ſes amies, qu'elle le rapela à ſa premiere forme, &, par un effet de ſon art, éleva aux deux Chevaliers un tombeau, au deſſus duquel on voyoit repréſentée l'action du combat. Auprès de ce monument, étoit une colonne, portant cette inſcription : » Cy giſent » deux Chevaliers félons, que Eſtonnes » des Déſerts mit à mort, luy eſtant en » figure d'ours, pour ce que ces mau-

» vais Chevaliers oultrageoient deux Pu-
» celles ; ce monument élevé, à la gloire
» d'Eſtonne, le fuſt par la Royne d'E-
» coſſe «.

Ce fut dans un ſommeil profond que le Chevalier d'Eſtonne reprit la forme humaine. A ſon réveil, il ſe trouva tout armé, ayant un bon deſtrier à côté de lui, ſur le bord de la forêt des Merveilles. Il chercha à rappeler ſes idées; & toutes les aventures qui lui étoient arrivées, lui parurent l'effet d'un ſonge, excepté l'amour qu'il reſſentoit pour la belle Priande. Abſorbé dans ſes penſées, ne ſachant trop à quoi ſe déterminer, il monta à cheval, & en peu d'heures il parvint au bord de la mer. Un Maître Pilote, nommé Nabin, s'y trouvant avec ſix navires, d'Eſtonne lui propoſa de le paſſer à la forêt Carbonniere: Nabin y conſentit. Ils partirent, & arriverent ſans danger au lieu même où Pédrac & d'Eſtonne avoient abordé la premiere fois ; & avançant dans le pays, ce fut une grande joie pour Pédrac de revoir ſon ami, du retour duquel il déſeſpéroit depuis long-temps: mais il fut affligé de ce que d'Eſtonne ne pouvoit pas lui donner des nouvelles

de la belle Liryope, que le Chevalier ours n'avoit pu connoître, non plus que ſes compagnes. D'Eſtonne fut déſeſpéré d'apprendre la perte de ſa chere Jozence, morte en mettant un fils au monde. Ces circonſtances affligeantes preſſerent le départ de nos deux Chevaliers. Après avoir pris les meſures convenables pour aſſurer la tranquillité des habitans de la forêt Carbonniere, ils monterent ſur les navires de Nabin, & ſe rendirent en Ecoſſe.

Nous ſupprimons le récit de quantité d'aventures chevalereuſes, mais communes, qui arriverent à nos deux Héros, juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus à la forêt des Merveilles, où ils eſpéroient découvrir le fameux Château inviſible, qui recéloit les Beautés dont ils étoient amoureux. Ils n'y purent parvenir; mais du moins Eſtonne trouva avec joie, & Tors contempla avec admiration le tombeau des deux Chevaliers felons, & la repréſentation de la victoire de l'ours furieux, lorſqu'une jolie Ménétriere ſe préſenta; elle les pria de vouloir bien entendre un lai, compoſé par les Pucelles Priande & Liryope, ſur l'abſence d'un ours aimable, qu'elles regrettoient

tous

tous les jours. Ce début étoit fait pour intéreſſer non ſeulement la curioſité, mais l'ame & le cœur des deux Chevaliers : ils engagerent la Ménétriere à chanter, & elle le fit en ces termes :

ROMANCE.

Au fond d'un Château ſolitaire
Deux gentes Pucelles étoient,
Et ſecrétement regrettoient
Deux Chevaliers qui leur avoient ſu plaire.
En les tranſportant dans ces lieux,
Une Magicienne habile,
Pour les rendre moins ennuyeux,
Avoit pris un ſoin inutile.

Encor mieux vaut-il tout ſimplement
Rire & jouer ſur l'herbe,
Que de s'ennuyer royalement
Dans un Palais ſuperbe.

Un beau matin dans une allée
Toutes deux marchoient lentement,
Et ſe regardoient triſtement,
De leurs Amans l'ame toute occupée.
Voilà que, ſortant du taillis,
Un ours à leurs yeux ſe préſente ;
Les Belles jettent de grands cris,
Fuyant la bête dévorante.

Bientôt ces Belles perdent la voix ;
Plaignons leur deſtinée,

Bergere ſeulette dans un bois
Eſt à moitié croquée.

Mais quoi ! l'ours à leurs pieds ſe jette ;
Et, ſemblant vouloir s'excuſer
De la peur qu'il a pu cauſer,
Tout doucement il rampe ſur l'herbette.
Ah ! quil eſt doux ce monſtre-là !
Sa langue à nous lêcher s'apprête,
Et la grande gueule qu'il a
Pour mordre ne paroît pas faire.

Avoir chien, ou chat, ou ſapajou,
C'eſt l'uſage ordinaire ;
Mais avoir un ours pour ſon toutou,
C'eſt choſe ſinguliere.

Il ſuit au Château les fillettes,
Galamment il leur fait la cour ;
On le voit même chaque jour
Adroitement ſervir à leurs toilettes.
De loin il les ſuivoit au bois ;
Lorſqu'elles éprouvent l'audace
De deux Chevaliers diſcourtois ;
L'ours les combat & les terraſſe.

Cet ours aimable comme un François,
Etoit ſoumis & tendre ;
Il étoit fier comme un Ecoſſois
S'il falloit les défendre.

Après cet acte de vaillance,
L'ours diſparut, & fut pleuré ;

Mais ce malheur fut un peu réparé
Par une magique puiſſance :
On voit s'élever dans les airs
Un monument de ſa victoire ;
Et c'eſt d'Eſtonne des Déſerts
Dont il éterniſe la gloire.

Ce n'eſt pas toujours dans un amant
La beauté qu'on couronne,
Puiſque l'on peut être ours & charmant
Comme le brave Eſtonne.

Des larmes de joie ſortirent des yeux des deux Chevaliers en entendant les regrets de leurs Belles, exprimés dans ces couplets. Ils ne douterent pas que la Ménétriere ne fût attachée à l'une d'elles, & ils la chargerent d'aſſurer Priande & Liryope de leur fidélité, & du déſir qu'ils avoient de les revoir : enſuite ils quitterent la forêt, & ſe rendirent en Angleterre dans la plaine de Neufchâtel, au fameux tournoi qui devoit être célébré pour le retour du Roi Perceforeſt. On a vu dans l'extrait des chroniques de la Grande-Bretagne, par quels exploits glorieux ils s'y ſignalerent, & l'on ſe rappelle qu'ils ſuivirent le jeune Gadiffer, qui, en quittant le tournoi, ſe propoſoit de mettre à fin l'enchantement de la forêt de Darnand. L'on a vu que dans cette entrepriſe ils

tomberent dans les embûches de quelques Chevaliers du lignage de l'Enchanteur, qui, les ayant attirés dans leurs Châteaux, les y retinrent priſonniers. Ils durent leur liberté au courage du Roi Perceforeſt & du jeune Gadiffer, qu'ils accompagnerent enſuite dans différentes expéditions, & qu'ils aiderent à chaſſer les Romains, lors de leur invaſion en Ecoſſe. Ce fut dans un de ces combats glorieux, que Lyonnel du Glar reçut une bleſſure dangereuſe de la main de Julius, Chef des ennemis; & comme elle n'étoit pas encore fermée lors de la fuite des Romains, nos deux amis ſe chargerent d'eſcorter ce Chevalier juſqu'à ſon Château de Léonnois, où ils paſſerent quelques jours avec lui. Ne trouvant plus d'occaſions de ſervir leur Patrie, ils ſe livrerent aux ſoins qu'exigeoit leur amour, & ſe rendirent dans la forêt des Merveilles, pour s'efforcer encore d'y découvrir ce fameux Château inviſible.

Les recherches du Tors de Pédrac & d'Eſtonne auroient été toujours infructueuſes, ſi la Reine Fée n'avoit eu des vûes ſur ces deux Chevaliers. Au déclin du jour, elle dirigea leurs pas vers un Château d'aſſez belle apparence. Un Var-

let, qui étoit à la porte, les reçut avec reſpect, & un Chevalier tout armé vint courtoiſement à eux de la part de la Dame du logis, & les pria de vouloir bien ſe repoſer dans ce Château. Nos deux Amans furent conduits dans une ſuperbe ſalle, magnifiquement ornée. Une Dame d'une beauté majeſtueuſe étoit aſſiſe ſur un trône d'or, & à ſes côtés l'on voyoit une foule de Dames, de Demoiſelles, & d'Ecuyers. On apprit aux deux Chevaliers, que cette Dame étoit la Reine Fée; mais, par un enchantement répandu dans la ſalle, ils ne reconnurent pas dans cette Reine celle d'Ecoſſe, ni Priande, ni Liryope, qui étoient placées ſur les degrés de ſon trône. Eſtonne & le Tors, éblouis de la pompe majeſtueuſe de cette Cour, ſaluerent reſpectueuſement la Reine, qui les admit à lui baiſer la main; & enſuite s'adreſſant à Tors de Pédrac, elle lui demanda comment il pourroit appaiſer le reſſentiment de la Reine d'Ecoſſe, qui le regardoit comme l'unique auteur de la dangereuſe bleſſure du Roi Gadiffer ſon époux. Le Tors, pénétré de ce reproche, ſe juſtifia avec la candeur de l'innocence & l'affection d'un ſujet fidele. » Sire Che-» valier, lui dit la Reine Fée, ſi voul-

» liez accepter une pénitence que je vous » bailleroye, je feroye voſtre paix avecque » voſtre Reine. Dame, répliqua le Tors, » au monde n'eſt riens que je ne doive » entreprendre, ſauf mon honneur, pour » regagnier la grace de mon chier Sei- » gneur le Roi, & celle de ma très-ho- » norée Dame, Madame la Reine. Ores, » diſt la Reine Fée, prenez cette robe, » que vous veſtirez tous les jours au lever » du ſoleil, & quitterez à ſon coucher, » & ce, pendant ſept ans. Lors la Dame » lui bailla la très-merveilleuſe robe, que » le Tors reçut joyeuſement, car elle luy » ſembloit belle, & bien cuidoit avoir » légiere pénitence «.

Au moment que le Tors de Pédrac juroit de ſe ſoumettre à cette condition, & qu'il recevoit la robe de la main de la Reine Fée, la ſalle, toute cette brillante compagnie, diſparurent aux yeux des deux Chevaliers, & ils ſe trouverent au milieu de la forêt, fort ſurpris d'une telle aventure. D'Eſtonne conſeilla à ſon ami de ſe défaire de cette robe magique; mais il refuſa d'y conſentir, & ne ſachant où paſſer le reſte de la nuit, ils ſe laiſſerent guider par une lumiere qu'ils apperçurent à travers les arbres, & qui les fit

arriver à la porte d'une maiſon d'aſſez belle apparence. Un Domeſtique les invita d'y prendre leur logement ; il leur fit un grand feu, & leur préſenta un ſouper, qu'ils trouverent excellent. Pendant le repas, d'Eſtonne demanda à ce Concierge à qui appartenoit cette maiſon où les étrangers étoient ſi bien reçus ? » Elle eſt à vous, répondit l'homme, » car appartient au Pénitencier de la » Royne de Faérie ; ores l'eſtes-vous ? & » maditte Dame m'a ordonné de bien » traiter ſon Pénitencier, lui adminiſtrer » tout ce qui luy ſera de néceſſité, & » obéir à ſon vouloir «. Enſuite le Concierge fit lire au deux Chevaliers l'inſcription qui étoit au deſſus de la porte de la maiſon, conçue en ces termes : » Cy eſt l'hoſtel du Pénitencier de la » Royne Fée ; que tout homme ſe garde » d'y faire mal «. Le Tors ayant lu ces mots, ſe tourna du côté d'Eſtonne, & lui dit : « Ah ! mon ami, or voi-je bien » qu'il me convient demeurer icy, & » y faire ma pénitence, tant qu'il plaira » à Madame la Royne, que Dieu garde, » quand elle m'a pourvu d'un ſi bel » hoſtel «.

Les deux Chevaliers ſe coucherent cha-

cun dans un bon lit, & y dormirent paiſiblement : mais au lever du ſoleil, le Tors ſe réveilla, & appelant d'Eſtonne, d'une voix rude & épouvantable, il lui dit : » Eſtonne, ſus levez-vous, car » je veuille veſtir ma cotte ; Eſtonne » faillit ſus moult ébahy, & veit que » le Tors, en s'appareillant de ſa cotte » de pénitence, devenoit un tors (taureau) » à ſept têtes, tant horrible & hideux, » qu'il n'étoit homme tant hardy qui » n'en eût paoeur, & fuſt advis à Eſ- » tonne, que ſon loyal compagnon, » ſous cette forme, d'euſt eſtrangler tout » le monde «.

Pédrac ainſi métamorphoſé s'enfuit dans la forêt en pouſſant des hurlemens horribles : pour d'Eſtonne, il abandonna cette funeſte maiſon de pénitence, déplorant ſincérement le ſort de ſon ami, dont il trouvoit la métamorphoſe infiniment plus effrayante que celle qu'il avoit ſubie lorſqu'il avoit été changé en ours, puiſqu'il en avoit preſque paſſé tout le temps aux pieds de ſa chere Priande. Il faiſoit ſur ce ſujet de triſtes refléxions, quand, au moment qu'il devoit le moins s'y attendre, la Reine Fée permit qu'il arrivât au Château inviſible,

objet de ſes longues recherches. Lidorie lui fit un accueil très-flatteur, & le bon Roi Gadiffer répandit des larmes de tendreſſe & de joie en le revoyant. Il lui demanda des nouvelles de tous ſes braves Chevaliers, & particuliérement de Lyonnel du Glar, pour lequel il conſervoit la plus grande affection. Eſtonne ſatisfit la curioſité du Monarque Ecoſſois ; il lui fit le détail des combats que ce preux Chevalier avoit livrés au Romains, & ne put lui cacher qu'en les chaſſant du Royaume, il avoit été griévement bleſſé par Julius. Gadiffer fut ſincérement touché de la ſituation de Lyonnel, & conjura la Reine Fée de lui envoyer la Pucelle Liryope de Malbranche, dont les connoiſſances en Medécine ſurpaſſoient déjà celles des plus fameux Myres (Médécins). Lidorie répondit, » que Liryope » étoit malade, & ne pouvoit aller ſe» courir ſon couſin ; mais, ajouta-t-elle, » nous lui envoyerons Priande, qui n'eſt » pas moins ſuffiſante en tel cas, & » Eſtonne la y conduira, car ſavez que » il déſire moult à l'avoir pour femme, » & la luy devez octroyer, en vérité. » Dame, dict le Roy, il me plaiſt très» bien ; mais qu'il plaiſe à la Pucelle.

» Sire, répliqua la Royne, je demeure » pour elle. Dame, reprit Eſtonne, la » voſtre bonne mercy; car vous faictes » tout pour moy, en m'octroyant la Pu- » celle, que je ne ſçay comment je le » pourray reconnoiſtre : adonc le noble » Roy fiança Priande & Eſtonne enſemble; » de quoy la joye fuſt moult grande aval » la maiſon «.

Eſtonne & Priande prirent congé du Roi, de la Reine d'Ecoſſe, & des Pucelles Blanche, Flamine, Liryope, & Neronne; Blanche, en embraſſant Priande, la conjura de donner tous ſes ſoins à la guériſon de Lyonnel du Glar, qu'elle aimoit tendrement. Lorſque le Chevalier & ſa Dame furent au milieu de la forêt des Merveilles, ils rencontrerent le malheureux taureau à ſept têtes, qui, en les voyant, ſe ſauva, & pouſſa les hurlemens les plus piteux. Priande en fut effrayée; mais d'Eſtonne la raſſura, en lui diſant, que ce preux Chevalier, ſous ſa terrible métamorphoſe, avoit conſervé ce caractere de loyauté qui l'avoit toujours rendu cher à ſes compagnons d'armes. Nos Amans continuerent leur route, & parvinrent à la maiſon du Pénitencier de la Reine Fée, où ils jugerent à pro-

pos de ſe répoſer. Ils ne furent pas peu ſurpris d'y rencontrer la belle Liryope de Malbranche, cette tendre & fidelle Amante du Tors de Pédrac. Elle leur raconta, qu'ayant appris la cruelle pénitence impoſée au Tors, elle avoit ſupplié la Reine de lui permettre de la partager, & que Lidorie y avoit conſenti en ces termes : » Gente Pucelle, par la grande » amour que montrez à Pédrac, les ſept » ans de pénitence que luy ay impoſés » ſeront réduits à un, ſi vous vous veſ- » tez pendant un an de la chemiſe que » vous donneray, & la mettez au cou- » cher du ſoleil & l'oſtez à ſon lever «. Liryope dit à ſes amis, qu'elle avoit accepté cette condition avec joie, & qu'elle s'étoit rendue auſſi-tôt à la maiſon de pénitence, pour partager les ennuis de ſon Amant. Mais, comme elle achevoit ce diſcours, elle diſparut, & d'Eſtonne vit le Tors de Pédrac qui lui tendoit les bras. Le ſoleil qui venoit de ſe coucher, lui avoit fait reprendre la forme humaine.

Pendant que ces deux amis ſe faiſoient les plus tendres careſſes, il virent entrer dans la ſalle une levrette plus blanche que neige, qui vint flatter Pédrac. » Sire

» Chevalier, & vous, noble Pucelle, dit
» le Tors, vous véez la belle Liryope
» ainſi atournée en levrette, cette loyalle
» Damoiſelle m'aide à faire ma péni-
» tence, car quand je ceſſe d'être tors
» (taureau) à ſept têtes, elle devient
» levrette, & ceſſe de l'être quand je
» quitte la forme humaine «.

Eſtonne & Priande admirerent cette preuve de la tendreſſe de la belle Liryope pour Pédrac; ils répandirent quelques larmes ſur leur ſort, & les conſolerent par l'eſpérance qu'il changeroit bientôt; enſuite ayant pris congé d'eux, ils ſe rendirent au Château de Léonnois, où Lyonnel étoit retenu par ſes bleſſures. Grace aux ſoins & à l'habileté de Priande dans l'art de guérir, il recouvra bientôt la ſanté. Lyonnel étant parfaitement rétabli, Eſtonne & ſa Maîtreſſe prirent congé de lui, & ſe rendirent à Royalville, dont Troylus, frere de Priande, étoit Seigneur; ils le prierent d'aſſiſter à leurs noces, qui devoient ſe célébrer au Château des Déſerts, qui appartenoit à Eſtonne.

Les noces furent on ne peut pas plus brillantes; toute la Chevalerie Angloiſe & Ecoſſoiſe s'y raſſembla, & combattit

avec autant d'adreſſe que de valeur dans les différens tournois qui furent donnés à cette occaſion. Entre les Chevaliers qui s'y diſtinguerent, on remarqua ſur-tout les Princes Gadiffer & Neſtor d'Ecoſſe, Béthides d'Angleterre & le brave Troylus. Après la cérémonie du mariage, il y eut un ſuperbe feſtin, qui fut terminé par un bal, après lequel on ſe prépara à conduire les nouveaux époux à la chambre nuptiale. Mais le lutin Zéphir n'avoit pas décidé que la journée ſe paſſeroit ſans qu'il eût encore joué quelque tour à ſon ami Eſtonne. Il trouva le moyen de le ſéparer de la compagnie, & l'attira dans un verger, auquel il donna toute l'apparence de l'appartement de Priande. Le lit nuptial, qui faiſoit l'ornement de la principale piece, étoit orné de guirlandes de fleurs; mais les rideaux en étoient exactement fermés : l'amoureux époux ſe mit en devoir de les tirer, & avec d'autant plus d'ardeur, qu'une voix qu'il crut reconnoître pour être celle de Priande l'invitoit à la venir trouver. Il paſſa la meilleure partie de la nuit en efforts inutiles pour y réuſſir; & lorſque le jour permit de diſcerner les objets, il apperçut qu'il

étoit au milieu d'une mare fangeuſe. » Un grand homme noir lui apparut, & » lui dict : Brave Eſtonne que fais-tu ici ? » Il ne t'eſt meshui beſoin de peſcher aux » grenouilles la nuict de tes noces. Et » quand le Chevalier ſe ouit ainſi bla- » ſonner, il reconnut Zéphir, & lui » dict : Ah ! faux traître, qui m'as ainſi » tollu ma joie, n'attens jamais paix de » moi ; tu as fait tomber blaſme ſur » moi, & chaſcun dira que n'ai oſé » attendre la noble nuictée. Beau Sire, » dict le Luycton, ſavez que je me » délecte à vous decevoir, mais la fin » en eſt tousjours bonne : or ſachez que » par la conſtellation des planettes qui » régnent cette nuict, ſi euſſiez cou- » ché avec voſtre femme, euſſiez engen- » dré un hoir qui euſt fait blaſme à vous » & à voſtre lignée ; mais pour céans, je » vous donne congié, & vous dis que » voſtre hoir ſera le plus ſaige & plus » prud'homme de la Grande-Bretagne, » & qui ſçaura le plus de choſes futures, & » rendra à ce pays, qui lors ſera mis à » néant, toute ſa noble Chevalerie, & » de plus vous dis que ce ſaige homme, » né de vos veines, fera tant, qu'il vien-

» dra un Roi en Angleterre qui paſſera en » proueſſes tous ſes voiſins. Lors le Luyc- » ton priſt congié d'Eſtonne «.

Cependant toute la compagnie fut étrangement ſurpriſe de l'abſence d'Eſtonne. Priande ſe déſoloit, &, ſoit de crainte, d'amour, ou d'indignation, d'abondantes larmes inondoient ſon viſage. Les Dames, dans l'eſpoir de calmer bientôt ſa douleur, ſe mirent à chercher le fugitif époux. Après bien des peines pour le découvrir, elles l'apperçurent comme il ſortoit de la fangeuſe mare, & le *gaberent* ſur le plaiſant lit de noces qu'il avoit choiſi : » Et il fut par elles nommé couart » & recréant, qui avoit délaiſſé celle qu'il » avoit tant aimée. Eſtonne, ſe voyant ainſi » blaſonné par les jeunes Dames, étoit tout » iré, mais n'oſoit faire ſemblant. Toutes » fois tout en le rigolant, elles le laverent » à la fontaine, car il étoit couvert de » boue; & quand il fuſt net & clair, ſans » avoir égard à la froidure qu'il enduroit, » ces joyeuſes Dames prinrent des bran- » ches à un ſaulx, & commencerent à » frapper le Chevalier qui n'eſtoit couvert » que de fins linges tout mouillés, & lui » diſoient en le gabant : Fuyez, recréant » Chevalier, allez coucher avec voſtre

» femme : n'avez-vous point de vergoi-
» gne de l'avoir délaiſſée toute la nuic-
» tée ? Eſtonne ſe voyant ainſi accueilli,
» prinſt la fuite vers la chambre de ſa
» Dame, qui avoit iſſue ſur le verger, &
» tousjours avec grande joie les Dames
» l'alloient frappant, & entra dans la
» chambre, puis cria aux Dames : Certes,
» Damoiſelles, n'y entrez pas, car je ne
» quiers avoir affaire qu'à une femme ; &
» ce diſant il ferme l'huis, & s'adreſſe au
» lict où giſſoit la belle Priande. Cette
» nuictée fuſt engendrée celui qui fuſt
» chef au ſaige Merlin, & qui remit la
» Bretaigne en honneur «.

Laiſſons le brave d'Eſtonne & ſon épouſe Priande s'aimer tendrement, & paſſer enſemble des jours heureux & dignes d'envie, & retournons auprès du malheureux Pédrac & de ſa fidelle compagne Liryope de Malbranche. Ces infortunés Amans depuis ſix mois ſubiſſoient la pénitence que leur avoit impoſée la vindicative Reine d'Ecoſſe, lorſque le Roi Perceforeſt obtint de ſa belle-ſœur la permiſſion de faire une viſite à ſon frere Gadiffer le méhaigné (bleſſé) dans le Château inviſible. Le haſard le conduiſit à la maiſon de pénitence, où il rencontra le Tors, qui

qui lui fit part de ſes aventures & de la métamorphoſe de la belle Liryope. Le Monarque Anglois fut touché du ſort de ces deux Amans, & promit de s'intéreſſer en leur faveur auprès de la Reine Fée. Après s'être livré aux tranſports que fait naître l'amitié, en revoyant un frere qui lui étoit cher, ce fut ſon premier ſoin. Gadiffer n'entendit pas ſans chagrin le récit des ſouffrances de ces généreux Amans; il preſſa ſon épouſe de les faire finir : mais cette Reine, bonne de cœur, mais ſévere par caractere, & d'autant plus impérieuſe, que l'étendue de ſes connoiſſances & de ſon pouvoir lui avoient acquis un grand aſcendant ſur ſon époux, ne ſe rendit qu'aux inſtances mille fois redoublées des deux freres, qu'elle aimoit tendrement. Enfin, pour les convaincre qu'elle immoloit ſa rancune à la ſatisfaction de faire quelque choſe qui leur fût agréable, elle fit en leur préſence quelques conjurations, & auſſi-tôt on vit entrer dans la ſalle, où toute cette illuſtre compagnie étoit raſſemblée, Pédrac & la belle Liryope. La Reine leur donna ſa main à baiſer, & leur reprenant la robe & la chemiſe fatales : » Vous véez, diſt-elle, en s'adreſ-» ſant au Roi Perceforeſt, que voſtre

» priere m'eſt commandement ; mais, » noble Roi, afin que vous ne penſiez » que c'eſt par haine injuſte que ai faiſt » faire ſi épouvantable pénitence à ce » Chevalier, apprenez que ce fuſt lui qui » mena ſon Seigneur Roi à la chaſſe dont » il retourna affolé, & pour ce ai faict faire » au Chevalier telle pénitence, afin que » ceux qui en ouïront parler, regardent » bien devant eulx en conduiſant leurs Sei- » gneurs, & par eſpécial ne les jettent en » aulcuns périls, pour leur donner dé- » duits joyeux. Lors le Tors & Liryope ſe » proſternerent par terre devant le Roi » Gadiffer, la Royne Lidorie, & le noble » Perceforeſt, qui les firent lever & les » embraſſerent moult tendrement ; & le » Roi Gadiffer dict, qu'il vouloit que fête » & lieſſe fuſt à leur bien venue. Lors » commença la fête moult grande ; & la » Royne, à qui la choſe plaiſoit, mettoit » toutes peines à l'exaucer par ſes gracieux » enchantemens «. Ce fut au milieu de ces plaiſirs que Perceforeſt invita, comme nous l'avons vu dans le premier compte que nous avons rendu de ces Chroniques, ſon frere Gadiffer, ſes neveux Gadiffer & Neſtor, & le vaillant Pédrac, à ſe rendre au brillant tournoi qu'il vouloit faire

célébrer en l'honneur du Dieu ſouverain. On a vu par combien d'exploits les Chevaliers Anglois & Ecoſſois s'y diſtinguerent, les fêtes qui enſuite furent données pour célébrer les noces des deux Princes d'Ecoſſe avec les Pucelles Flamine & Nerone, & celles de Pédrac avec Liryope.

Le tournoi & les divertiſſemens qui le ſuivirent étant terminés, le Tors & d'Eſtonne prirent congé des deux Rois, & ſe retirerent dans leurs petits Etats avec leurs épouſes. Comme ces Seigneuries étoient voiſines, ces deux amis ſe viſitoient ſouvent. Priande étoit enceinte. Dès qu'elle ſentit les approches de ſa délivrance, on ne ſait quel preſſentiment l'engagea à exiger d'Eſtonne qu'il fût paſſer quelques jours auprès de Tors de Pédrac, lui promettant de le faire inſtruire auſſi-tôt du ſuccès de ſes couches. Eſtonne réſiſta quelque temps; mais il aimoit ſa femme, & regarda comme une preuve de ſa tendreſſe la priere qu'elle lui faiſoit de s'éloigner d'elle pendant ſes ſouffrances. Il partit, & ſe rendit à Pédracus, ville où ſon ami Tors faiſoit ſa réſidence, & à ſon arrivée la belle Liryope précipita ſon départ, pour ſe trouver aux couches de ſon amie Priande, dans la ville des Deſerts.

Le temps de ces couches infortunées ne ſe fit pas attendre. Priande reſſentit des douleurs aiguës, qui firent craindre pour ſa vie; mais s'étant un peu appaiſées, elle s'endormit. Pendant ſon ſommeil, cette tendre épouſe fut tourmentée par le ſonge le plus affreux. Elle ſe crut au milieu d'une forêt avec Eſtonne, & imagina voir un traître Chevalier le percer d'une lance, qui lui traverſa le corps de part en part: elle le vit tomber mort, & entendit une voix, qui s'écrioit: » Le traître » Bruyant ſans foi a occis le valeureux » Eſtonné «. Priande ſe réveille au milieu du trouble affreux qui l'agite, elle crie: » Arrêtez le traître Bruyant, qui a occis » mon mari «. Les Dames qui l'entourent, effrayées de ſes cris, tentent tout ce qui eſt poſſible pour la raſſurer; mais Priande ne ceſſe de répéter: » Tuez le meurtrier, » le mauvais Bruyant «. Liryope employa ſon éloquence pour calmer ſon amie, & la faire convenir de la fauſſeté des ſonges. Mais que ſervent les raiſons, lorſque l'eſprit eſt agité par d'auſſi terribles ſecouſſes? Priande, regardant comme une vérité tout ce qu'elle avoit cru voir en ſonge, le raconta à Liryope, & lui dit: » Chiere com- » paigne, mon cœur ne ſe peut appaiſer,

» & même mon fils, qui eſt renfermé dans » mon ſein, eſt courroucé de ce qu'il n'eſt » ſur terre, tant il eſt déſireux de venger » la mort de ſon pere ; mais pour ce que » je ſcais que ne verrai jamais mon enfant, » je vous requieres, chiere amie, que à ſon » naître, vous lui diſiez de par moi : Paſ- » ſelion, ne oublie de venger la mort » de ton pere «. En achevant ces mots, Priande expira dans les bras de Liryope. L'enfant alors, faiſant les plus grands efforts, déchira le côté droit de ſa malheureuſe mere, & ſortit de ſon corps tout armé, c'eſt-à-dire, ayant dans ſes mains un arc & une fleche, qu'il ne fut pas poſſible de lui arracher.

Cet étrange ſpectacle jeta toutes les Dames dans le plus grand étonnement : mais Liryope, malgré la douleur dans laquelle la mort de ſon amie venoit de la plonger, n'oublia pas de donner à l'enfant le nom de Paſſelion, & de lui recommander expreſſément de venger l'aſſaſſinat de ſon pere Eſtonne. L'enfant répondit à cet ordre par un cri de fureur, & s'agitant dans ſon berceau, & prenant ſon arc, on put croire qu'il ſe diſpoſoit à s'en ſervir. Tandis qu'on étoit attentif aux différens geſtes du nouveau-né, on apperçut

dans un des coins de la ſalle un petit homme vêtu d'une robe brune, qui ſe cachoit le viſage avec ſon chaperon (c'étoit le lutin Zéphir). Cet inconnu s'approcha du lit de l'enfant, & lui tira les pieds avec aſſez de force : mais celui-ci, furieux de ce qui lui arrive, leve un pied & le porte avec tant de violence ſur le viſage de Zéphir, que le lutin en tombe à la renverſe ; mais auſſi-tôt il ſe releve en riant de toute ſa force, & diſant : » Tu es bien » fils d'Eſtonne le preux Chevalier, & » bien t'a nommé ta mere en t'appellant » Paſſelion, car tu paſſeras le lion en » fierté & en couraige ; ce dict, l'homme, » ou plutôt le lutin, diſparut «.

L'enfant Paſſelion fut remis entre les mains de ſes nourrices, & l'on fit avec beaucoup de pompe les funérailles de la malheureuſe Priande. Après avoir rempli ces triſtes devoirs, Liryope dépêcha un Courrier à Eſtonne, non pour lui apprendre que ſon épouſe étoit morte, car elle auroit cru lui porter un coup mortel, mais pour l'inſtruire que ſa ſanté ſe trouvoit fort altérée, & qu'elle le prioit de ne ſe point rendre auprès d'elle qu'il n'eût reçu un nouveau meſſage. Cette circonſtance nous ramene naturellement à Eſ-

tonne, dont le triſte ſort attendrira certainement toute ame ſenſible.

Il paſſoit avec ſon ami Tors les jours entiers à la chaſſe; mais, au lieu de prendre plaiſir à ce délaſſement, ſon ame étoit abſorbée dans une triſteſſe qu'il ne pouvoit vaincre. Un jour que, ſans aucun deſſein formé, Eſtonne avoit pris ſes armes, le haſard le conduiſit avec Tors à la fontaine Bouillante, nommée ainſi, parce qu'en effet les eaux en étoient bouillantes, & que dans leur bouillonnement elles laiſſoient appercevoir des poiſſons monſtrueux. Cette fontaine avoit la réputation d'être funeſte à tous ceux qui s'y déſaltéroient, mais c'étoit un aiguillon de plus pour les braves Chevaliers du franc Palais, dont le plus grand plaiſir conſiſtoit à chercher des aventures, & à les mettre à fin, quelque difficiles qu'elles fuſſent. Tors veut faire abandonner à ſon ami ce lieu dangereux, & Eſtonne ſe décide à y paſſer le reſte de la journée. Pendant ce débat, ils voient paſſer une troupe de cerfs & de biches; le Tors les ſuit, & promet à ſon ami de venir le joindre vers le coucher du ſoleil. Eſtonne, reſté ſeul, s'aſſeoit ſur l'herbe, & ſe met à réfléchir. Hélas! il ignoroit les propriétés de cette

fatale fontaine, dont les vapeurs avoient la vertu d'aſſoupir tous ceux qui y étoient expoſés. Le Chevalier ne combat point la diſpoſition qu'il ſent au ſommeil; il s'y livre ſans crainte, après s'être débarraſſé de ſes armes. Dans ce moment, le haſard fit paſſer le mauvais Bruyant ſans foi, digne fils de l'Enchanteur Darnand, qui ne ceſſoit de perſécuter les Chevaliers du franc Palais, pour venger ſur eux la mort de ſon pere, tué par Perceforeſt : ce monſtre voit un de ſes plus mortels ennemis livré au ſommeil; il s'approche de lui, & il lui plonge entre les épaules ſa lance, dont le fer va lui percer le cœur : » Oncques ce loyal » Chevalier ne ſe puſt relever, & depuis » ne parla, ains rendiſt ſon ame ſur le bord » de la fontaine Bouillante «. Bruyant, ſatisfait de la lâche action qu'il venoit de commettre, & ne croyant point avoir eu de témoin de ſon crime, ſe retire ſecrétement dans ſon Château de Garande, emportant avec lui l'écu du malheureux Eſtonne : mais un pauvre Ménétrier l'avoit vu. Il courut pour donner des ſecours à Eſtonne, & il faiſoit encore des efforts inutiles afin de le rappeler à la vie, lorſque Pédrac arriva au bord de la fontaine. Qu'on ſe peigne ſa douleur, lorſqu'il ap-

perçut ſon ami baigné dans ſon ſang ! Il apprit avec déſeſpoir, du bon Ménétrier, quel étoit l'auteur de cet odieux forfait, & jura ſur ſon épée que le crime ne demeureroit pas impuni. Tous deux firent un brancart de feuillages, ils poſerent deſſus le corps d'Eſtonne, & le porterent à la ville des Deſerts en répandant des larmes ſur ſon ſort. Sept Chevaliers ſe joignirent dans la route à ce triſte convoi, & promirent d'appaiſer les manes du mort par la plus terrible vengeance : ces Guerriers étoient Lyonnel du Glar, Neſtor & Gadiffer d'Ecoſſe, le Chevalier à la belle géante, ceux au dauphin & au griffon, & Troylus de Royalville, beau-frere d'Eſtonne, dont ils ne voulurent pas quitter les triſtes reſtes.

Liryope, prevenue de leur arrivée, les attendoit à la porte de la Ville, ayant dans ſes bras l'enfant Paſſelion : » &, dit » le Romancier, cet enfant, à la vue de » ſon pere mort, ſe détordit & monſtra » une face hideuſe, comme s'il ſentoit » déjà la perte de ſon Seigneur & pere «. Cette action parut ſi touchante à nos huit Chevaliers, qu'ils renouvelerent leur ſerment ſur le corps même d'Eſtonne ; & ce fut de là qu'ils prirent le nom des Cheva-

liers de la Vengeance. Après la cérémonie des funérailles, on éleva un superbe tombeau à Estonne sur la principale place de la Ville, & tous les Chevaliers ne tarderent pas à se rendre avec leurs Ecuyers devant le fort Château de Garande, qu'ils tinrent inutilement bloqué pendant neuf mois, comptant pouvoir le prendre par famine. Mais Bruyant avoit prévu ce qui lui arrivoit, & s'étoit pourvu de vivres pour long-temps : d'ailleurs, bien assuré qu'on en vouloit plus à sa vie qu'à ses trésors, il se rioit des vains efforts de ses ennemis, se fiant sur un oracle qui lui avoit prédit que le guerrier qui devoit lui donner la mort étoit encore dans les bras de ses nourrices. Fondé sur cette prophétie, il insultoit sans cesse du haut de ses tours aux Chevaliers du franc Palais, en les invitant à renouveler leurs tentes, qui ne pourroient durer encore vingt ans.

Cependant le lutin Zéphir, sincérement affligée de la mort de son ami Estonne, avoit formé le dessein qu'il n'eût d'autre vengeur que son fils; aussi ne le quittoit-il pas, &, couvert de sa *noire capette*, sous la figure d'un vieillard, chaque jour il s'approchoit du berceau de Passelion, & lui frottoit les

membres avec un baume merveilleux, dont lui ſeul connoiſſoit la vertu. Chacune de ces opérations faiſoit croître en une nuit cet enfant, comme s'il eût eu trois mois de plus, de ſorte qu'au bout d'un an, il paroiſſoit en avoir cinq, parloit bien, & developpoit déjà ſon caractere fier & opiniâtre. C'étoit le temps que le lutin Zéphir avoit fixé pour la réuſſite de ſon projet. Il va trouver les Chevaliers de la Vengeance, au camp devant le Château de Bruyant, & leur dit: » Si vous advertis que je ſuis maître Zé» phir, qui ſuis moult dolent de la mort » de Eſtonne; mais advenir convient ce » qui eſt ordonné. Si veulx bien vous » dire que jamais ne viendrez à chef de » votre intention, ſi ne faictes venir l'en» fant Paſſelion à ce ſiége, & ſi ainſi » le faictes, vous verrez ce qu'il en ad» viendra, car à ce ne fauldray au jeune » enfant, ainſi qu'il ait avecque lui l'arc » & la ſagette qu'il apporta du ventre de » ſa mere «.

Le conſeil du lutin fut ſuivi: pluſieurs Chevaliers, à la tête deſquels ſe mit Troylus, ſe rendirent à la Ville des Deſerts; & Troylus s'étant approché du berceau de l'enfant, lui dit: » Paſſelion,

» venir vous convient venger la mort de » Monſeigneur voſtre pere ; & quand » l'enfant l'eut entendu, il commença à » rire, en levant les bras à ſon oncle, » & ſoy étendant ſi très-fort qu'il penſa » rompre une ceinture de ſoye, par la- » quelle le tenoit la Dame Liryope «. L'enfant fut placé ſur un char avec ſon arc, ſes fleches & ſes nourrices, & ainſi conduit au camp des Chevaliers, où ſon arrivée parut une eſpece de fête triomphale, car on ne ceſſoit d'y répéter : » Paſſelion, tu ſois le bien venu, car à » ceſte fois ſera mis à mort le traître » Bruyant qui a meurdry ton loyal pere » Eſtonne «.

Bruyant, de la terraſſe de ſon Château, entendoit tous ces cris de joie, & rioit de ce que ſes ennemis faiſoient dépendre le terme de ſa vie, de la valeur d'un enfant d'un an. Mais cet enfant étoit protégé par le lutin Zéphir, & par une ſavante Magicienne, maîtreſſe du lutin ; ainſi il ne pouvoit que faire des choſes merveilleuſes.

Quelques jours après l'arrivée de Paſſelion au camp, il s'y préſenta une Pucelle avec deux Nains, chargés d'un coffret. Elle ſalua poliment les Chevaliers,

de la part de la Fée Morgane, bonne amie du lutin Zéphir, & remit le coffret & une clef d'or à Troylus de Royalville, l'assurant que dans ce coffre il trouveroit une armure destinée pour Passelion, que la Fée recommandoit qu'on fit promptement Chevalier. Elle désigna Lyonnel pour lui donner l'accolade, & prit aussi-tôt congé des braves Chevaliers, qui ne voulurent pas retarder d'un instant cette importante cérémonie, & qui décidérent qu'elle se passeroit au milieu du camp, & sous les yeux même du méchant fils de l'Enchanteur Darnand. Elle est assez singuliere pour que nous la rapportions dans les propres termes de l'Auteur.

» Troylus ouvrit le coffret, & y vit » un brevet, qui apprenoit ce que chas- » que Chevalier devoit vestir à l'enfant. » Troylus tira d'abord du coffre la che- » mise & les brayes d'ung jeune enfant » de telle grandeur comme il convenoit » à Passelion. Ceci, disoit le brevet, doi- » vent luy vestir les nourrices. Troylus » les montra à ses compagnons, qui en » firent de bons ris à cause de la péti- » teur des brayes; puis vint le hocquetin, » que devoit lui vestir le Chevalier à la

» belle Géante ; puis un haulbert de fin » argent, que l'on remit pour l'enfant » au Chevalier au Griffon ; la chauſſe » de haulbert, dont les mailles eſtoient » de fin argent, devoit eſtre préſentée » par le vaillant Neſtor ; les éperons de » fin or devoient eſtre chauſſés à l'enfant » par le Tors de Pédrac, l'épée qui avoit » un pied & demi de long, tant riche- » ment eſtoffée, lui devoit ceindre ſon » oncle Troylus de Royalville ; le heaulme » de fin or, enrichi de pierreries, lui de- » voit affubler le Chevalier au Dauphin ; » l'écu au champ d'or, repréſentant un » guerrier armé de toutes pieces, & un » lion d'azur, tenant un épée en ſa » griffe dextre ; cet écu lui pendra au » col Gadiffer d'Ecoſſe. Plus n'y avoit » au coffre que ung brevet, qui diſoit : » Le preux Lyonnel donnera l'accolée à » l'enfant, car de meilleur Chevalier ne » la peut-il recevoir «.

Lorſque la cérémonie commença, le jeune Paſſelion donna les marques de la plus grande joie : ſes nourrices lui vêtirent la chemiſe & les braves, & cha- que Chevalier lui attacha une piece de ſon armure, ainſi qu'il avoit été ordonné par la Magicienne : mais quand ce vint

à lui chauſſer les éperons d'or, le Tors fut obligé de le prendre ſur ſes genoux; ce qui fit beaucoup rire l'aſſemblée; puis Troylus, comme ſon parrain, le préſenta à Lyonnel, qui dit : » Certes vouluntiers » le ferai Chevalier, & hauſſa la main » dextre, & ferit ſur le col de l'enfant, » en diſant : Gentil Paſſelion, Chevalier » ſoyez. Quand Paſſelion euſt reçu l'ac- » colée, qui luy fiſt douloir le col par la » péſanteur du coup, il ſe prinſt à ſe » courroucer, lors tira ſon épée, & en » ferit le preux Lyonnel ſur le genoux, » car plus avant ne put il atteindre, en » lui diſant, vous eſtes oultrageux de m'a- » voir ainſi feru «. Ce petit mouvement de colere fit grand plaiſir aux Chevaliers de la vengeance; cependant Troylus crut devoir modérer ce feu : mais l'enfant, piqué de ſa leçon, pour y répondre, lui porta un coup du plat de ſon épée ſur le bras, & chaque Chevalier qui s'aviſa de le plaiſanter, reçut en récompenſe quelques *horions* ; » enfin, Gadiffer d'E- » coſſe, en lui pendant l'écu au col, luy » diſt : Paſſelion, dans ce nouvel état, » ſoyez preux, & ne faictes ni ne ſouf- » frez de laſchetez; & en diſant ce, il » prinſt ung bâton, en ferit l'écu du

» petit Chevalier. Quand l'enfant ſe ſen-
» tit ainſi feru, il repart: Certes je ne
» peulx endurer coups ſans les rendre;
» lors ferit Gadiffer de ſon épée, & cou-
» pant ſes veſtures, il fiſt jaillir le ſang
» de ſon bras. Quand les nobles Cheva-
» lieres veirent le hardement du petit
» Paſſelion, ils en demenerent grande
» joyeuſetez, & s'écrierent qu'il eſtoit
» moult fier, & ſeroit grand perſon-
» naige «.

Telle fut la cérémonie de la reception du fils d'Eſtonne dans l'ordre de Chevalerie. Il ne s'en rencontre point de ſemblable dans aucun Roman, & Paſſelion eſt le premier qui ait reçu l'accolade dans un âge auſſi tendre.

Pendant que les huit Chevaliers de la vengeance s'appliquoient à inſtruire leur nouveau compagnon dans l'art de décocher des fleches, le temps fixé pour la punition de Bruyant arrivoit, & l'on vit un ſoir le bon lutin Zéphir deſcendre ſur un nuage au milieu du camp. Il ordonna aux Chevaliers de s'aſſembler tous devant la porte du Château aſſiégé; & à minuit, ayant excité une furieuſe tempête, la foudre briſa les ponts-levis, & conſuma la porte. Alors, Zéphir, prenant Paſſelion dans ſes

ſes bras (& l'on doit remarquer qu'il étoit à cheval), il le tranſporta dans la cour du Château. L'orage avoit fait fuir Bruyant au haut de ſa principale tour; mais quand le jour commença à paroître, il vit avec effroi tous ſes ennemis dans ſa cour, qui excitoient le jeune Chevalier à venger la mort de ſon pere : cependant, aſſuré de la bonté de ſa fortereſſe, il ne croyoit pas devoir craindre beaucoup une poignée de gens, qui n'avoient pour Chef qu'un enfant; &, dans cette perſuaſion, il ne craignit pas de les plaiſanter ſur les efforts impuiſſans qu'ils alloient faire pour le joindre au haut de ſa tour. Paſſelion, irrité de ces inſultes, propoſe au Tyran de deſcendre, & de venir vider leur querelle par un combat : celui-ci s'y refuſe; & l'enfant alors devenant furieux, lui décoche une fleche, qui lui perce le cœur. Le corps du traître Bruyant, affaiſſé par ſon propre poids, tombe par un des creneaux de la tour, eſt reçu ſur les épées des huit Chevaliers de la Vengeance, & reſte ainſi ſuſpendu en l'air.

Ce fut ainſi que ſe trouva vengée la mort du brave Eſtonne. Le Château de Bruyant fut donné aux nourrices de Paſ-

ſelion, qui, après ce brillant exploit, diſparut par enchantement. La Fée Morgane, ayant voulu prendre ſoin de ſon éducation, le fit élever dans ſon Palais, avec ſon couſin Benucq, fils de Troylus & de la belle Zélandine, qui, comme nous le rapporterons dans l'Hiſtoire de Lyonnel, le conçut pendant un ſommeil profond.

Les Chevaliers de la Vengeance, après avoir terminé glorieuſement cette petite guerre, ſe rendirent à la Ville de Pédrac, où Liryope & Zélandine avoient préparé des fêtes brillantes pour les recevoir. Ils y reſterent peu de temps, car le Tors & Liryope ayant formé le deſſein d'aller ſe fixer dans la forêt Carbonniere, dont Alexandre les avoit fait Souverains, ils voulurent les y ſuivre. On s'embarqua, & l'on arriva heureuſement à la Ville de Nerves, alliée des Anglois, où l'on paſſa quelque temps dans les fêtes & les feſtins; enſuite cette illuſtre Compagnie conduiſit Liryope & le Tors ſon époux, dans la Capitale de leurs Etats. Après y être reſtés pluſieurs mois, ils prirent congé d'eux, & retournerent en Angleterre.

Ces bons Souverains s'appliquerent à civiliſer leur nouveau peuple, & paſſerent heureux & tranquilles une longue ſuite d'années : mais leur félicité fut troublée par l'arrivée des Romains. Ces injuſtes Conquérans, après avoir fait de la Grande-Bretagne un vaſte déſert, vinrent attaquer la Ville de Nerves, qui depuis long-temps leur réſiſtoit, & faiſoit l'objet de leurs déſirs. Le Tors courut au ſecours de ſes alliés avec toutes ſes forces; mais il ne put que retarder leur perte : il périt avec eux, & ſes Etats devinrent la proie du vainqueur. Liryope ſe ſauva en Angleterre avec ſes enfans; tout y étoit dans la confuſion, & elle erra dans les forêts de ce Royaume, ſans ſavoir où ſe fixer. Heureuſement que la Reine Fée, dont il eſt tant parlé dans cette Hiſtoire, eut pitié de ſes malheurs : elle l'attira dans la forêt des Merveilles, & y rétablit pour elle cette ancienne maiſon, nommée l'*Hoſtel du Pénitencier de la Royne de Faérie.* On ſe ſouvient que ce fut dans ce lieu où le Tors étoit devenu taureau à ſept têtes, & Liryope levrette blanche, pour accomplir leurs deux années de pénitence.

Liryope & ſes enfans vécurent paiſiblement dans cette retraite ; & lorſque la Chevalerie fut rétablie dans la Grande-Bretagne, les fils de Tors furent chercher des aventures, & leurs ſœurs épouſerent Utran & Sanguin, fils du jeune Gadiffer d'Ecoſſe & de Flamine d'Irlande.

AVENTURES de Lyonnel du Glar, qui fut par ſes proueſſes Roi de Léonnois, & de ſon compagnon Troylus de Royalville, Chevaliers du franc Palais; ſecond Epiſode du Roman de Perceforeſt.

NOus avons vu dans l'extrait du Roman de Perceforeſt, que Lyonnel du Glar fut chargé du gouvernement de l'Ecoſſe pendant le long ſéjour qu'après ſa bleſſure le Roi Gadiffer fit au Château des Fées. Ce brave Chevalier ſe ſignala ſur-tout lors de l'invaſion des Grecs, envoyés par Antipater, ſucceſſeur d'Alexandre, pour conquérir la Grande-Bretagne, & il tua de ſa main Juveniſpater leur Général. Ces belles actions tiennent à l'Hiſtoire de Perceforeſt & de ſon frere Gadiffer; mais il y en a d'autres dans le Roman qui ont plus particuliérement rapport à notre Héros, & ce ſont celles-là qui forment au Roman de Perceforeſt un Epiſode que nous croyons auſſi capable que celui d'Eſtonne d'amuſer & d'intéreſſer nos Lecteurs.

LYONNEL, après la défaite des Grecs, ſongea à rebâtir Royalville, qu'ils avoient détruite; il employa tant d'ouvriers, qu'en moins d'une année elle fut achevée, encore plus grande & plus ſuperbe qu'elle

ne l'avoit été précédemment. Les anciens habitans s'étoient emparés de toutes les armes des Grecs, dans la bataille qu'ils leur avoient livrée; ils prirent goût au métier de la guerre, & pluſieurs d'entre eux devinrent de vaillans Chevaliers. Ceux-ci, par leurs exemples, firent naître dans le cœur de leurs fils l'amour & le déſir de la gloire. Le jeune Troylus, frere de la belle Priande, fut un de ceux qui ſe diſtinguerent le plus dans les différens tournois qui ſe donnerent à l'occaſion du rétabliſſement de Royalville. Il mérita d'être fait Chevalier par Lyonnel, & devint ſon compagnon d'armes.

Dans la déroute des Grecs, & lorſqu'ils ſe rembarquoient avec précipitation, il étoit reſté ſur le rivage un de leurs Pilotes, percé de coups, & dans un état qui faiſoit déſeſpérer pour ſa vie. Lyonnel ordonna qu'on en prît ſoin, & les Myres (Médecins) réuſſirent à guérir ſes bleſſures. Ce Grec, nommé Nabin, étoit fort expert dans l'art de la navigation; il s'attacha par reconnoiſſance à ſon bienfaiteur, qui lui aſſigna quelques portions de terre ſur le bord de la mer, & le chargea de la conſtruction de pluſieurs navires, qui ſeroient toujours prêts à partir au premier ordre.

Comme Royalville étoit ſituée aſſez proche de la plage où Nabin faiſoit ſa demeure, les habitans de cette Ville apprirent de lui l'art de naviguer ; & c'eſt de cette époque que les Bretons doivent partir pour fixer le commencement de leur marine, & de la gloire qu'elle leur a acquiſe.

Notre Héros, voyant l'Ecoſſe paiſible, & ayant établi de ſages loix dans ſa nouvelle Ville, & nommé pour la gouverner en ſon abſence le brave Claudius de Carleir, entreprit de découvrir ce fameux Château des Fées, où la Reine Fée cachoit à tous les yeux ſon époux Gadiffer, depuis la terrible bleſſure que ce Prince avoit reçue en chaſſant un ſanglier. La Reine publioit que ſa guériſon dépendoit du long ſéjour qu'il feroit dans ce Château, qu'on ſavoit ſeulement être ſitué dans la forêt des Merveilles, mais qui avoit juſque-là échappé à toutes les recherches des Chevaliers Ecoſſois. Lyonnel, ſuivi de ſon Ecuyer Clamides, ſe rendit dans cette forêt. Après une aſſez longue marche, il arriva près d'une fontaine, environnée d'arbres touffus, qui y entretenoient, lorſque le ſoleil étoit au plus haut de ſa courſe, une fraîcheur délicieuſe. Deux Dames voilées s'y repoſoient, mais

il ne put diſtinguer aucun de leurs traits. L'une ſeulement, à ſa taille haute & majeſtueuſe, à ſon maintien grave & noble, lui ſembla une Dame de *royal lignage*. Il la conſidéroit, lorſqu'en jetant les yeux ſur la fontaine, il apperçut trois jeunes Pucelles qui s'y baignoient. On ne nous peint pas plus belles les Nymphes de la ſuite de Diane, ni celles de la Déeſſe Vénus. Cependant Lyonnel en remarque une qui lui paroît l'emporter ſur les deux autres, & celle-là ſeule fixe toute ſon attention. Perſuadé qu'il ne peut être découvert, il ſe gliſſe doucement à travers les feuillages; il retient ſon haleine, & tandis qu'un feu ſubtil agite tous ſes ſens, il demeure immobile, & dévore des yeux toutes les beautés de ce charmant objet; mais bientôt l'admiration fait place aux ſentimens de l'amour le plus paſſionné. Tel étoit l'état contraint & agité de notre Chevalier, lorſque deux jeunes Jouvenceaux ſortirent du bois, tenant chacun un épervier ſur le poing. Ils prierent poliment Lyonnel de ſe retirer, & de ſe garder d'inquiéter les Pucelles qui prenoient le plaiſir du bain : » Beaulx enfans, dit Lyon» nel, tout ainſi que l'aimant attire le » fer, qui n'a pouvoir de ſoi défendre, » tout en icelle maniere la beaulté que

» je voi en l'une de ces Pucelles me at-
» trait à elle ſans que je y puiſſe réſiſter, ſi
» ne m'en ſachez mal gré. Par l'ame de
» mon pere, reprit le plus fier des Da-
» moiſels, ſi je étois Chevalier, bien vous
» apprendrois à être courtois envers les
» Pucelles, & ne pas les troubler dans
» leurs ſecrets déduits «. Le Damoiſel continuoit encore ſes menaces, lorſque trois Chevaliers armés, qui en avoient entendu une partie, ſe préſenterent devant Lyonnel, & lui propoſerent le combat. Jamais Lyonnel ne s'étoit laiſſé provoquer en vain, & ce moment fut l'unique de ſa vie où il balança s'il ſe meſureroit contre un ennemi audacieux. L'honneur l'emporta ſur l'amour qui venoit de naître en lui, & ſur le plaiſir de s'occuper d'un objet charmant : il fondit avec fureur ſur ſes adverſaires, les renverſa tous trois, & ſans s'informer qui ils étoient, ni s'ils avoient reçu quelques bleſſures, il ſe rapprocha de la fontaine ; mais, pendant le combat, les Pucelles & les Damoiſeaux s'en étoient éloignés. Déſeſpéré de ſa mauvaiſe fortune, il veut s'en prendre aux Chevaliers qu'il vient d'abattre ; il retourne ſur ſes pas, & ne retrouve ni cavaliers, ni chevaux : cependant l'herbe froiſſée lui indi-

que la route qu'ils ont priſe ; il la ſuit, s'avance précipitamment à travers la forêt, & revoit d'abord d'aſſez loin les charmantes Pucelles : il s'approche, & en fixant celle qui l'a charmé, il ſe confirme dans l'idée qu'elle eſt la plus belle des trois, & même qu'aucun objet ſur la terre ne peut lui diſputer le prix de la beauté. Un coup d'œil, que cette aimable inconnue jeta ſur lui, comme il étoit prêt de l'atteindre, acheva de l'enchaîner, & il fit intérieurement ſerment qu'il n'auroit jamais d'autre Dame de ſes penſées. Il alloit le lui déclarer, en ſe jetant à ſes pieds, lorſque tout à coup les trois Pucelles diſparurent à ſes yeux ; au lieu d'elles, il vit à la même place un vénérable vieillard qui lui adreſſa ces paroles : » Chevalier, où vas-tu ? Que quiers-tu ? pour » veoir à plain ce que tu déſire, te fault » avoir le chief du Géant aux crins » dorés «. Cet avertiſſement fut un ordre pour notre amoureux Chevalier ; il proteſte qu'il accomplira la volonté de ſa Dame : mais, auſſi imprudent que tous les autres Héros de la Chevalerie, il laiſſe partir le vieillard, ſans s'informer de lui quel eſt ce Géant aux crins dorés, & où il peut le rencontrer.

Indifférent ſur la route qu'il doit prendre, & ſe confiant à ſa bonne fortune, Lyonnel traverſe, à pluſieurs repriſes, toute la forêt des Merveilles. Il livre un grand nombre de combats à des Chevaliers Bretons, ſes amis, ſes compagnons d'armes, mais qu'il ne reconnoît qu'après les avoir vaincus. Ces proueſſes le chagrinoient plus qu'elles n'étoient capables de le ſatisfaire. Une aventure plus agréable ranima les eſpérances de notre Chevalier. Une Demoiſelle vint le ſaluer de la part de la Pucelle qu'il avoit vue dans le bain, & lui remit, » comme à la fleur de » proueſſe, un écu vermeil, où le chief » du Géant aux cheveux dorés étoit » repréſenté, & au côté droit de l'écu » étoit le portrait de la belle Blanche, » Princeſſe d'Ecoſſe, avec ſon nom «. C'étoit cette Pucelle que Lyonnel avoit vue dans la fontaine, & dont il étoit devenu éperdument amoureux ſans la connoître. Tranſporté de joie & d'amour, il fit remercier ſa Dame du beau don qu'elle venoit de lui faire, & proteſta qu'il ne ceſſeroit pas ſes courſes, qu'il ne fût parvenu à remplir ſes déſirs. En effet, accompagné de ſon ſeul Ecuyer Clamides, il parcourut tous les déſerts de l'Ecoſſe,

où vingt fois ils furent expoſés à mourir de ſoif & de faim. Le haſard les conduiſit enfin dans le Royaume des Etranges-Marches; mais ils n'y trouverent aucuns ſecours. Ce pays, depuis quarante ans, étoit ravagé par un lion & une lionne qui avoient dévoré la plus grande partie des habitans; le reſte avoit pris la fuite, pour ſe dérober à un ſemblable malheur. Le Roi & la Reine de cet Etat dévaſté ſe tenoient renfermés dans un Château, d'où ils ne ſortoient qu'avec précaution, dans la crainte d'être ſurpris par ces bêtes féroces.

Lyonnel ignoroit toutes ces particularités. Le haſard le conduit ſur une montagne où les lions avoient leur caverne: il eſt attaqué par ces animaux furieux, qui veulent ſe jeter ſur lui; mais il ſe défend avec tant de force & d'adreſſe, qu'il parvient à tuer le lion & la lionne. Une des griffes du premier s'étoit attachée ſi fortement à l'écu du Chevalier, qu'il fallut couper la patte de l'animal, & cette griffe reſta toujours depuis ſur l'écu.

La fatigue que Lyonnel venoit d'eſſuyer dans ce combat, ne l'empêcha pas de gravir juſqu'au haut de la montagne, & de pénétrer dans le repaire de ces animaux:

il y trouva deux jeunes lionceaux; l'un fut mis à mort par notre Héros; mais l'autre » vint s'humilier devant lui, & com- » mença à plorer ſi tendrement, ſelon ſa » nature, & lui va lécher les mains; ſi » grand pitié en eut Lyonnel, qu'il lui » fit grace, & l'emporta dans ſes bras » hors de ſa caverne «.

Cependant notre Chevalier avoit reçu quelques bleſſures, & perdoit beaucoup de ſang : Clamides l'étancha de ſon mieux, & mit le premier appareil ſur ſes plaies; mais prévoyant que ſon Maître ne pourroit ſoutenir la fatigue du cheval, il s'aviſa de lui compoſer un lit de branches d'arbres, ſur lequel il le coucha, & plaça ſon écu à ſes pieds avec les têtes des deux lions qu'il avoit coupées; enſuite, ayant attelé le cheval de Lyonnel & le ſien à cette eſpece de voiture, il prit la route qui lui parut la moins embarraſſée, dans l'eſpoir qu'elle les conduiroit à quelque habitation. Ils arriverent heureuſement en peu d'heures devant la porte du Château du Roi des Etranges-Marches. Notre Chevalier fut reçu par ce petit Souverain comme le libérateur du pays: la Reine prit ſoin elle-même de ſes bleſ-

ſures, qui, après quelques mois, furent entiérement guéries.

Le ſéjour que Lyonnel fit dans ce Château, lui donna la ſatisfaction de voir les pauvres habitans du pays revenir à leurs cabanes ; il fut ſenſible aux témoignages qu'ils lui donnerent de leur reconnoiſſance, & partit comblé des bontés & des aſſurances d'amitié du Roi & de la Reine. Comme il ne ſuivoit point de route déterminée, il arriva avec ſon Ecuyer & ſon jeune lion, qui avoit pris pour lui le plus ſingulier attachement, aux environs de Royalville. Lyonnel y rencontra le Grec Nabin, ce fameux Pilote, à qui il avoit accordé une habitation ſur les bords de la mer. Nabin reçut ſon bienfaicteur avec joie ; & apprenant qu'il cherchoit la demeure du Géant aux crins dorés, il lui apprit qu'il la connoiſſoit, & ſe chargea de le conduire dans l'Iſle dont ce monſtre étoit le Seigneur ; mais en même temps il l'avertit de tous les dangers qu'il auroit à courir avant de mettre cette aventure à fin.

Les repréſentations du Pilote ne purent diſſuader Lyonnel d'exécuter les volontés de ſa Dame, & d'ailleurs aucuns périls

n'étoient capables de l'effrayer. Nabin, par ſon ordre, prépara promptement une petite nef, où il entra avec ſon Ecuyer & ſon lion; mais à peine avoient-ils gagné la pleine mer, qu'un terrible coup de vent les jeta près de l'Iſle du Serpent. On la nommoit ainſi, parce qu'elle ſervoit de retraite à un ſerpent ailé d'une groſſeur prodigieuſe, qui inquiétoit beaucoup les Navigateurs, & ſouvent en enlevoit quelques-uns de deſſus leurs vaiſſeaux. Lyonnel réſolut de tuer cet animal, & regarda cette entrepriſe comme digne de ſon courage, puiſqu'elle ſeroit utile à l'humanité. Il ſe fit deſcendre ſeul dans l'Iſle, & livra un long & périlleux combat au ſerpent, qui enfin périt ſous les coups de ce brave Chevalier. Dès qu'il fut mort, tous les Matelots & le Pilote Nabin deſcendirent dans l'Iſle, & félicitèrent le vainqueur, prirent enſuite le ſerpent, & le ſuſpendirent au haut d'un grand mât, pour inſtruire les Navigateurs qu'ils pouvoient maintenant ſans danger aborder cette côte. Clamides, toujours attentif à conſerver toutes les preuves des grandes proueſſes de ſon Maître, coupa les jambes du ſerpent, & les attacha à l'arçon de la ſelle, avec les deux têtes de lion.

Après cette victoire, Lyonnel ſe rembarqua, & au bout de quelques jours d'une navigation pénible, l'on aborda à l'Iſle du Géant. Le vaiſſeau fut caché derriere un rocher, & le Chevalier & Clamides deſcendirent ſeuls dans l'Iſle, & entrerent dans une prairie, d'où l'on voyoit diſtinctement un vieux Château qui étoit la demeure du Géant. En ſuivant le cours d'un petit ruiſſeau, ils virent deux femmes aſſiſes à l'abri d'un buiſſon, & comprirent, à leurs geſtes, qu'elles s'entretenoient enſemble avec aſſez de vivacité. Le Chevalier, curieux de ſavoir le ſujet de leurs diſcours, ſe gliſſa doucement derriere elles, & ſe plaça de façon qu'il ne perdit rien de ce qu'elles ſe dirent : » N'eſt-il pas » bien cruel, diſoit celle qui paroiſſoit » être la Maîtreſſe, & qui étoit une » Géante, belle encore, mais un peu ſur » le retour, n'eſt-il pas bien outrageant » de me voir ainſi abandonnée pour ma » fille ? Oui, Hémine, il m'a menacée » de me faire mourir, ſi je m'oppoſois à » ſon brutal amour. Tu me connois, je » ſuis extrême dans mes paſſions : je dé- » vorerois plutôt le cœur de ma fille que » de ſouffrir qu'elle prît ma place dans » celui de ſon pere & mon époux. Si je

» ne

» puis prévenir mon outrage, je ſaurai » le venger en faiſant périr les coupables «. Pendant que la Confidente employoit toute ſon éloquence pour perſuader à ſa Maîtreſſe qu'elle devoit attendre du temps quelque ſoulagement à ſes chagrins, Lyonnel ſe préſenta devant la belle éplorée ; il lui offrit tous les ſervices qui pouvoient dépendre de lui. » Hélas ! lui répondit la » Géante ; le ſeul bien que je ſouhaite eſt » le retour de la tendreſſe de mon époux, » & ce bonheur, il n'eſt pas en votre » pouvoir de me le faire goûter. D'ailleurs » ma vie eſt menacée par l'ingrat, & s'il » a décidé de me ſacrifier à ſon inceſ- » tueux amour, ſa force, ſupérieure à » tout, ne lui fait redouter aucun Che- » valier, quand même il s'en trouveroit » qui oſât prendre ma défenſe «. Elle lui apprit enſuite qu'elle étoit l'épouſe du Géant aux crins dorés, & l'invita à ſe retirer, dans la crainte qu'étant apperçu par ſon mari, il ne fût précipité avec ſon compagnon dans un noir cachot.

Cette nouvelle combla de joie Lyonnel, dont les courſes avoient pour but la rencontre du Géant. Il crut qu'en flattant la douleur de ſa femme, il pourroit être introduit dans le Château ; &

cet expédient lui réuſſit. La Géante, que ſon infortune rendoit ſenſible, & ſans doute peu accoutumée à trouver des conſolateurs, cacha le Chevalier & ſon Ecuyer dans la piece la plus reculée de ſon appartement, où le Géant n'entroit jamais. Après le récit douloureux des mauvais traitemens qu'elle éprouvoit de la part de ſon époux depuis ſix mois, & auxquels Lyonnel feignit de prendre part, elle le conduiſit avec Clamides dans la chambre de Galantine, qui dans ce moment dormoit profondément. Cette jeune perſonne n'avoit encore que dix ans; mais ſa taille & ſes traits étoient déjà formés, & l'on n'auroit pas craint de ſe tromper en la prenant pour une beauté de dix-huit ans. Cette viſite n'interrompit pas le ſommeil de Galantine, & le Chevalier & la Géante ſortirent avant qu'elle fût réveillée: mais Clamides, qui avoit trouvé à ſon gré les appas de la Pucelle, reſta dans la chambre, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Le galant Ecuyer attendit que le ſommeil de Galantine fût diſſipé. Quoique ſurpriſe de voir un inconnu ſi près d'elle, elle écouta avec intérêt les tendres propos qu'il lui tint, & prit plaiſir à ſes careſſes. Ce tête à tête,

dont nous voilons les ſuites peu modeſtes, fut interrompu par un Meſſager du Géant, qui, ne pouvant ſe paſſer de voir ſa fille, lui ordonnoit de le venir trouver dans ſon jardin. Elle quitta avec chagrin ſon nouvel ami, mais elle crut devoit obéir à ſon pere. Le Géant la voyant arriver, » ſe prinſt à lui dire : Galantine, belle » fille, ne puis être joyeux ſans vous voir, » quand ſerez grande, ne nous quitterons » plus, & ſerez ma mye. L'enfant qui » ne ſaveit dire fors ce qui mieulx lui » plaiſoit, répondit, Syre, ne veulx plus » être votre mye, car en ay trouvé ung » plus bel & plus jeune que vous «. A ce propos, le Géant entra dans une grande fureur; &, pour l'appaiſer, ſa femme fut obligée de lui découvrir qu'elle avoit donné retraite dans le Château à un Chevalier & à ſon Ecuyer. Le Géant voulut les voir, & la Géante ne put ſe diſpenſer de les lui préſenter.

Lyonnel ne fut point déconcerté à la vue du Géant. Il lui avoua avec la franchiſe ſi fort en recommandation parmi les preux Chevaliers, qu'il n'étoit venu dans ſon Iſle que pour conquérir ſes cheveux dorés, & les offrit à une Dame de haut lignage qui déſiroit les poſſéder. Le

Géant rit beaucoup du deſſein du Chevalier & conſentit à joûter contre lui, aux conditions que s'il étoit vaincu, il lui abandonneroit ſa belle chevelure, mais en lui déclarant auſſi que s'il étoit vainqueur, il ſeroit employé aux plus vils fonctions de ſa cuiſine. Lyonnel ſe ſoumit à cette loi, & ce fut dans la grande ſalle du Château que le prix des cheveux dorés fut diſputé. Le Géant les défendit avec autant de force que de courage; le Chevalier mit plus d'adreſſe dans ſes attaques, & autant de valeur dans ſes défenſes; enfin le Géant, lorſqu'il croyoit renverſer ſon ennemi, fut renverſé lui-même, & auſſi-tôt Lyonnel tirant ſon épée, s'en ſervit pour lui ſéparer la tête du corps.

Dans les diſpoſitions où nous avons vu la Géante, on peut bien ſe perſuader qu'elle ne donna pas beaucoup de larmes à la mort de ſon époux. Les ſujets du Tyran ne le regretterent pas davantage, & prêterent avec joie ſerment de fidélité à ſa fille Galantine, qui promettoit d'être auſſi belle qu'avoit été ſa mere, & dont la vivacité des paſſions commençoit à ſe développer. La preuve que nous en pouvons donner, c'eſt qu'elle raconta naïve-

ment à ſa mere tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon tête à tête avec Clamides, & qu'elle le lui demanda pour époux. Il auroit été difficile de réſiſter aux inſtances de la jeune perſonne. Les noces de l'Ecuyer & de Galantine ſe célébrerent auſſitôt que Lyonnel eut fait Clamides Chevalier ; & ces époux vécurent long-temps heureux. Ils eurent trois fils, qui devinrent de vaillans Chevaliers, & deux filles d'une grande beauté, & qui attendirent le choix de leurs parens pour être pourvues.

Lyonnel, ayant pris congé des jeunes époux & de la bonne Géante, fut retrouver ſon navire derriere la roche où il avoit été caché. Il aborda bientôt ſur la côte de Royalville, & demeura quelques jours dans l'habitation du Pilote Nabin, pour ſe repoſer ; mais l'impatience de découvrir le lieu qu'habitoit la Dame de ſes penſées, & de mettre à ſes pieds les témoignages de ſa valeur & de ſon amour, lui fit abandonner cette retraite. Il prit pour Ecuyer, Caſtor, fils de Nabin, & fit mettre dans un ſac la tête du Géant : celles du lion & les pieds du ſerpent, furent pendus des deux côtés de la ſelle, & l'on voyoit

ſur l'écu de Lyonnel la griffe du lion qu'il avoit vaincu le premier. Le jeune lion, devenu grand, le ſuivoit à pied, comme un chien fidele. Ce fut dans cet équipage qu'il entreprit de faire ſes recherches.

Cependant Troylus marchoit ſur les traces des plus fameux Chevaliers Bretons, & l'on parloit avec éloge de ſes proueſſes. Au milieu de ſes courſes, le haſard le conduiſit au Château d'Etain, où l'on voudra bien ſe rappeler qu'étoient retenus priſonniers les douze Chevaliers aux vœux. Il les combattit tous; mais ces braves Guerriers, qui ne pouvoient être abattus que par Peleon des Mares, eurent l'avantage ſur Troylus : ce jeune Chevalier en eut quelque dépit; mais il ſe vengea de ſa défaite, ſur pluſieurs autres Chevaliers, qui furent forcés de lui céder la victoire. Plein de reſpect pour les Dames, il en étoit le défenſeur zélé, & il le montra en beaucoup d'occaſions. Une Demoiſelle charmante dut à ſa valeur, la vie & ſon honneur, que quatre Chevaliers felons vouloient lui ravir. Cette Pucelle appartenoit à la Princeſſe Blanche d'Ecoſſe, & cherchoit Lyonnel du Glar, pour le féliciter de la part de ſa Maî-

treſſe, ſur la gloire qu'il venoit d'acquérir. La Meſſagere raconta à Troylus le ſujet de ſon ambaſſade, & le jeune Chevalier fut ravi d'entendre le récit des belles actions d'un ami qu'il chériſſoit tendrement. S'étant ſéparé de la Demoiſelle, il ſe propoſa de chercher Lyonnel, & ne tarda pas à le rencontrer. Le bon Chevalier dormoit tranquillement à l'ombre d'un aliſier, ſous la garde de ſon lion. Troylus ne voulut point interrompre ſon ſommeil, & ſe tint à quelque diſtance de lui. Il vit avec ſurpriſe le lion tracer un cercle autour de ſon Maître, & ſe coucher à ſes pieds. Lorſque Lyonnel ſe réveilla, il reconnut ſon ami, & courut ſe jeter dans ſes bras. Ils ſe conterent réciproquement leurs aventures, & Lyonnel fut enchanté d'apprendre que la beauté pour laquelle il avoit affronté tant de périls, & fait tant d'exploits brillans, en étoit inſtruite.

Comme les deux Chevaliers examinoient le cercle tracé par le lion, Lyonnel fit part à ſon ami d'un ſonge qu'il avoit eu. » Je croyois être, lui dit-il, au » milieu d'une plaine : je vis mon lion » tracer autour de moi un grand cercle, » & j'imaginai l'entendre parler, & me

» dire très-distinctement : Dans ce lieu
» même bâtis un superbe Chastel &
» une belle Ville, parce que dans cet
» endroit tes désirs seront satisfaits, &
» que tu y épouseras la Dame de tes pen-
» sées. Les songes, lui dit Troylus, ne
» sont souvent que les enfans de notre
» imagination ; mais celui-ci porte un
» caractere de vérité, qui m'engage à y
» ajouter foi : je me charge de la cons-
» truction du Chastel & de la Ville,
» & j'aurai soin de peupler cette derniere
» d'habitans courageux, qui se rendront
» dignes du Maître auquel ils auront le
» bonheur d'appartenir. Je ne demande
» qu'un an pour accomplir ma promesse,
» & je vous donne ici rendez-vous
» au bout de ce temps «.

Les deux Chevaliers se séparerent : Lyonnel rentra dans la forêt des Merveilles, toujours occupé du désir de retrouver sa Dame ; mais son bonheur fut retardé par des ennemis de sa gloire. Un méchant Chevalier, nommé Herban, jaloux de la réputation que Lyonnel s'étoit faite dans la Grande-Bretagne, forma le dessein de lui enlever les marques de ses victoires. Le lâche n'osant employer la force, eut recours à la magie, & s'a-

dreſſa, pour y réuſſir, à deux Enchanteurs de ſes parens. Quoique ceux-ci ne fuſſent pas des premiers dans leur Art, à force de conjurations, ils trouverent le moyen de ravir à notre Chevalier ſon écu, les deux têtes de lion, les pieds du ſerpent, le chef du Géant aux crins dorés, & même le jeune lion, qui juſque là ne l'avoit jamais quitté. Ils remirent le tout à leur déloyal parent, qui crut pouvoir ſe faire paſſer pour le vainqueur de tous ces monſtres, en ſe préſentant devant Lidorie, avec ces marques glorieuſes; mais il étoit difficile d'en impoſer à la Reine Fée. Cette Princeſſe, protectrice de Lyonnel, avoit eu connoiſſance de tous les exploits qu'il avoit faits pour mériter la belle Blanche ſa fille, & ſon art lui avoit appris le tour perfide que les Magiciens, amis d'Herban, venoient de lui jouer. Elle reçut les préſens, & après avoir confondu le mauvais Chevalier, en lui faiſant connoître qu'elle étoit inſtruite de ſes méchans deſſeins, elle les dépoſa dans un Temple qu'elle fit élever exprès, & les mit ſous la garde du jeune lion, décidant que le ſeul Lyonnel pourroit pénétrer dans ce lieu ſacré. Ce Temple fut appelé *de la Franche-garde.*

La Reine d'Ecoſſe força Herban d'y dépoſer la preuve des exploits de Lyonnel, & auſſi-tôt après elle le fit chaſſer par le lion, qui reſta ſur le ſeuil de la porte, pour en défendre l'entrée. On vit dans le même moment s'élever un haut pilier de marbre, où étoit ſuſpendue une clef d'or, dont il falloit s'emparer avant de pouvoir entrer dans le Temple. Herban, déſeſpéré de voir ſa tromperie découverte, jura que nul Chevalier n'approcheroit du Temple, ſi auparavant il ne l'avoit combattu & vaincu. Pour cet effet, il fit élever un pavillon, devant lequel il falloit néceſſairement paſſer pour parvenir au pilier, & il attendit que quelque Chevalier vînt éprouver ſa valeur, ou combler ſa honte.

Cependant Lyonnel ne pouvoit ſe conſoler d'avoir perdu, ſans qu'il lui eût été poſſible de les défendre, les preuves de ſon courage, & ce qui ſeul pouvoit lui concilier les bonnes graces de ſa Dame. Dans l'excès de ſa douleur, il compoſa un Lai ou Complainte, qu'il chantoit ſans ceſſe pour charmer ſes ennuis, & dont nous allons rendre le ſens dans quelques Couplets.

LAI ou Virelai de Complainte.

BRULANT d'amour, je volois à la gloire ;
J'ai combattu pour voir naître un beau jour :
Ah ! j'ai perdu les fruits de ma victoire,
Il ne me reſte, hélas ! que mon amour.

L'amour conduit au Temple de Mémoire ;
C'eſt lui ſeul qui fait les Héros,
Et leur procure un doux repos.
Brûlant d'amour, je volois à la gloire.

Me flattant d'un tendre retour,
J'ai renverſé plus d'un monſtre effroyable ;
J'ai mis à mort un géant redoutable ;
J'ai combattu pour voir naître un beau jour.

Ou par ſurpriſe, ou par trahiſon noire,
On a de mes exploits fameux
Ravi les témoins précieux :
Ah ! j'ai perdu les fruits de ma victoire.

Déſeſpéré dans ce ſéjour,
N'oſant m'offrir aux yeux de ma Maîtreſſe,
Sans lui prouver mes ſuccès, ma proueſſe ;
Il ne me reſte, hélas ! que mon amour.

Lyonnel, n'oſant plus ſe préſenter devant Blanche, avoit ceſſé ſes recherches, & faiſoit répéter ſon Lai de complainte aux échos de la forêt. Un Menétrier l'entendit, & fut frappé des expreſſions tendres & douloureuſes dont le Lai étoit

rempli. Il s'approcha du Chevalier, & le conjura de lui apprendre cette Chanſon, en lui diſant qu'elle lui paroiſſoit aſſez belle & aſſez touchante pour pouvoir être chantée à la Cour du Roi Perceforeſt, où il ſe rendoit. L'eſpoir, que par ce moyen Blanche ſeroit inſtruite des malheurs de ſon Chevalier, & qu'elle daigneroit le plaindre, fit que Lyonnel répéta aſſez ſes Couplets au Menétrier pour qu'il pût les retenir. Son attente ne fut pas déçue; ce Chanteur, en quittant le Chevalier, rencontra la Princeſſe Blanche, & lui chanta la Complainte qu'il venoit d'apprendre. Elle produiſit ſon effet; la Princeſſe fut touchée juſqu'aux larmes du triſte ſort de ſon Amant, & pour l'adoucir, elle compoſa cet autre Lai, qu'elle appela le *Lai de réconfort.*

LAI ou Virelai de réconfort.

PREUX Chevalier, ne crains rien pour ta gloire;
Le juſte Ciel te prépare un beau jour;
Cours t'aſſurer du prix de ta victoire,
Et ſois toujours fidelle à ton amour.

Ah! Lyonnel, comment pourrois-tu croire,
Que celle dont tu ſuis les loix
Puiſſe douter de tes exploits?
Preux Chevalier, ne crains rien pour ta gloire.

Compte ſur un tendre retour ;
Par d'autres faits ſignale ta vaillance,
Blanche à la fin ſera ta récompenſe ;
Le juſte Ciel te prépare un beau jour.

De tes ſermens conſervant la mémoire,
La tendre Blanche pour tes jours
Invoque le Dieu des amours ;
Cours t'aſſurer du prix de la victoire.

Ne languis plus dans ce ſéjour,
Ce qu'on t'a pris le deſtin te le garde ;
Pour vaincre encor, vole à *la Franche-garde*,
Et ſois toujours fidele à ton amour.

Ce Lai apprenoit à Lyonnel tout ce qu'il avoit intérêt de ſavoir ; & dès que le Menétrier, chargé par Blanche d'aller retrouver ſon Chevalier, & de le lui chanter, eut rempli ſa commiſſion, le vainqueur des lions, du ſerpent, & du Géant aux crins dorés, ne balança pas à ſe rendre au Temple de la Franche-garde. Son premier exploit fut de faire mordre la pouſſiere au méchant Herban qui oſa s'oppoſer à ſon paſſage. Il n'eut pas de peine à s'emparer de la clef d'or ; mais comme il ſe préparoit à ouvrir la porte du Temple, le traître Herban, qui avoit eu le temps de ſe relever, vint lui porter un coup de lance par derriere,

dont il auroit été percé, ſi le lion, qui reconnut ſon Maître, n'eût ſauté à la gorge de l'aſſaſſin & ne l'eût étranglé. Ce fidele animal fit les plus tendres careſſes à Lyonnel, & ils entrerent enſemble dans le Temple. La Reine Fée s'y étoit rendue; elle le félicita ſur le ſuccès des travaux qu'il avoit entrepris pour plaire à la charmante Blanche, & lui promit qu'elle n'oublieroit jamais les ſervices qu'il avoit rendus à l'Ecoſſe en chaſſant les Grecs de ſon Royaume : » Ces trophées (lui » dit-elle) dépoſés dans ce Temple, atteſ- » teront à tous les Chevaliers, & votre » gloire & ma reconnoiſſance «.

Lyonnel reçut avec modeſtie les éloges que la Reine Fée donna à ſon courage ; mais ſi ſa vanité étoit ſatisfaite, ſon cœur ne l'étoit pas. Il oſa lui demander s'il ne lui ſeroit pas permis de préſenter ſes hommages à Blanche : » J'y conſens, lui ré- » pondit Lidorie; je vais vous tranſporter » dans ce fameux Château, où nul mortel » ne peut aborder ſans mon ordre; mais, » ajouta-t-elle, Sire Chevalier, puiſque » temps eſt d'aller veoir la Pucelle, vous » défend que ne attouchiez ni parliez à » elle, fors devant moi, ſans quoi mal- » heur vous adviendroit; & Lyonnel dit,

» Dame ferai voſtre commandement «.

Les airs furent la route que choiſit la Reine Fée pour conduire le Chevalier de Blanche au Château inviſible. Elle le préſenta au Roi Gadiffer, & ce Monarque lui fit l'accueil que méritoit un Héros, qui, au prix de ſon ſang, avoit ſauvé ſa patrie d'une ruine entiere. Comme Lyonnel devoit ſe rendre au tournoi annoncé pour célébrer le retour du Roi Perceforeſt dans ſa ville de Neufchâtel, Gadiffer lui fit préſent d'un écu, où Lidorie étoit repréſentée, & la Reine lui donna une ſuperbe lance, en lui enjoignant de ſe ſervir de l'une & de l'autre arme dès le commencement du tournoi. Lyonnel le promit avec ſerment, & obtint du Roi la permiſſion de prendre le titre de ſon Chevalier, & de le repréſenter au tournoi.

La jeune Blanche étoit témoin de cette brillante réception qu'on faiſoit à ſon Amant; elle en reſſentoit une joie incroyable : mais cette joie étoit traverſée par le chagrin qu'elle reſſentoit de ne pouvoir lui parler, pour obéir à la Reine ſa mere; ſes regards ne pouvoient que furtivement tomber ſur lui. Le Chevalier n'étoit pas dans une ſituation moins con-

trainte; mais du moins, au défaut des paroles, ne lui étoit-il pas défendu de laiſſer parler ſes yeux. Quel fut d'ailleurs ſon raviſſement, lorſque, ſur le point de quitter le Château inviſible, il reçut ſecrétement de Blanche un ſecond écu & une ſeconde lance, avec l'ordre de s'en ſervir lorſqu'il entreroit au tournoi! Son premier mouvement fut d'en être très-ſatisfait; mais une réflexion diminua ſa joie. Lyonnel avoit fait la même promeſſe au Roi & à la Reine; cependant il ne craignit pas de proteſter à la meſſagere de ſa Dame, qu'il feroit ce qui lui étoit ordonné. Il ne manqua point à ſes engagemens; & c'eſt bien une preuve que l'amour eſt ingénieux.

Il ne faut pas cependant croire que la Reine Fée fût la dupe des ſentimens ſecrets de ces deux Amans: ſon art lui faiſoit découvrir des myſteres bien plus difficiles à pénétrer. La faute du Chevalier étoit fort légere, néanmoins elle ſe propoſa de le punir d'avoir cherché à la tromper.

Comme on quittoit la table, & que le Roi d'Ecoſſe étoit prêt de ſe retirer dans ſon appartement, la Reine ordonna qu'on ſervît le vin du coucher: » C'étoit Blanche

» qui

» qui étoit chargée de préſenter les cou-
» pes. Quand le breuvage fut verſé en
» la coupe de Blanche, elle, comme hon-
» teuſe, alla regarder ſa mere, ainſi que
» ſi elle euſt vouluſt dire : mere que vous
» plaiſt-il que je faſſe? Et la Reine, qui
» percevante étoit, lui diſt : Belle fille,
» allez à Lyonnel, & lui préſentez à
» boire : la Pucelle obéit. Lors priſt Lyon-
» nel la coupe en la main de la Pucelle;
» mais au prendre, ſon doigt ſerra au
» dextre doigt de la Pucelle; & ſi-tôt que
» Lyonnel le ſentit, il lui fuſt advis qu'il
» étoit Roi de toute la terre; ſi mua-t-il
» couleur, pour la nouvelleté de ce, &
» la Demoiſelle n'en fuſt pas courroucée.
» Quant Lyonnel euſt rendu la coupe à
» Blanche, il fuſt ſi déſirant de baiſer le
» doigt qui avoit attouchez celui de ſa
» Mye, qu'ignorant que la Reine le re-
» gardoit, le va porter à ſa bouche, &
» le baiſa de ſi grant voulonté, que la
» douceur lui en deſcendit juſque au
» cœur; toujours regardoit-il ſon doigt,
» qu'il écartoit des autres, ne les jugeant
» plus dignes de s'attacher à lui : mais
» ſachez que le Gentilhomme vit bientôt
» apertement que ce doigt qu'il eſtimoit
» tant, étoit plus noir que meure «.

Le Roi s'étant retiré, Lyonnel paſſa dans l'appartement qui lui avoit été préparé; & ſe voyant ſeul, il ſe livra à la douleur la plus forte, en examinant la noirceur de ſon doigt. Liryope de Malbranche, qui vint lui faire les adieux de Blanche, le trouva dans cet état cruel: mais quelle fut ſa conſternation, lorſque ſe tournant du côté d'un miroir, il s'apperçut que ſa bouche & le tour de ſon viſage étoient auſſi noirs que ſon doigt! Ce prodige lui fit connoître combien la Reine Fée étoit irritée contre lui; il auroit été peu ſenſible à cette difformité, s'il ne l'avoit pas regardée comme l'annonce que Blanche étoit perdue pour lui. Cette réflexion le jeta dans une eſpece de déſeſpoir, pendant lequel il donna des marques du plus ſincere repentir de la faute qu'il avoit commiſe; d'abondantes larmes s'échapperent de ſes yeux: Sans doute que la colere de la Reine d'Ecoſſe fut calmée par l'extrême douleur du Chevalier; car dès que ſes pleurs eurent mouillé ſon viſage, la noirceur s'en effaça, & il uſa du même remede pour ſon doigt, qui reparut dans ſon premier état. Cette légere punition fit connoître à notre Chevalier, qu'il n'eſt pas facile de tromper une

mere éclairée, & qui veille avec ſoin ſur ſa fille, & elle dut auſſi lui prouver qu'un ſincere repentir peut faire pardonner bien des fautes.

Lyonnel, certain de ſa grace, ſe livra tranquillement au ſommeil, & fit les rêves les plus agréables; mais Lidorie, qui ne vouloit pas que ce Chevalier pût retrouver, lorſqu'il lui plairoit, la route qui conduiſoit au Château inviſible, le fit tranſporter pendant la nuit au milieu de la forêt des Merveilles. A ſon réveil, il ne fut pas peu ſurpris; il ſe rappela tout ce qui lui étoit arrivé la journée précédente; & voyant qu'on avoit eu ſoin de placer à côté de lui ſes deux écus & ſes deux lances, il ſe détermina à prendre le chemin de Neufchâtel. Comme il traverſoit l'Ecoſſe, il rencontra ſon ami Troylus de Royalville, qui, ainſi que nous l'avons dit, s'étoit chargé de veiller à la conſtruction d'un Château & d'une Ville, dont le lion avoit tracé l'enceinte. Ils venoient l'un & l'autre d'être achevés; Lyonnel les viſita, en fut très-content, & ne manqua pas d'en faire ſes remercîmens à Troylus.

Ayant décidé de ſe rendre enſemble au fameux tournoi, nos deux Chevaliers

s'entretenoient en marchant de leurs diverſes aventures. Lyonnel ſoutenoit à ſon ami, qu'il ne devoit le brillant ſuccès de toutes ſes entrepriſes qu'à la beauté de ſa Dame Blanche. Troylus, qui n'étoit point encore amoureux, prétendit que la beauté d'une belle ſervoit de peu de choſe où la valeur avoit tout à faire, & pour preuve, il récapituloit tous ſes exploits, qui certainement ne pouvoient être l'ouvrage de la beauté, puiſqu'il *n'aimoït aucune Dame par amour.* Lyonnel, à cet aveu, s'emporta contre ſon ami : » Vous n'êtes » pas vrai Chevalier, lui dit-il ; ſi l'étiez, » aimeriez une Dame par amour, ſans » quoi jamais n'aurez ſuccès dans vos » entrepriſes, & ne puis être compagnon » d'un Chevalier ſans Dame & ſans » amour, qui ſera vaincu autant de fois » qu'il ſera attaqué «. En même temps il voulut ſe ſéparer de Troylus. Celui-ci, effrayé du projet de ſon ami, lui dit : » Sire, afin que je puiſſe acquérir voſtre » bonne voulonté, je voue & promets au » Dieu d'amour, que jamais ne beuverai » que eau tant que n'aurai amye à ma » plaiſance, ſi vous prie me pardonner, » & me tenir pour amoureux, ſelon la » bonne voulonté que je ai de le deve- » nir «.

Le vœu de Troylus appaiſa la colere de Lyonnel, & les deux Chevaliers continuerent enſemble leur route, & arriverent dans la forêt Darnand. Ils y rencontrerent Zélandin, Prince de Zélande, qui ſe rendoit au tournoi, & qui y conduiſoit Zélandine ſa ſœur, & la belle Blone ſa mie. Ce Prince & les deux Dames comblerent de politeſſe nos deux Chevaliers. La partie fut liée de façon qu'ils promirent réciproquement de ne ſe point quitter juſqu'à leur arrivée à Neufchâtel. Lorſqu'ils y furent rendus tous, Lyonnel & Troylus, qui ne vouloient point d'abord être connus, ſe retirerent dans les pavillons que Zélandin fit élever dans la plaine. Troylus étoit jeune & aimable; Zélandine le trouva tel, & eût été très-ſatisfaite de l'avoir pour Chevalier au tournoi. Dans cette vûe, elle lui fit beaucoup d'agaceries. » Il étoit aſſis près d'elle au ſouper, » où elle l'invitoit à faire bonne chiere : » elle lui préſenta un hannap plein d'ung » breuvage faict d'épices; mais Troylus » le refuſa, & dit : Je ne puis, Pucelle, » car ay voué au Dieu d'amour de ne » boire que eau, juſqu'à ce que il me ait » reçu à ſon ſervice. Troylus, dit la Pu- » celle, veuille noſtre Dieu accourcir

» voſtre pénitence ; car eſtes bien homme
» à eſtre receu à ung tel état. Adonc le
» Chevalier leva les yeulx, & regarda la
» Pucelle qui avoit le viſaige tendre, blanc
» & amoureux ; ſi fuſt tout esbahy quand
» il la veit ſi belle ; toutefois il répondit :
» Damoiſelle, qui vouldroit d'ung Che-
» valier de ſi peu de valeur ? Sire, répon-
» dit Zélandine, puiſque ne avez point
» d'amye, me pourroys-je fier que voul-
» ſiſſiez porter en ce tournoi ung mien
» écu, chargé de neuf lettres, qui ſont
» S. C. A. A. S. B. L. T. F. Si l'ay fait
» faire en telle maniere que celui qui le
» portera, ſi il doit faire faulceté en ſes
» amours, ja n'entreprendra proceſſe dont il
» ne reçoive blaſme & confuſion. Pucelle,
» dit Troylus, ſi tant d'honneur me voulez
» faire que me charger de l'écu, je ſens tant
» de loyauté en moy, que ne laiſſeray à
» le porter, tant que vie me durera au
» corps «. La belle Zélandine remit l'écu
à ſon nouveau Chevalier. Les lettres étoient
d'or, & ſignifioient : *Sire Chevalier, amye aurez, ſi bien l'eſcu tournoyer faictes.* Ce fut dans ce moment que les remontrances que Lyonnel s'étoit permis de faire à ſon ami, parurent juſtes à l'amoureux Troylus ; car il étoit déjà épris des charmes de la Princeſſe de Zélande. Il

fut convaincu que le désir de plaire à sa Dame pouvoit communiquer à un Chevalier une audace à laquelle la valeur ordinaire ne peut atteindre, & il fut impatient d'en faire l'essai.

Une femme ne se trompe presque jamais sur l'effet que produit sa beauté : Zélandine s'apperçut facilement de l'impression qu'elle venoit de faire sur Troylus ; & pour s'en assurer, » elle lui pré-» senta encore le hannap rempli du même » breuvage, & Troylus le prit & beut : » adonc, tout bas, lui dit la Pucelle, » gardez, Chevalier, que vostre vœu n'ayez » enfraint. Damoiselle, reprinst Troylus, » doulce Pucelle m'en a absolu, & a » tel pouvoir sur moy, que me promets » faire tant d'armes au tournoi que l'ex-» position de mon escu se trouve vraie «.

Lyonnel, Troylus & Zélandin parurent au tournoi avec éclat, & s'y signalerent par les plus beaux faits d'armes. Lyonnel, comme il l'avoit promis au Roi d'Ecosse & à Blanche, y combattit avec les deux écus & les deux lances ; ce qui le fit nommer le Chevalier aux deux écus. Ce fut, ainsi que nous l'avons rapporté, dans cette fête guerriere, que fut institué le fameux Ordre du franc Palais, auquel nos trois

Chevaliers furent admis, & dont ils firent par la ſuite le principal ornement. Ils reſterent, après le tournoi, encore quelque temps à la Cour de Perceforeſt; & le jeune Gadiffer d'Ecoſſe, frere de Blanche, ſe diſpoſant à tenter une aventure, ils lui demanderent la permiſſion de le ſuivre. Eſtonne & le Tors de Pédrac ſe joignirent à cette brillante compagnie; mais le plus grand malheur attendoit nos Chevaliers dans la forêt Darnand, où ils s'étoient raſſemblés. Le méchant Bruyant ſans foi, fils de Darnand, ayant réſolu de venger ſur tous les Chevaliers du franc Palais la mort de ſon pere, tué par le Roi Perceforeſt, trouva moyen, par ſes enchantemens, de les ſaiſir, de les déſarmer, & de les conduire priſonniers dans ſon Château, dont il avoit rendu les iſſues preſque impénétrables. Le ſeul Gadiffer échappa aux piéges du Magicien, grace à la bague magique, qui détruiſoit les charmes; c'étoit, comme nous l'avons dit, la Reine ſa mere qui la lui avoit donnée. Il eut recours à ſon oncle Perceforeſt, qui vint l'aider à détruire tous ceux du lignage de Darnand, qui oſerent défendre le Château de Bruyant ſans foi, & s'oppoſer à la délivrance des priſonniers.

Lorſque les Chevaliers furent en liberté, le Roi d'Angleterre retourna à ſa Ville de Neufchâtel, & Troylus engagea ſon ami Lyonnel à venir viſiter celle qui s'étoit élevée ſous ſes ordres, entre l'Ecoſſe, l'Angleterre, le Pays de Cornouailles, & la Cité de Royalville. Ils la trouverent remplie de Bourgeois & d'Artiſans de toute eſpece; & comme la campagne étoit extrêmement fertile, un grand nombre de Laboureurs & de Bergers étoient venus y fixer leur ſéjour. Lyonnel, charmé de la beauté de cette Cité, lui donna le nom de Léonnois, pour déſigner qu'elle étoit bâtie au lieu même où ſon lion lui avoit tracé un cercle; &, dit le Romancier, » ce Pays fuſt érigé » en Royaume, dont Lyonnel fuſt le » premier Roi, & un de ſes hoirs, l'un » appelé Meliadus, épouſa Eliſabeth, » ſœur de Marc Roi de Cornouailles. » Meliadus & Eliſabeth eurent un fils, » qui fuſt le preux Triſtan, qui aima ſi » conſtamment Iſeult la Blonde, épouſe » de Marc Roi de Cornouailles «.

Après avoir donné de ſages Loix à ſa nouvelle Ville, Lyonnel quitta ſon compagnon Troylus, ſe rendit dans la forêt des Merveilles, & prit la route du

Temple de la Franche-garde, qu'il ſavoit n'être pas éloigné du Palais inviſible. Nous avons dit qu'au tournoi de Neufchâtel il avoit combattu avec les deux écus & les deux lances qui lui avoient été donnés par le Roi Gadiffer & ſa fille Blanche. Ces écus, à demi-briſés, portoient des marques honorables des joûtes que leur Maître avoit ſoutenues avec courage. Celui de Gadiffer étoit confié à l'Ecuyer de Lyonnel; mais l'amoureux Chevalier ſe paroit du ſecond, qu'il tenoit des mains de la Dame de ſes penſées. Il comptoit bien les préſenter tous deux à la Reine Fée, pour lui prouver qu'il avoit rempli ſa double promeſſe; car il ſe rappeloit combien il étoit dangereux de chercher à lui en impoſer. Il ſe flattoit déjà d'en être reçu favorablement, lorſqu'au milieu du jour, accablé par la chaleur, le Chevalier & ſon Ecuyer ſe livrerent au ſommeil ſur les bords d'une fontaine ombragée par de grands arbres: mais quel fut leur déſeſpoir en ſe réveillant! les écus leur avoient été enlevés, &, pour comble de douleur, ils ne ſavoient où il leur ſeroit poſſible de trouver ceux qui les leur avoient ravis. Ce fut dans ce moment qu'avec juſtice Lyonnel

maudit la forêt des Merveilles, dans laquelle on lui raviſſoit toujours les preuves qu'il vouloit donner à ſa Dame de ſon amour & de ſa ſoumiſſion à ſes ordres. Tout en peſtant contre ſa deſtinée, il arriva au Temple de la Franche-garde, dont l'entrée lui fut diſputée par deux audacieux Chevaliers; mais il les eut bientôt renverſés, & il s'avança hardiment vers la porte du Temple. Son fidele lion, qui continuoit d'en avoir la garde, le reconnut & lui fit mille tendres careſſes. En entrant dans le Temple, la Reine Fée avec la jeune Blanche, accompagnées de toutes leurs Demoiſelles, vinrent au devant de notre Chevalier, mais feignirent d'abord de ne le pas reconnoître. Il ſe nomma: la Reine le traita d'impoſteur, & lui dit que s'il étoit vraiment Lyonnel, il lui rapporteroit les deux écus qui lui avoient été confiés en partant du Château inviſible. Lyonnel alors compta ſa piteuſe aventure, pendant le récit de laquelle Blanche tint toujours les yeux baiſſés, & ſe mordoit les levres, dans la crainte d'éclater de rire; car les deux écus étoient attachés aux murs de l'édifice; mais Lyonnel ne les avoit pas apperçus.

Cependant l'arrivée du Roi Gadiffer

calma les alarmes du pauvre Chevalier; il avoit entendu ſa juſtification, & prenant pitié de ſon embarras, il ſe fit conduire vers lui, & dit à la Reine: » Dame, ceſſez de queſtionner le gentil » Chevalier; & vous, Syre, venez à moy, » & ne croyez pas ces femmes, car ſachez » que c'eſt elles, qui, pour ſe divertir, » vous ont dérobé vos écus. Seigneur » Roi, répliqua Lyonnel, la Royne ma » Dame peult faire de moy tout ce qui » luy plaiſt, comme à ſon Chevalier que » je ſuis. Adonc vint avant la Royne, » & dit: Syre Chevalier, ne vous déplaiſe, » ces Dames ſouventes fois apreuvent » (éprouvent) leurs bons amis, & lui » monſtra les leurs attachés aux parois. » Ainſi fuſt éprouvé & feſtoyé Lyonnel » par le Roy, la Royne, & les Pucelles «.

Pour prouver à Lyonnel combien elle étoit ſatisfaite de ſa conduite, la Reine Fée lui permit de la ſuivre au Château inviſible; & il ſe plaça à ſes pieds dans le même char où elle s'aſſit auprès du Roi ſon époux: les Demoiſelles occuperent d'autres chars, & l'on arriva bientôt à ce fameux Palais: nous n'aſſurerons pas que ce fut par les airs; car le Romancier ne le dit pas, mais on peut le ſoupçonner.

Avant le ſouper, le Roi Gadiffer voulut entendre de la bouche de Lyonnel le récit de ſes exploits. Il obéit, & le fit avec modeſtie ; mais il s'étendit avec complaiſance ſur ceux du jeune Gadiffer, fils du Roi. » Le bon Roi eſtoit ravi d'en-
» tendre louer ſon fils par un ſi preux
» Chevalier. Les tables étant ſervies pour
» le mangier, Gadiffer voulut faire ſeoir
» Lyonnel à la ſienne ; mais la Royne,
» qui étoit perçevante, lui dit qu'il ſe-
» roit mieux à celle des Pucelles, & le Roi
» repartit que ouy, & que quand ſi preux
» Chevalier expoſoit ſa vie pour complaire
» à ſa Dame, il méritoit d'en eſtre feſtoyé
» & doulcement receu, car il ne requé-
» roit aultre loyer. Adonc Lyonnel fut
» aſſis à la table vis-à-vis de Blanche, &
» la Royne lui avoit donné congié de
» parler à elle. Si ne pourriez croire l'aiſe
» du Chevalier, qui avoit l'autorité de
» deviſer avec la Pucelle qu'il aimoit, &
» de recevoir d'elle dons & promeſſes,
» car la ſaige Royne leur permit, ainſi
» autant que honneur le pouvoit endu-
» rer, & le Chevalier étoit ſi courtois en
» ſes dicts & faicts, que la Royne étoit
» moult contente de ſon maintien «.

Tandis que Lyonnel étoit au Château

inviſible, la Reine d'Ecoſſe, qui veilloit toujours à la tranquillité de ſon Royaume, fut inſtruite par le bon lutin Zéphir, que les Romains ſe préparoient à faire une invaſion dans l'Ecoſſe, & que déjà leur flotte approchoit des côtes les plus proches de Royalville. A cette nouvelle, Gadiffer nomma le Chevalier Lyonnel pour commander l'armée Ecoſſoiſe, en lui ordonnant de raſſembler avec la plus grande célérité toute ſa Chevalerie, avec promeſſe que s'il revenoit vainqueur, il lui accorderoit un don. Lyonnel ne différa pas d'un moment ſon départ. Les Chevaliers arriverent bientôt au Chef d'Ecoſſe, & l'on s'avança en bon ordre au devant de l'ennemi, qui venoit de débarquer & qui ſe préparoit à mettre le ſiége devant Royalville. Il y eut un aſſez grand nombre de combats, dont les Ecoſſois ſortirent vainqueurs; mais aucun ne fut déciſif, & Lyonnel étoit trop prudent pour faire dépendre le deſtin du Royaume, du haſard d'une bataille, quelque gloire qu'il y eût à l'entreprendre. Il aima mieux avoir recours aux bons offices du lutin Zéphir, qui jamais ne les lui avoit refuſés lorſque l'occaſion s'étoit offerte. Il ſe rend avec Eſtonne dans la

forêt prochaine, & ils l'appellent au ſecours de leur Patrie. Zéphir reconnoît la voix de ſes amis, & cette fois, comme le danger étoit préſent, il ne s'amuſa pas à les lutiner. Il ſavoit déjà ce qu'ils ſe propoſoient de lui demander, & leur promit que bientôt ils reconnoîtroient par les effets combien il leur étoit attaché.

En effet, dès la nuit ſuivante, il s'éleva dans le camp des Romains une tempête horrible, qui renverſa toutes leurs tentes; mais les Ecoſſois ne s'en reſſentirent pas, &, frais au lever du ſoleil, dans les petits combats qu'ils livrerent pendant le cours de la journée, ils eurent toujours l'avantage. La nuit qui ſuivit, l'ennemi fut effrayé par une multitude de fantômes, & par des feux qui paroiſſoient ſortir des entrailles de la terre; enfin, chaque nuit amenoit de nouvelles fatigues aux Romains, & tout cela étoit l'ouvrage de Zéphir.

Julius qui commandoit les Romains, déſeſpéré de tous ces déſaſtres, & voyant diminuer ſenſiblement ſon armée, fit propoſer à Lyonnel, comme au Général des Ecoſſois, de vider leur querelle par un combat ſingulier, aux conditions que

le vainqueur reſteroit maître de l'Ecoſſe. Lyonnel prit l'avis de tous les Chevaliers, & tous remirent à ſa valeur le ſort de la Patrie. Le combat ſe donna au milieu des deux armées ; il fut terrible ; les deux adverſaires, quoique couverts de bleſſures, s'attaquoient toujours avec le même acharnement, & pas un coup n'étoit porté, qui ne fît frémir les ſpectateurs des deux partis ; mais enfin, Lyonnel plus adroit, plus heureux, & ſans doute défendant la cauſe la plus juſte, jeta Julius ſur la pouſſiere, & ne lui accorda la vie, qu'à condition qu'il ſe rembarqueroit auſſi-tôt avec les débris de ſon armée ; ce qui dès le ſoir même fut exécuté.

Quelque joie que durent reſſentir les Ecoſſois, en ſe voyant délivrés d'un ennemi qui avoit tenté de leur donner des fers, ils l'étoufferent pour donner des pleurs à l'état déplorable où ſe trouvoit Lyonnel. Ce brave Chevalier avoit été ſi griévement bleſſé, que l'on déſeſpéroit pour ſes jours. L'armée entiere, dont chaque combattant auroit volontiers donné ſa vie, ſi elle eût pu prolonger la ſienne, s'aſſembla autour de lui, en pouſſant de profonds gémiſſemens. On lui compoſa un brancard de branches d'arbres : il y fut couché,

couché, & les principaux Chevaliers voulurent avoir l'honneur de le porter. Ce fut avec ce lugubre cortége qu'il entra dans Royalville, non, comme il auroit pu l'eſpérer, aux acclamations de tout le peuple, mais avec la conſolation de lire ſur les viſages combien il étoit aimé & combien il ſeroit regretté. On l'entendoit ſouvent dire : » Conſolez-vous, mes amis, vous êtes » libres ; je peux mourir content «.

Les Mires, qui furent appelés, trouverent ſes bleſſures dangereuſes, & n'oſerent prendre ſur eux d'en aſſurer la guériſon. Cependant Lyonnel, dont le courage étoit au deſſus de la crainte de la mort, donna les ordres néceſſaires pour licencier l'armée, & conjura ſes compagnons d'armes de retourner auprès de leurs Dames. Il ne reſta auprès de lui que le jeune Gadiffer d'Ecoſſe, Troylus de Royalville, Eſtonne des Déſerts, & le Tors de Pédrac. Ces quatre braves Chevaliers l'accompagnerent à ſon Château de Léonnois, & ne le quitterent que lorſqu'il n'y eut plus aucun doute ſur ſon rétabliſſement. La charmante Priande eut tout l'honneur de cette cure. Envoyée par la Reine Fée, ſes ſoins eurent tant d'effet,

que bientôt les plaies du bleſſé ſe refermerent, & qu'il n'y eut plus rien à redouter pour ſa vie. Il eſt vrai que les aſſurances qu'elle lui donna du vif intérêt que la Princeſſe Blanche prenoit à lui, ne contribuerent pas peu à accélérer ſa guériſon.

Lorſque Lyonnel fut entiérement rétabli, il engagea ſon ami le jeune Gadiffer à l'accompagner dans une courſe qu'il ſe propoſoit de faire du côté de la forêt des Merveilles. Son deſſein étoit de s'approcher du Château inviſible, où, comme on ſait, perſonne ne pouvoit aborder ſans la permiſſion de la Reine Fée. Nos deux Chevaliers marchoient tranquillement, & faiſoient quelques réflexions ſur les différentes aventures qui leur étoient arrivées, lorſqu'ils virent à quelques pas d'eux pluſieurs Pucelles, parmi leſquelles ils reconnurent Blanche d'Ecoſſe & Flamine de la Roide-Montagne, les Dames de leurs penſées. Nos reſpectueux Chevaliers deſcendent auſſi-tôt de cheval, & vont au devant des Pucelles, qui de leur côté les avoient apperçus : » mais quand ces quatre » Amans s'aborderent, ils furent moult » ébahis ; car les Pucelles, en place de » leurs Chevaliers, croyant veoir deux

» Prud'hommes de très-grant âge, ſe pri-
» rent à les ſaluer moult révéremment, leur
» diſant: Beaux peres, vous ſoyez les bien-
» venus; & réciproquement, ſitôt que Lyon-
» nel eut regardé les deux Pucelles, elles
» lui ſemblerent auſſi être des anciennes
» Dames, & pour ce préſenta-t-il la main
» à Blanche, pour l'empêcher de s'incliner
» & la ſoutenir; mais la Pucelle, hon-
» teuſe de cette courtoiſie, offrit elle-
» même la main au prétendu vieillard, &
» l'invita à ſe aſſeoir ſur l'herbe, lui diſant:
» Sécz-vous, Chevalier vénérable, car
» votre grand âge vous donne métier de
» repos. Dame, répondit Lyonnel, tout
» ébahi de tel langage, mieux vous con-
» viendroit le repos qu'à moi, car c'eſt belle
» choſe à veoir que l'ancienneté où vous
» à maintenu le Dieu ſouverain: ainſi
» Blanche & Lyonnel, qui tant s'aimoient,
» ne s'entreconnoiſſoient pas, & eſtoient
» déçus par les enchantemens de la Royne
» de Faérie: mais il n'en fut pas ainſi du
» jeune Gadiffer; au moyen de ſon anneau,
» qui empêchoit les charmes, il reconnut
» Flamine dans la ſeconde Pucelle, &
» de grande joie lui baiſa la main moult
» tendrement: mais Flamine, qui cuidoit
» que ce fuſt un vieillard, & qui avoit

» grand deuil qu'il l'euſt accolée, s'écria:
» Sire vieillard, vous me ſemblez trop
» oultrageux & préſomptueux, & avez
» fait grand eſclandre de me baiſer à
» force, veu que votre grand âge ne com-
» porte vilenie ; amande m'en feriez, ſi
» vous n'eſtiez Chevalier qui radotte.
» Adonc, dit la Pucelle Blanche : Sire vieil-
» lard, mieux vous conviendroit une po-
» tence pour vous ſoutenir, que baiſer de
» Pucelle. Gadiffer oyant que les Pucelles
» eſtoient trompées, commença à rire
» de leurs contenances ; mais Lyonnel ſe
» courrouçoit contre elles, vu qu'elles
» nommoient ſon compaignon vieillard, &
» plus encore de ce qu'il lui avoit vu baiſer
» une de ces vieilles avec ſi grand amour ;
» lors tout iré, il diſt à Gadiffer : Sire,
» allons noſtre chemin, & laiſſons ces
» vieilles ; que mal feu les arde. Tandis
» qu'il diſoit ce, une Dame vint à l'en-
» contre des fauſſes vieilles, qui diſpa-
» rurent ; & la Dame ſe gabant de Lyon-
» nel, lui diſt : Sire Chevalier, croyez-
» vous la Reine d'Ecoſſe ſi dépourvue de
» ſens, d'expoſer devant vous voſtre Da-
» me, ſans vous enchanter la vue, pour
» que ne puiſſiez que tout en honneur faire
» & non plus lui dire ce que auriez eu en
» voulonté, ſi l'aviez reconnue « ?

Lyonnel renferma ſon dépit, dans la crainte de déplaire à la Reine Fée, & il fut récompenſé de ſa modération; car elle le fit tranſporter avec le jeune Gadiffer dans le Palais inviſible, où ils furent reçus par le vieux Roi, comme le méritoient les défenſeurs de la patrie.

Blanche & Flamine ne purent s'empêcher de témoigner à leurs amis combien elles étoient ſatisfaites de les revoir; » & Flamine ſur-tout ne put ſe tenir » d'embraſſer ſon chier Gadiffer; mais » quand la Reine eut ce vu, elle eſcria » à la Pucelle, & lui diſt: Belle fille, » ce n'eſt pas par mon congié que ainſi » faites; ſachez que Pucelle ſétoyant ainſi » un Chevalier, eſt par trop ravalée. » Dame, répliqua la Damoiſelle, je n'y » ai aucun mal penſé; & Flamine ſe » prinſt à plourer, comme toute honteuſe; » & lors Gadiffer, le jeune Chevalier à » qui le baiſer de la Pucelle avoit été moult » gracieux, diſt: Madame ma mere, je » penſoye eſtre à jour de joye & de ſoulas, » mais vois bien que ſuis toujours à l'eſ- » cole. Beau fils, dit la Royne, l'accueil » que pere & mere font à leurs enfans » doit être doctrinal, & bien me priſe que » par ci devant ne vous ai chaſtié plus

» aigrement. Lyonnel priſoit moult la » Royne pour ſes belles remontrances, » mais retiroit aulcuns regards que amour » lui faiſoit faire envers Blanche, car trop » redoutoit ceux de la Royne «.

Ce fut après cette converſation que le Roi d'Ecoſſe rappela à notre Chevalier, qu'il lui avoit demandé un don pour ſa récompenſe, s'il revenoit vainqueur des Romains. » Demandez, lui dit-il, & vous » l'octroyerai auſſi-tôt «. Lyonnel ne déſiroit que la main de la belle Blanche; mais il n'oſoit s'expliquer, & gardoit timidement le ſilence. » Quand le Roi veit » le peu de hardement du Chevalier, il » lui diſt: Beau Sire, il me ſemble qu'il » ſera beſoing que je parle pour vous: or, » m'eſt advis que voulontiers prendriez à » femme ma fille Blanche, & vous l'oc- » troye; car ne peut-elle être pourvue à » meilleur Chevalier. Sire Roy, dict la » Royne, vu le lieu d'où vient la Pucelle, » elle ne doit être mariée qu'à un Roy » couronné. Lyonnel oyant cette réponſe, » eût autant aimé être feru d'ung cou- » teau; toutefois, pour garder ſon hon- » neur, il dict: Dame, qui accroît ſa » terre, ne accroît pas toujours ſa valeur; » cependant, pour vous complaire, me » déporterai de ma demande «.

Après ce diſcours ; Lyonnel ſe retira, déſeſpéré du refus de la Reine, & croyant avoir perdu pour jamais ſa chere Blanche. Gadiffer n'étoit pas plus ſatisfait que ſon ami ; il oſa parler en ſa faveur au Roi ſon pere, qui, déjà fort chagrin que la Reine Fée eût ainſi contrarié le choix qu'il avoit fait de Lyonnel pour ſon gendre, lui dit : » Dame, où pouvons-nous mieux allier la » Pucelle ? Lyonnel eſt preux Chevalier, » aorné de mainte belle vertu : or, à Pru- » d'homme hardi, Conquérant, & qui » ainſi l'a prouvé, on ne doit point deman- » der d'où il vient ; car vicieux & récréant » Chevalier, fût-il du lignage d'Alexan- » dre, n'eſt pas digne d'avoir la moindre » Pucelle du Royaume. Chier Sire, ré- » pliqua la Royne, mieux que vous con- » gnois la valeur & prudence du bon Che- » valier, & bien le juge digne d'avoir la » fille d'ung Roi ; mais ſavez par vous- » meſme que Chevaliers amoureux, com- » bien qu'ils ſoient preux en armes, tan- » toſt qu'ils ſont au deſſus de leurs amours, » ils s'arrêtent là, & ne font plus, ſinon » leurs prouceſſes que ſur la couchette, » ſur-tout quand mariage les a joints à » gente pucelle : ainſi laiſſez acquérir en- » core à Lyonnel les honneurs & triom-

» phes pendant ung an ; tant en ſera-t-il
» plus aimé & redouté de votre fille, car
» Dame accorde plus voulontiers amour
» à preux Chevalier qu'à couart. Par ma
» foi, belle Dame, diſt le Roi, tant m'en
» avez diſt, que j'en ſuis content, & vous
» en laiſſe déſormais la charge «.

Cependant Lyonnel & Gadiffer quitterent le Château inviſible ; mais au moment de leur départ, le premier reçut de la Reine Fée une bague qui ne pouvoit ſervir qu'au petit doigt. Lidorie lui fit dire, que lorſque cet anneau deviendroit aſſez grand pour être placé au pouce, il pouvoit en toute ſûreté ſe rendre auprès d'elle, & être certain qu'elle lui accorderoit ce qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur. Ce meſſage rétablit le calme dans l'ame de notre Chevalier ; il baiſa mille fois la bague dont il attendoit ſon bonheur, & ſoupçonna, que, pour faire élargir ce bijou au point néceſſaire, il devoit redoubler de courage, & tenter les aventures les plus périlleuſes. Il étoit déjà arrivé à la Cour d'Angleterre, dans le deſſein de diſputer les prix du tournoi qui alloit s'y célébrer, lorſqu'une Demoiſelle vint de la part de la Tréſoriere aux trois roſes, préſenter au Roi Perceforeſt une ſuperbe

couronne d'or enrichie de pierreries. Elle faiſoit prier le Monarque, que cet ornement fût le prix du vainqueur du tournoi, & qu'il fût reconnu Roi : mais comme ſon héritage n'étoit pas aſſez conſidérable pour être érigé en Royaume, elle le ſupplioit d'y ajouter quelques Provinces. Perceforeſt le promit avec joie ; & Lyonnel du Glar, qui étoit préſent, » ſi penſa que ce jour » lui convenoit monſtrer ſa proueſſe, & » avoir le nom de Roi couronné, s'il vou- » loit, avec la grace de la Royne d'Ecoſſe, » mériter ſa Dame par amour «.

Quittons pour quelque temps Lyonnel, & laiſſons-le chercher des aventures dans la forêt de Darnand, en attendant l'ouverture du tournoi, & retournons auprès de Troylus de Royalville. Nous avons dit que ce Chevalier quitta ſon ami Lyonnel auſſi-tôt que celui-ci ſe trouva parfaitement guéri de ſes bleſſures, & qu'il fut à la recherche de la belle Zélandine, Princeſſe de Zélande, ſa Dame, dont il avoit été ſéparé lors de ſa priſon dans le Château du méchant Bruyant ſans foi. De ſon côté, Zélandine étoit très-affligée de la perte de ſon amant & de celle de ſon frere. Tous ſes ſoins pour les retrouver ayant été infructueux, elle prit le parti

de retourner en Zélande avec ſes Ecuyers & ſes Demoiſelles. Troylus apprit cette nouvelle, & trouvant un navire qui faiſoit voile pour ce pays, il s'y embarqua. Sa traverſée fut heureuſe; mais il prit ſon premier gîte, en mettant pied à terre, dans le Château d'une noble Dame, qui lui ôta toute l'eſpérance qu'il avoit de revoir bientôt celle qu'il chériſſoit plus que la vie.

» La Cour de Zélande, lui dit ſon » hôteſſe, eſt plongée dans l'affliction, » par l'accident terrible arrivé dernière- » ment à la Princeſſe Zélandine. Cette » charmante perſonne, étant au milieu » de ſes Demoiſelles, s'aviſa, par maniere » d'amuſement, de prendre à l'une d'elles » une quenouille chargée de fin lin, & » ſe mit à filer. A peine eut-elle fait quel- » ques braſſes de fil, qu'elle tomba dans » un profond aſſoupiſſement, qu'on re- » garda d'abord comme un ſommeil or- » dinaire; mais on fut étrangement effrayé » lorſqu'on vit qu'au bout de deux jours » elle ne ſe réveilloit pas, malgré les re- » medes des plus habiles Myres, qui fu- » rent appelés à ſon ſecours. Depuis ce » temps, Zélandine eſt reſtée en cet état » léthargique, ſans que ſa beauté en ſouffre » aucune altération. Son beau teint n'a

» rien perdu de ſa couleur & de ſa viva-
» cité. Le Roi ſon pere, qui a pour elle
» le plus tendre attachement, l'a fait
» tranſporter dans une haute tour, dont
» il a ordonné qu'on murât toutes les
» portes & toutes les fenêtres, excepté
» une de ces dernieres, qui eſt ouverte du
» côté de l'Orient. Il ſoupçonne que le
» ſommeil de ſa fille eſt myſtérieux, &
» l'avant-coureur de quelque grande aven-
» ture, & ne déſeſpere pas que les Dieux
» ne viennent viſiter cette belle dormeuſe.
» Pour lui, chaque jour, avec la tante de
» ſa fille, il ſe rend à la tour par un ſou-
» terrain, & il eſt toujours dans l'eſpoir
» de voir finir le ſommeil de Zélandine,
» & d'apprendre que quelque Dieu puiſ-
» ſant l'a priſe pour épouſe «.

Le récit de cette étrange aventure jeta Troylus dans une ſi profonde triſteſſe, que la Dame du Château n'eut pas de peine à reconnoître qu'il étoit éperdument amoureux de Zélandine. Le fils de cette Dame, nommé Néron, étoit auſſi épris des charmes de la Princeſſe; mais juſqu'à ſon accident, il n'en avoit éprouvé que des rigueurs : cependant, conſervant toujours l'eſpérance, que ſi elle ſe réveilloit il pourroit en être mieux traité, il con-

jura ſa mere de le délivrer d'un rival auſſi dangereux que paroiſſoit l'être Troylus. La Dame n'étoit ni Fée ni Magicienne, mais elle poſſédoit un de ces funeſtes ſecrets qui détruiſent la raiſon ſans priver de la vie. Elle mêla dans le vin qu'elle fit ſervir au Chevalier Breton, une liqueur qui l'aſſoupit peu de temps après l'avoir avalée ; & lorſqu'il ſe réveilla, tout le paſſé étoit effacé de ſa mémoire ; en ſorte qu'il avoit abſolument oublié qui il étoit, & quel deſſein l'avoit conduit en Zélande. Dans ce ſingulier état d'égarement, il abandonna ſes hôtes, ſans ſonger à ſe revêtir de ſes armes.

Le malheureux Chevalier erra long-temps dans la campagne, où il vécut de racines & de fruits ſauvages ; mais le haſard l'ayant ramené au Château de Jumel, où le Roi de Zélande tenoit ſa Cour, & qui étoit ſitué vis-à-vis de la priſon de Zélandine, il entra effrontément dans la ſalle où ſe trouvoit toute la famille royale. On s'apperçut aiſément que cet Etranger étoit fou ; mais en même temps ſa bonne mine, la nobleſſe de ſon maintien, & ſa douceur, inſpirerent pour lui le plus vif intérêt. Le Roi ſur-tout eut pitié de ſon état, & donna des ordres pour qu'il fût bien traité.

Troylus, depuis ce moment, ne quitta plus le Monarque. Un jour que ce Prince, ſuivi de ſon fidele compagnon, étoit allé faire ſes prieres dans un Temple conſacré à Vénus, à Lucine, & à la Déeſſe de la Deſtinée, Troylus s'y endormit, & y paſſa la nuit. A ſon réveil, qui arriva avec le jour, il vit une Dame charmante qui s'approcha de lui, » & lui touchant les yeux & » la bouche de ſon blanc doigt, lui diſt: » Sire Chevalier, je ſuis la Déeſſe d'a- » mour, l'adreſſement de tous les vrais » Amans: or, je congnois voſtre loyauté, » & veux vous eſtre favorable «. La Dame diſparut, & Troylus, revenu dans ſon bon ſens, fut étrangement ſurpris de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, & ne fut pas moins étonné de ſe trouver ſans armes.

Il ſortit du Temple, & s'enfonça dans le bois le plus proche, pour rêver en liberté à ſon aventure. Au détour d'une route, il apperçoit un Chevalier qui repoſe ſur l'herbe fraîche, & reconnoît l'armure qu'il porte pour être la ſienne. Troylus le réveille, ſaiſit en même temps la lance qui eſt près de lui, & lui redemande ſes armes. Néron, car c'étoit lui, refuſe de les rendre; & Troylus, ſans

ſonger à quel péril il s'expoſe, attaque le téméraire, qui s'eſt mis en défenſe, le preſſe, le pourſuit, le renverſe ; &, maître de ſa vie, il ne la lui accorde qu'à condition qu'il lui reſtituera ſes armes, & lui avouera de quelle maniere il s'en eſt rendu maître. Néron, craignant pour ſes jours, avoue à ſon vainqueur les lâches artifices de la Dame du Château, ſa mere. » Eh bien, ſelon Chevalier, lui diſt Troy-» lus, mon épée ni ma lance ne ſeront » pas rougies de ton ſang ; mais, pour » laver la tache qu'elles ont contractée » entre tes mains, je te condamne à t'aller » rendre priſonnier au Roi de Zélande » de la part du Chevalier fou «. Le Romancier aſſure que Néron ſe rendit auprès du pere de Zélandine, & qu'il lui raconta toute cette hiſtoire ; il en reçut même, ajoute-t-il, le pardon de ſes ſupercheries, en faveur de l'amour qu'il montroit pour la Princeſſe ſa fille.

Après cet exploit, Troylus retourna au Temple des trois Déeſſes, & adreſſa particuliérement à Vénus les plus ferventes prieres. Un vieillard, gardien du Temple, édifié de cette dévotion, s'approcha de notre Chevalier, & lui en demanda le ſujet. Ayant appris qu'il im-

ploroit la Déeſſe de la Beauté en faveur de Zélandine, le Prud'homme approuva ſon zele, & lui dit en ſoupirant, qu'il craignoit bien que le Roi & la Reine de Zélande n'euſſent attiré ſur leur fille le courroux des trois Déeſſes, en oubliant quelques formalités religieuſes lors de ſa naiſſance; » car, ajouta le Prud'homme, » lorſqu'un enfant naît dans cette iſle, » on dreſſe dans la plus belle chambre » une table bien garnie de tous mets, on » y place trois hannaps remplis du plus » ſpécial boire; lors les trois Déeſſes vien- » nent ſeoir à cette table, & chacune pro- » nonce ſur le ſort de la créature nouvel- » lement née «. Le vieillard s'étant retiré après ces paroles, Troylus entendit une voix qui ſembloit être celle d'une femme, & lui diſt très-diſtinctement : » Hault » Chevalier, ne vous ennuye; car ſi telle » proueſſe avez que dans la tour vous en- » triez, Vénus ſcet la maniere de guarir » la Pucelle, & te l'enſeignera, ſi tu es » homme aſſez vaillant pour aller à la » tour «.

Le Chevalier ne douta pas que ce ne fût Vénus qui venoit de lui parler & de l'aſſurer de ſa protection; il l'en remercia dans le cœur, & ſongea aux moyens

dont il ſe ſerviroit pour pénétrer dans la tour; car, comme nous l'avons remarqué, il n'y avoit qu'une ſeule fenêtre par où il lui fût poſſible de s'introduire. Il étoit dans cette perplexité, quand il lui vint en penſée, qu'en faveur de l'amitié qui régnoit entre d'Eſtonne & lui, le lutin Zéphir voudroit bien lui être favorable. Il ſort du Temple, paſſe dans les bois, l'appelle de la façon qu'il avoit vu que faiſoit ſon ami, & auſſi-tôt le lutin ſe fait entendre, & veut bien, ſans aucun retard, le tranſporter dans la tour. Un gros oiſeau s'abaiſſe aux pieds du Chevalier; Troylus ſe place entre ſes ailes, & ſe trouve bientôt ſur la fenêtre tant déſirée de la tour. L'oiſeau, en partant, recommande à ſon protégé de ſe rappeler les paroles de Vénus, & de ſe tenir prêt à partir, lorſqu'au point du jour il viendra le chercher.

Troylus ne fit qu'un ſaut de la fenêtre » dans une riche chambre, & » moult bien ornée. Sur un beau lit gi» ſoit la Pucelle doulcement endormie. » Son viaire (viſage) étoit coulouré » blanc, & tendre, pourquoy Troylus en » fuſt plus amoureux que devant; ains » baiſa la Pucelle plus de vingt fois, en luy » diſant:

» disant: Amye, éveillez-vous; mais point » ne répondoit; elle seulement redeve- » noit plus coulourée. Or, le Chevalier ne » put tenir de suivre le conseil de Vé- » nus; & la Déesse qui veit ce, secoua » son brandon sur l'amoureux Chevalier. » Zélandine, tout en dormant, jegta » un grief soupir, & Troylus se retira ar- » riere pour nier le cas, si la Dame, » en se réveillant, l'accusoit de l'avoir » trahie «.

Au point du jour, Zéphir vint, comme il l'avoit promis, rechercher le Chevalier, qui se plaignit de son trop d'exactitude; mais le lutin, en lui montrant le Roi & la tante de Zélandine qui entroient dans la salle: » Sus, Chevalier, lui dit-il, pas ne » faut pour plaisir court, perdre félicité » durable «. Le Roi & sa sœur ne furent pas peu surpris en voyant sortir de la chambre de Zélandine un Chevalier tout armé, & s'élever dans les airs, monté sur un oiseau; & tous deux se persua- derent que le Dieu Mars étoit venu visiter la belle dormeuse. » La sœur du » Roi s'approcha de sa niece, & en re- » mettant à poinct son lit, elle se douta » que le Dieu n'eust trop accointé Zé- » landine; mais, pour l'honneur des Dames,

» elle ne fiſt nul ſemblant, & cella le faict » au Roi «.

On eſt certainement curieux de ſavoir en quel endroit Zéphir tranſporta Troylus. Ce fut en Ecoſſe, près de la Ville des Déſerts, où il avoit promis de ſe rendre, pour aſſiſter aux noces de la belle Priande ſa ſœur, avec ſon ami le vaillant Eſtonne : mais donnons-lui le temps de briller dans le tournoi qui fut célébré à cette occaſion, & retournons auprès de Zélandine, dont l'état doit nous intéreſſer.

Elle étoit toujours plongée dans le ſommeil. Son pere & ſa tante, depuis la viſite du Dieu Mars, venoient la voir tous les jours ; la tante, comme femme clairvoyante & expérimentée, avoit conçu des ſoupçons, qui enfin ſe vérifierent ; elle n'eut plus lieu de douter que ſa niece étoit enceinte. Mais la bonne Dame crut de la prudence d'en faire un myſtere à ſon frere.

L'inſtant de la naiſſance de l'enfant du prétendu Dieu étant arrivé, Zélandine, ſans ſe réveiller, donna le jour à un fils d'une grande beauté. Heureuſement que la bonne tante étoit préſente : » Elle prinſt » l'enfant entre ſes bras, & lui diſt : Belle

» créature, grand merveille eſt voſtre » naiſſance qui doit ou amoindrir, ou » exaulcer voſtre mere «. Elle remit le nouveau né auprès de la Princeſſe, &, pleine de joie, elle les baiſa l'un & l'autre. Cependant le fils de Zélandine ſe débattoit, & levant la tête, ſembloit chercher le ſein de ſa mere: à la place il trouva le petit doigt de Zélandine, & le ſuça avec violence, puis le quittant tout à coup, il ſe mit à touſſer & à rejeter quelque choſe de noir : c'étoit une épine qui apparemment s'étoit trouvée au bout du doigt de la Princeſſe. Comme la tante examinoit en ſilence l'enfant & l'épine, Zélandine ſe réveilla, croyant n'avoir dormi qu'une nuit. Mais elle fut bientôt diſſuadée, par le récit que cette officieuſe tante lui fit de tout ce qui s'étoit paſſé durant ſon long ſommeil. Loin que l'orgueil de la Princeſſe fût flatté de l'honneur qu'on ſuppoſoit que le Dieu Mars lui avoit fait, elle s'en affligea ſincérement pour ſon cher Troylus ; » & lorſ- » que ſa tante lui diſoit, niepce ne vous » déconfortez, car à voſtre naiſſance eſ- » tiez menacée de grand péril, ſi Dame » Vénus ne vous euſt prinſt ſous ſa ſau- » ve-garde. Or vous diray que lorſque

» fûtes née, j'apprêtay la chambre aux
» trois Déeſſes, & dreſſay la table ; mais
» je oubliai de mettre ung couteau devant
» le plat de la Déeſſe des Deſtinées.
» Ces Dames étant venues, & s'étant
» aſſiſes à la table pour mangier, Vé-
» nus & Lucine firent grand chiere &
» joyeuſe contenance ; mais la Déeſſe
» des Deſtinées montroit un air cour-
» roucé, & moi qui m'étois muſſée der-
» riere l'huys de la chambre, j'eſtois
» moult ébahie : lors Lucine vous voyant
» tant belle & bien formée de vos mem-
» bres, s'éjouiſſoit de voſtre gracieuſe
» naiſſance ; mais la Déeſſe des Deſti-
» nées refrognant ſon viſaige, dit : Le
» ſort de cette créature me regarde, &
» comme celle qui n'a point eu de cou-
» teau à cette table, je lui donne telle
» deſtinée que du premier filet de lin
» qu'elle traira de ſa quenouille, il lui
» entrera au doigt une arrête, en telle
» maniere qu'elle s'endormira à coup, &
» ne s'éveillera juſqu'à tant qu'elle ſoit
» ſuçée hors. Quand Vénus ouyt ce que
» ſa compaigne avoit décidée, elle dit :
» Belle ſœur, par moy & par amour, ſera
» le mal réparé au contentement de cette
» jeune créature «.

La bonne tante repréſenta avec tant de force à ſa niece, que la deſtinée étoit inévitable, qu'enfin Zélandine appaiſa ſes larmes, & promit de travailler à ſe conſoler : mais bientôt ces deux Dames eurent un nouveau ſujet de ſurpriſe & de douleur, car le même oiſeau qui avoit apporté dans la tour le prétendu Dieu Mars, entra dans la chambre, ſe ſaiſit de l'enfant, l'enleva, & s'envola par la fenêtre. Ce fut un nouveau ſujet d'affliction pour Zélandine ; mais la bonne tante trouva aſſez de raiſons pour prouver à ſa niece combien il étoit néceſſaire que le Dieu de la guerre prît lui-même ſoin de l'éducation d'un fils, dont ſans doute il avoit intérêt à ne ſe pas encore déclarer le pere.

On apprit avec grande joie à la Cour de Zélande, le réveil de la Princeſſe ; le Roi vint la tirer lui-même de la tour, & la conduiſit en triomphe à ſon Palais. Cependant Zélandine n'étoit point contente ; elle craignoit & déſiroit de revoir ſon Amant Troylus, & ne doutoit pas qu'il ne fût aſſez fidele pour venir la chercher en Zélande. D'ailleurs elle étoit obſédée par les viſites continuelles que le Roi permettoit à Néron de lui faire,

& qui alloient être ſuivies de ſon mariage avec ce felon Chevalier. Tout ce qu'elle put faire afin de retarder ce malheur, fut de demander un délai, qu'on accorda à ſes vives inſtances ; & en attendant qu'il expirât, le Roi fit annoncer un ſuperbe tournoi.

Pendant que ceci ſe paſſoit, Troylus avoit quitté l'Ecoſſe, & venoit de revenir dans l'Iſle de Zélande. Il apprend avec non moins de fureur que de jalouſie, le mariage projeté de Néron avec Zélandine, & jure qu'il ne s'accomplira pas. » Ce ne ſera que par ma mort dans le » tournoi, s'écrie-t-il, qu'il pourra obte- » nir ma Princeſſe «. Mais avant que de ſe rendre au Château de Jumel, il veut encore paſſer une nuit dans le Temple des trois Déeſſes, & y implorer Vénus. Il s'endort, & à ſon réveil il voit la même Dame qui lui étoit déjà apparue. Elle tenoit un jeune enfant dans ſes bras: » C'eſt ton fils, lui dit-elle, c'eſt celui » de Zélandine; ſois tranquille, je pren- » drai ſoin de ſon éducation, & ton » pays ne ſe ſera jamais glorifié d'avoir » au nombre de ſes défenſeurs un plus » illuſtre Chevalier «. Elle dit, & diſparut avec l'enfant aux yeux de Troylus.

Quelle joie pour ce brave Chevalier, d'entendre annoncer les glorieux deſtins de ſon fils, par la bouche même de Vénus! Son courage n'en fut point augmenté, mais ſon audace en prit une nouvelle force. Il ſe rend au tournoi publié par le Roi de Zélande; il entre dans la lice, & renverſe tous les Chevaliers Zélandois qui oſent ſe meſurer avec lui. Néron, ſon rival, eſt un des plus maltraités, & s'il lui laiſſe la vie, c'eſt qu'il entre dans ſes principes de généroſité d'épargner un ennemi vaincu. Le Roi, témoin des grandes proueſſes du Chevalier inconnu, ordonne que le prix du tournoi lui ſoit décerné, & il le reçoit des mains de la triſte Zélandine. Mais en s'approchant d'elle, il met un genou en terre, & leve la viſiere de ſon caſque. La Pucelle le reconnoît, pouſſe un cri de ſurpriſe, & s'évanouit dans les bras de ſes femmes. Cet accident changea en triſteſſe la joie qui devoit terminer cette brillante journée.

Cependant Zélandine, revenue à elle, n'eut rien de plus preſſé que de ſe ménager une entrevue avec ſon Amant. En lui faiſant part des perſécutions de ſon pere, & de ſon mépris pour Néron, qu'il

vouloit lui donner pour époux, elle lui fit un myſtere des viſites que ſa tante prétendoit qu'elle avoit reçues du Dieu Mars, & des ſuites qu'elles avoient eues : mais Troylus la raſſura ſur ſa prétendue infidélité, en lui racontant l'aventure de la tour, & ſes converſations avec la Déeſſe Vénus. Le réſultat de cette entrevue fut le projet d'un enlévement : il fut effectué dès la nuit ſuivante, & elle laiſſa ſur ſa table un billet adreſſé à ſon pere, par lequel elle lui apprenoit que le Dieu des batailles, indigné de ce qu'on vouloit la marier à un ſimple mortel, la tranſportoit dans un pays, où elle recevroit les honneurs dus à la protégée d'une Divinité adorée de tout l'univers.

Tandis que le Roi de Zélande & ſa bonne ſœur regrettoient la perte de Zélandine, mais ſe glorifioient de l'honneur que le Dieu Mars faiſoit à leur famille, cette Princeſſe & ſon Amant voguoient à pleines voiles vers l'Angleterre, où ils arriverent dans le temps que le Roi Perceforeſt faiſoit les préparatifs du fameux tournoi, qui devoit être célébré en l'honneur du Dieu ſouverain. Les Reines firent à Zélandine l'accueil que méritoient ſa naiſſance & ſa beauté. Lyonnel revit

avec les tranſports de l'amitié ſon cher Troylus, & la belle Blanche d'Ecoſſe devint l'amie intime de la Princeſſe de Zélande.

On ſait que Lyonnel fit des prodiges de valeur dans le tournoi, & qu'il y étoit excité, non par l'eſpoir d'obtenir la couronne, qui en devoit être le prix, mais parce qu'à la poſſeſſion de cette couronne étoit attachée celle de la Dame de ſes penſées. Il n'étoit pas encore terminé, que ſe ſentant extrêmement fatigué, il crut pouvoir ſortir des lices & prendre un peu de repos. Ce fut alors qu'il ſe ſouvint de l'anneau myſtérieux que la Reine Fée lui avoit recommandé de conſerver. Il le tire de ſon petit doigt, & voit avec autant de ſurpriſe que de ſatisfaction, qu'il eſt devenu aſſez large pour orner ſon pouce; mais dans l'inſtant qu'il fait cette heureuſe remarque, il entend les Hérauts qui s'écrient : » Noble Chevalier, êtes-» vous recreu, & renoncez-vous à l'honneur » du tournoi « ? Lyonnel, honteux de ce cri, qu'il prend pour un reproche, remonte à cheval, baiſſe la viſiere de ſon caſque, & ne s'apperçoit pas que ſon anneau eſt tombé. Il rentre dans le champ, combat avec la même valeur qu'aupara-

vant, & ce n'eſt qu'après avoir vaincu tous les Chevaliers qui tentent de lui diſputer le prix, que jetant les yeux ſur ſa main, il n'y voit plus ſa chere bague. » Je l'ai perdue, dit-il en verſant un » torrent de larmes; tout mon bonheur » eſt détruit; je ne ſerai jamais l'époux » de Blanche «.

Au lieu de ſe rendre dans la ſalle du franc Palais, pour y recevoir la couronne qu'il avoit ſi bien méritée, il s'enfonce dans la forêt de Darnand, afin d'y déplorer ſon infortune.

Les Rois, les Reines, & toute leur Cour s'étant réunis après le tournoi, furent fort ſurpris de ne point voir paroître le brave Lyonnel; on s'en informa inutilement, & tout ce qu'on put en apprendre, c'eſt qu'on l'avoit vu ſuivre le chemin de la forêt. Le Roi d'Angleterre ſe douta auſſi-tôt qu'il étoit queſtion de quelque chagrin amoureux, & voulut aller lui-même le chercher. A peine étoit-il entré dans la forêt, qu'il entendit les plaintes du Chevalier; il trouva fort étrange qu'un anneau perdu fût capable de le mettre au déſeſpoir, & de lui faire dédaigner une couronne qui étoit ſi légitimement due à ſa valeur. Mais lorſque Lyonnel lui eut

appris les conditions que la Reine Fée avoit miſes à la conſervation de la bague, il fut moins ſurpris, & tâcha de conſoler le malheureux Chevalier, en lui promettant ſes bons offices auprès de ſa belle-ſœur, pour appaiſer ſa colere. Ils retournerent enſemble au franc Palais, & lorſqu'on vit entrer Lyonnel dans la ſalle, les Hérauts ſe mirent à crier : » Céans » eſt celui qui a droict à la couronne, » comme le mieux faiſant; ores eſt temps » de donner le prix «. Lyonnel, dans ce moment, s'approcha du Roi & de la Reine d'Ecoſſe, & les ſalua avec timidité. La Reine lui demanda à voir l'anneau qu'il avoit dû garder précieuſement. Le Chevalier confus, avoua que, malgré ſes ſoins pour le conſerver, il étoit perdu : » Adonc, » Sire Chevalier, dict la Royne Fée, ſi » perdu avez mon annel, ce n'eſt pas » ſigne de loyauté, car il eſtoit de telle » nature, que eſtant au doigt d'un Cheva- » lier recreant, il devoit s'évanouir ; & » quand Lyonnel entendit la Royne, » mieux eut aimé eſtre au cœur feru d'une » eſpée ; mais la Royne ayant compaſſion » de ſon méchef, lui diſt : Sire Chevalier, » à Dieu ne plaiſe que vous accuſe de » laſcheté ; mais voſtre grande humilité

» vous déçoit, & vous vous plaignez ſans » raiſon, car je voy la verge à voſtre » poulce dextre «. En effet, la bague dérobée au Chevalier par enchantement, étoit retournée à ſon doigt par un autre tour de magie de la Reine Fée, ce qui remit le calme dans l'ame de Lyonnel.

Alors, par ordre du Roi Perceforeſt, les Hérauts proclamerent vainqueur du tournoi le Chevalier, » qui portoit ſur » ſon écu une Reine devant laquelle ung » Chevalier eſtoit à genoux, lui criant » merci «. C'étoit la deviſe que le preux Lyonnel avoit fait peindre ſur ſon écu, & qui faiſoit alluſion aux rigueurs de la Reine Fée. La couronne fut auſſi-tôt apportée par ſix Pucelles, comme nous l'avons dit en un autre endroit, & le Roi d'Angleterre la poſa lui-même ſur la tête du vainqueur. Le vieux Roi d'Ecoſſe, ſoutenu par ſes deux fils Gadiffer & Neſtor, ſe fit conduire juſqu'au nouveau Roi pour lui faire compliment, & lui dit: » Sire, à nouvel Seigneur convient faire » courtoyſie. Grant eſpace y a que ſuis à » vous redevable d'ung don, que je vous » euſſe jà accordé de bon vouloir, ſi n'euſt » eſté Madame la Royne Fée mon épouſe » qui s'y oppoſa: or, maintenant vous con-

» ſeille de l'aller requérir, & ſi elle vous » l'octroye, de mon aveu pouvez eſtre » certain «.

Lyonnel, à la tête des Chevaliers de ſon lignage, fut ſe jeter aux genoux de la Reine Lidorie, & la conjura de lui accorder ſa charmante fille pour épouſe. La Reine releva le nouveau Roi, & lui dit à haute voix : » Je vous ai moult » éprouvé, vaillant Lyonnel, & recon- » nois que eſtes valeureux & très-loyal » aux armes & en amour, ſi vous loue » par deſſus tout aultre Chevalier, & vous » octroye ma fille «.

Les fêtes qui accompagnerent ces noces furent brillantes, & on célébra en même temps celles de Troylus & de ſa chere Zélandine ; enſuite ces illuſtres époux prirent congé des Rois & des Reines d'Angleterre & d'Ecoſſe, & furent ſe montrer à leurs nouveaux ſujets, dont ils travaillerent à faire le bonheur. Lyonnel & ſon épouſe auroient paſſé des jours heureux, ſi au bout d'un an leur félicité n'eût été troublée par la nouvelle de l'aſſaſſinat du brave Eſtonne, que l'infame Bruyant ſans foi immola en traître, pour venger la mort de ſon pere Darnand. Lyonnel ſe joignit aux plus vaillans Che-

valiers de l'Ecoſſe pour exterminer Bruyant & toute ſa race ; mais, comme on l'a vu dans l'hiſtoire d'Eſtonne, la vengeance de la mort de ce brave Chevalier étoit réſervée au bras de ſon fils Paſſelion, qui fit ce grand coup à l'âge d'un an.

Eſtonne & Troylus ſe ſignalerent contre les Romains qui aſſiégeoient la ville de Nerves, voiſine des nouveaux Etats de Tors, & alliée de l'Angleterre. De retour dans leur patrie, il ne s'y célébra aucun tournoi ſans qu'ils y donnaſſent des preuves de valeur ; mais enfin ces braves Chevaliers, lors de l'invaſion des Romains, périrent avec toute la Chevalerie Angloiſe & Ecoſſoiſe dans la fameuſe bataille livrée dans la plaine devant le franc Palais. Leurs épouſes vécurent inconſolables ; mais l'amour maternel, & l'eſpoir de voir leurs fils devenir un jour les vengeurs de leurs peres, & les reſtaurateurs de leur patrie, les engagerent à ſurmonter leurs douleurs. Ainſi elles remplirent les devoirs de tendres épouſes, de bonnes meres, & de grandes Princeſſes.

On peut regarder comme un troiſieme Epiſode du Roman de Perceforeſt, l'Hiſtoire du *Chevalier aux armes dorées*, & de *la Pucelle au cœur d'acier*, qui a été imprimée dès la fin du quin-

zieme ſiecle; on en trouvera l'extrait dans le Volume E de ces *Mélanges*, ſeconde Partie de la *Lecture des Livres François*, page 132 & ſuivantes; & l'on y verra que le Chevalier aux armes dorées n'eſt autre que Neſtor, fils cadet du Roi Gadiffer d'Ecoſſe, frere de Perceforeſt : mais c'eſt à tort que l'on attribue ici à Peleon, Roi ſeulement d'une partie de l'Angleterre, ce qui eſt arrivé à Perceforeſt, Roi de la Grande-Bretagne entiere. Quoi qu'il en ſoit, nous nous contenterons de renvoyer nos Lecteurs à cet article d'un de nos Volumes précédens.

La ROSE *& les* FILEURS *; Epiſode, Hiſtoriette, Conte ou Fabliau qui ſe trouve en proſe dans le quatrieme Livre du Roman de Perceforeſt, & en vers à la fin du cinquieme Livre du même Roman, ſous nom de* Lai de la Roſe.

CE joli Conte a été mis en vers François ſur la fin du ſiecle dernier par le ſieur de Senecé, premier Valet-de-Chambre de la Reine Marie-Thérese d'Autriche, épouſe de Louis XIV : ainſi quelques perſonnes connoiſſent cette plaiſante & agréable fiction ; mais ceux-là même ne ſeront peut-être pas fâchés de la lire dans ſon ancien langage du quatorzieme ſiecle. On ſait avec quelle naïveté on écrivoit dans ce temps-là ; & le mérite des Fabliaux conſiſte peut-être bien autant dans la ſimplicité des expreſſions, que dans le fond du ſujet & la ſingularité des aventures. Nous nous ſommes donc contentés de changer ici quelques mots que nos Lecteurs n'auroient pas entendus, de ſupprimer quelques détails peu intéreſſans, & quelques réflexions déplacées, & de choiſir, tantôt dans le récit en proſe, tantôt dans le Lai en vers, les termes les plus capables de rendre la narration agréable & piquante.

Il ſeroit peut-être à ſouhaiter que tous les anciens Fabliaux puſſent être ainſi préſentés.

Au temps que le bon Roi Perceforeſt ſeigneurioit

ſeigneurioit la Grande-Bretagne, vivoit en ce pays un Chevalier nommé Margon, fort & vaillant en combats, ferme & adroit en tournois, aimé des Dames pour ſa noble courtoiſie, eſtimé des hommes pour ſa franchiſe & ſa loyauté. Le Roi lui donnoit ample & fréquente ſignifiance de bienveillance, ſi que l'on diſoit par le pays, qu'autant Perceforeſt avoit été ami d'Alexandre, autant Margon l'étoit de Perceforeſt. Les bons Chevaliers n'en concevoient ni ſoupçons, ni inquiétude; mais ceux de mauvais lignage & de naturel envieux en eurent dépit, & ne queroient (*cherchoient*) que lieu & occaſion de nuire au brave Margon. Deux d'entre ces felons, l'un nommé Méléan, & l'autre Nabon, reconnurent que ſouventes fois le brave Chevalier ſe tiroit à l'écart, puis ſortant une boëte de ſon aumôniere, conſidéroit attentivement ce qu'elle renfermoit, après quoi retournoit à ſon devis, ou autre choſe qu'il pût faire, comme ſi de rien n'eût été, & pluſieurs fois dans la journée faiſoit ledit manége; & voilà que les deux traîtres, après avoir pourpenſé & réfléchi là-deſſus, s'aviſerent de rendre ſuſpectes au Roi les fréquentes diſparitions de ſon Chevalier

favori. Adoncques s'efforcerent de lui perſuader que cette boëte contenoit magie, enſorcellemens, & peut-être eſprit noir & malin, qu'il conſultoit en vue de nuire. Perceforeſt héſita d'abord à les croire; mais revinrent-ils ſi ſouvent à la charge, & les charmes & enchantemens diaboliques étoient en ce temps ſi communs en Grande-Bretagne, qu'enfin il voulut connoître la vérité; & pour ce faire, s'adreſſa au bon Margon lui-même, lui demandant ce qui en étoit: celui-ci, franc & naïf, ſans s'émouvoir ni ſe troubler, raconta au Roi ſon hiſtoire en toute vérité, ainſi que s'enſuit:

» Sire, je ſuis fils de Chevalier, natif
» du pays de Gorre, & y ai mon manoir.
» Je n'étois encore que jeune Varlet,
» qu'une noble Pucelle, nommée Liſane,
» mit mon cœur en ſervage. Je mis d'a-
» bord en uſage pour lui plaire, tout ce
» dont jeune Damoiſeau & gentil Varlet
» a coutume d'uſer pour attirer en ſes
» filets beauté commune & ordinaire. Je
» compoſai Lais, Virelais, & Ballades, &
» j'allois les chantant mélodieuſement
» ſous ſes fenêtres & au bas des tours
» de ſon Château; je accompagnois ma
» voix avec harpe, violon, ou épinette.

» D'autrefois lui envoyois en pur don,
» préſent & hommage, petits chiens
» jolimens façonnés, faiſant careſſes &
» révérences; oiſeaux chantans & répé-
» tans douces paroles; ou fleurs printa-
» nieres, aornées de couleurs vives, &
» pourpris éclatans. Mais rien de tout
» ce ne me ſervit; ma Dame ſans me
» montrer déplaiſance, ni maltalent, ſi
» ſembloit-elle ſe gaber (*moquer*) des ché-
» tifs moyens qu'employois pour la tou-
» cher. A la fin je m'aviſai que cœur de
» noble Damoiſelle ne peut ſe conqueſter
» que par force & proueſſe de Chevalier, &
» lors je me décidai à mériter par cou-
» ronnes de vaillantiſe de cueillir roſes de
» bel amour. Tôt après obtins-je l'Ordre
» de Chevalerie, ayant duement gagné
» mes éperons, invoquant le nom de
» Liſane, portant ſes couleurs, & ayant
» repréſenté ſur mon écu un cœur en-
» chaîné avec ces mots: *A jamais*. Je
» remportai pluſieurs avantages, tant en
» tournois qu'en combats: je vainquis &
» déſarçonnai nombre de mes ennemis
» & rivaux, j'occis même des Géans & des
» monſtres. Après avoir paſſé trois ans
» dans ces nobles exercices, j'obtins de
» la Dame de mes penſées don plenier

» d'amoureuſe merci, en vrai & ſacré » mariage, & pendant toute une année » nous ne penſâmes qu'à nous ſolacier » (*divertir*) en bombance, feſtoyemens, » dances, ſi que nous ſembloient être » nos noces chaque jour à plus d'une » fois renouvellées. Mais enfin, il advint » que fus obligé d'aller viſiter un mien » oncle, lequel me faiſant reproche pour » ce que j'abandonnois tous actes de vail- » lantiſe & Chevalerie, m'induiſit à me » rendre avec lui à votre glorieuſe Cour, » ô Sire Roi «.

» Pouvez bien croire, continua le » Chevalier Margon, que quand je vins » à prendre congié de ma femme, ce » furent grandes plaintes & lamentations: » larmes coulerent de ſes yeux, ſoupirs » d'ahan partoient de nos poitrines; » mille fois nous jurâmes amour conſ- » tant & fidélité parfaite. Quant à elle, » ſavoit bien que ſerois exact & rigou- » reux à tenir ma promeſſe, car la lui » avois baillée foi de Chevalier, & onc- » ques ni moi, ni aucun de mon lignage, » ne fut défaillant à telle parole. De ma » part ne paroiſſois-je être en doute ſur la » ſienne; mais elle n'ignorant pas que » foi de Dame n'eſt mie auſſi aſſurée que

» cella-la de preux & bon Chevalier : » Mon chier Seigneur & Baron, me » dit-elle, tenez cette boëtelette (*petite* » *boëte*), laquelle ouvra par Art magique » la belle Sébille, Dame du Lac : ſa- » vez bien que Fée de haut ſavoir elle » étoit ; or elle attacha telle vertu à la » roſe icy renfermée, qu'elle ſe main- » tient fraîche & vermeille tant que la » Dame qui l'a donnée à ſon époux ou » amant lui reſte fidelle, & ſe fane & » flétrit ſi elle ceſſe de lui être loyale, » & ſi la Dame mouroit, la roſe diſ- » paroîtroit. Or, depuis ce temps, dit » Margon en finiſſant ſon récit, je ne » ceſſe de conſulter la roſe, non pour » défiance que j'aie de la loyauté de » Madame, ains pour m'aſſurer de ſa vie » & ſanté «. Ce diſant ouvrit la boëte- lette, au fond de laquelle ſe montra la roſe tant belle & vermeille, que le Roy en fut esbahi, car étoit-on alors à la fin de Janvier.

Et adoncques le Roy redit à ſes Cour- tiſans tout ce qui en étoit, & leur aſſura avoir vu la roſe, ce dont les Chevaliers felons furent à l'abord frappés & étonnés. Mais par après, revenant à eux, à leur malice, & mauvaiſetié naturelle : » Voi-

» rement, Sire Roy, lui dirent-ils, n'eſt-
» ce pas la peine de ſi grand bruit démener
» pour ſi petit cas : or n'eſt peut-être
» cette roſe ainſi apparente que tour de
» jongleur, illuſion, & gaberie ; mais
» cependant qu'il s'amuſe à regarder dans
» ſa boëte, ſi ferions-nous gros paris
» que la Dame Liſane lui joue en ſon
» abſence quelqu'autre tour de ſon meſ-
» tier ; & ſi en doutez, Sire, donnez-
» nous congié d'éprouver nous-mêmes la
» vertu & chaſteté de ladite Dame, tan-
» dis que retiendrez ici le bon Chevalier
» avec ſa roſe, nous ſerons bientôt en
» état de vous en rendre bon compte, &
» ſaurez ſi elle mérite honneur ou ver-
» gogne «.

Le franc Roy Perceforeſt ayant ceci entendu, ne tarda d'en faire part à Margon, & celui-cy de s'écrier : » Ah ! vi-
» lains traîtres ! mais Sire, n'ai doutance
» aucune de la vertu de ma Dame. Adonc dit le Roi, ferois-tu gageure ? Si, dit le Chevalier ; & ſe ordonna le pari : ſavoir, que Méléan & Naboti auroient terme juſqu'au premier Mai ſuivant, d'aller au Château que habitoit Liſane, & par tel moyens que voudroient doucereux, perſuaſifs & inſinuans, ſans d'au-

cune force, ni violence uſer, qu'il leur ſeroit loiſible de tenter la Dame, & l'induire s'elle y conſentoit à forligner & s'écarter à gauche du droit chemin de foy conjugale, ſans que Margon puſt les deſtourber, ni donner avis aucun de leurs menées, & pourroient ouvrer comme bon leur ſembleroit tous deux enſemble, ou l'un à part de l'autre; & en cas que ne puſſent ſuccéder, tous leurs fiefs ſeroient acquis à l'époux de Liſane; mais ſi réuſſiſſoient, celui époux devoit porter pendant un an, à tous les tournois qui ſe feroient en Angleterre, un écu noir, ſur lequel ſe verroit en pourtraiture un Chevalier armé, ains à quatre pattes, lequel ſeroit chevauché d'une Damoiſelle à chief tondu, en reſſemblance de la Dame Liſane.

Telles conventions étant faites, ne fut plus queſtion que d'exécuter l'enprinſe (*entrepriſe*), & partirent les deux Chevaliers, ne doutant de réuſſite, vu qu'avoient petite eſtime & fauſſe opinion des Dames, pour ce que en avoient trouvé d'aucunes de grande aiſance & facilité à départir don d'amoureuſe merci; eſt vrai que elles étoient vieilles, édentées, & d'époux & d'amans délaiſſées; mais jeuneſſe & ſuf-

ſiſance avoient fait accroire à ces Chevaliers, qu'eſtre aimé de telles Dames étoit grande gloire & merveilleux profit, ſi qu'avecques toutes ſe pouvoit mettre également à fin ſemblable aventure.

Méléan & Nabon ayant cheminé durant quelques journées, s'accorderent, avant d'entrer au pays de Gorre, que l'un ſe montreroit d'abord ſeul, & l'autre en après pour ne ſe nuire, ni déranger l'un & l'autre. Pour afin que le ſort en décidât, tirerent à courte & longue paille, & le ſort écheut à Méléan, lequel s'avança vers le Château, tandis que Nabon paſſa le temps en hameaux & habitations champêtres, à courtiſer Bergerettes, pourchaſſer lievres & giboyer.

Méléan arrivé au Château de Liſane, ſe préſente comme ami & compagnon d'armes de Margon, & eſt accueilli comme tel. La Dame lui demande nouvelles certaines de ſon époux; & lui répond le Chevalier, que l'a laiſſé ſain & bien portant. Se peut bien penſer que du déſir de le revoir fut faite grande mention par la Dame; à quoi ne contredit de prime-abord le Chevalier: mais la table étant miſe, & la Dame feſtoyant le traiſtrour, ne le connoiſſant pour tel,

nouveaux propos furent mis en avant. » Voirement, dit Méléan, Monſeigneur » Margon eſt homme de bonne mine, » grande attrempance (*prudence*) & haute » valeur, auſſi n'eſt-il Dame à la Cour » Royale qui ne veuille deviſer avec lui » ſeulette à ſeulet, & parfois avecque » l'une, parfois avecque l'autre, paſſe » doucement le temps «. La Dame du Château, à ce propos, devient vermeille comme la roſe, & maintient qu'elle ne le croit véritable. Le felon ſoutient ſon dire, & cheminant en ſes propos, en vient à employer ſa faconde loquelle, à lui perſuader que bien feroit de rendre la pareille au mari, & de ſa part fauſſer auſſi foy conjugale.

La Dame avoit jà ouï dire que les courtiſans de la Grande-Bretagne tenoient ſouvent de pareils diſcours, mais que n'étoient que gaberies, & propos vains & légiers. Ce pourquoi lui répondit auſſi légiérement & doucement que n'en fairoit rien, & peu après le ſouper fini, ordonna à une ſienne Servante, qui avoit nom Renardine, de conduire le Chevalier en certain bel appartement, éloigné du ſien. Ores faut-il ſavoir que cette Renardine étoit vieille, fine, moult

gabeuſe & maligne. Le felon Méléan, déſirant l'amadouer & piper, pour plus facilement mettre à fin ſa méchante entrepriſe : » Voirement, dit-il à la vieille, » avez Dame & Maîtreſſe moult jolie, » gentil corſage, œil lançant fleches » d'amour, & ce peut croire, cœur prêt » à en recevoir : bien ſavez que quand » mari dehors s'amuſe, femme ſeulette » ſe dépite. Raiſon avez, répond Renar- » dine, dolente eſt femelle, qui maſle » n'a pour l'égayer. Auſſi veux-je entre- » prendre de ce faire, repartit Méléan, » mais n'ai voulu trop vîte aller en be- » ſogne, crainte de broncher ; & pour » ce jourd'hui ai-je été réſervé & mo- » deſte, car bien ſavons, nous autres » Chevaliers de Cour, que pour plaire » aux Dames, faut un peu *filer le parfait* » *amour.* = Voulez donc le filer long- » temps, reprit la maligne vieille? = Deux » à trois jours tout au plus, ſuivant » l'occaſion. = Si petite filerie ſeroit de » peu de prouffit à ma Dame, mais à » temps, beau Chevalier, Dieu vous » gard, & bonne nuit. = Dis à ta Dame » que toute nuit vais penſer à elle. = Fort » bien, penſez, penſez, filez, filez « : Et ce diſant ſortit la vieille, & dès le ſoir

même rien n'eut de plus preſſé que de répéter ce diſcours à ſa Dame.

Adoncques Liſane fut prou courroucée de la forfanterie du méchant Chevalier. Voudrois, dit-elle, ahonter ce galant: vergogne je veux qu'il ait. = Eh bien, répondit Renardine, vergogne aura : à moi fiez-vous de ce. Des moyens convinrent la Dame & la Servante, & tout advint comme après ſera dit.

Filets finement tendus, gibier eſt au bon chaſſeur, s'écrioit Méléan, qui, plein de joyeuſes idées, ne put dormir de toute la nuitée. Au jour ſe leve, mais n'obtient licence de ſaluer la Dame que peu avant le repas, qui ſe paſſa comme le ſoir précédent, en œillades agaçantes, ſoupirs amoureux, & fines reparties. Au feſtin de la ſerée, encore ſemblable manége. Levé qu'on fut de table, de douceurs en douceurs, de complimens en complimens, le Chevalier devint paſſablement inſolent. Il eût été tout à fait malhonnête, ſi la belle Dame Liſane ne ſe fût ſubitement échappée & retirée dans une chambre voiſine, ne s'y fût enfermée. Méléan l'y eût ſuivie, ſi la vieille Renardine ne ſe fût oppoſée à ſon paſſage, en lui diſant: » = Sire Chevalier, eſt-

» ce donc ainſi que filez le parfait amour?
» = L'ardeur.... = Modérez-la, repliqua la
» vieille, en le ramenant doucement vers
» le milieu de la ſalle ; ne ſavez com-
» ment l'amour ſe file dans ce pays de
» Gorre, mais bien vous l'apprendrons-
» nous. Or, ſachez que ma Dame plutôt
» ſe occiroit que ne voudroit qu'on l'eût
» ſurpriſe écoutant amoureux propos :
» mais, beau Chevalier, ajouta-t-elle
» d'un ton emmiellé, tenez-vous coy,
» ſachez vous taire, & tout vous viendra
» fort à point. Je vais vous reconduire à
» votre premier logis, & quand le coq
» chantera pour la minuit, j'irai vous
» prendre & vous meneray en telle cham-
» brette où ſaurez comme l'amour ſe file
» & ſe travaille au pays de Gorre «.

O vous tous qui lirez cette hiſtoire, n'y auriez-vous pas été attrapés auſſi bien que Méléan ! Ce mauvais Chevalier ſe croyoit déjà dans les bras de la Dame de Margon ; mais il n'étoit que dans ſes filets & dans ceux de Renardine. Le coq ayant annoncé la minuit, la vieille arrive en jupon court, ſale mantel, cheveux en petit nombre & mal atournés. Méléan au contraire s'étoit approprié de ſon mieux. La Meſchine (*ſervante*), une lampe à

la main, le conduit par plusieurs escaliers, corridors, tourelles, & machicoulis, qu'habitoient en grand nombre chouettes, rats, & chats-huans; ils arrivent enfin dans une chambre assez grande, mais peu aournée, & située tout au haut du donjon du Château. Si ne put s'empêcher Méléan d'être émerveillé de la simplicité du cabinet de plaisance (nous dirions aujourd'hui un boudoir) de la belle Lisane. » Bon, bon, lui dit la vieille, à beau poisson n'est pas besoin de sauce, plaisir » & beauté valent mieux que richesse & » parure; & lui montrant une couchette » garnie de paille & feuilles seches: te- » nez-vous là, & bientost saurez ce qui » sera du succès de vos amours «. Ce disant elle se retire, ferme la porte, l'assure de plusieurs barreaux, & y place même un cadenat.

Se peut bien penser que cette nuit Méléan dormit moins encore que la précédente, travaillé tantôt par l'espoir, & tantôt par la crainte; mais quand le grand jour fut venu, sa surprise fut grande; car vit paroître à la lucarne, qui éclairoit sa chambre, non la belle tant attendue, mais la vieille Renardine, qui, lui jetant une grande quenouille & quatre éche-

veaux de chanvre, lui chanta d'une voix un peu caſſée & chevrotante la chanſon ſuivante.

LAI.

RECEVEZ, diſcret Amoureux,
Ce chanvre & cette quenouillette;
Pour plaire à l'objet de vos vœux,
Que la beſogne ſoit bien faite.
Avec ſuccès on fait ſa cour,
Quand au ménage on eſt utile;
Galant Chevalier, file, file
Le parfait amour.

Liſane de votre façon
Veut porter une chemiſette;
Si ce n'eſt vous, c'eſt votre don
Qui touchera ſa peau blanchette.
Avec ſuccès, &c.

Pour elle faiſant de fins draps,
Rendrez plus douce ſa couchette:
Mais ſi Margon ne revient pas,
Elle y ſera toujours ſeulette.
Avec ſuccès, &c.

Exercez vos mains & vos yeux
Pour travailler toiles parfaites;
De ce qu'aurez filé le mieux
Elle en fera des gorgerettes.
Avec ſuccès, &c.

Quand trop ouché de nos attaits,
Un méchant Amant veut nous mordre,

Pour échapper à ſes filets,
Faut lui donner du fil à tordre.
Avec ſuccès on fait ſa cour
Quand au ménage on eſt utile;
Galant Chevalier, file, file
Le parfait amour.

Quand la vieille eut aſſez chanté: » Tant y a, Sire Chevalier, ajouta-t-elle » en proſe, que pour avoir voulu induire » Madame à fauſſer foy à Monſeigneur, » telle pénitence vous convient faire pendant le cours d'un an, que filiez quatre » quenouillées par jour, & n'aurez à » manger & à boire qu'autant que telle » tâche aurez ouvré moitié avant midi, » & le demourant le ſoir. Mais ſi bien » travaillez, ſerez bien nourri, demourerez » ſeul, & pourrez engraiſſer comme cha- » pon en mue; mais ce excepté, ne ſera » pour vous, ni don de merci, ni délec- » tation aucune. Sur ce à Dieu vous com- » mande «. Et s'en retourna la vieille, répétant ſon refrein: *Galant Chevalier, file, file le parfait amour.*

Ores ſe peut penſer combien Méléan fut deſtourbé & esbahy de cette ſemonce. Point ne travailla avant midi, ains ſe ira, courrouça, dépita, & jura (car étoit Païen), par plus de Dieux que n'y avoit de brins de chanvre à la premiere que-

nouillée. De rien ne lui proufita, la vieille ayant reconnu qu'il n'avoit travaillé, ne lui donna rien pour ſon dîner. Mais le ſoir ayant trouvé qu'avoit ouvré deux quenouillées, lui fut donné à ſouper; car le pouvre Chevalier avoit à la fin pourpenſé, que mourir de bleſſures ou de maladie eſt accident, mourir d'amour franche ſottiſe, & mourir de faim quand on peut manger, la plus groſſe bêtiſe du monde : adoncques continua de filer & manger, & ne ſe préſentoit à lui jamais que la vieille, laquelle en gabant lui diſoit que de ſon ouvrer le remercioit Madame, & de temps en temps encore lui chantoit : *Galant Chevalier, file, file le parfait amour.*

Un mois ainſi s'étoit paſſé, lorſque Nabon, non moins felon que Méléan, voyant que ſon compagnon d'armes ne retournoit point, & penſant qu'il eut eu plein accompliſſement de ſes déſirs dans le Château de Liſane, ſi voulut-il partager ſa bonne fortune & la vergogne de Margon; mais ce fut encore lui qui fut vergogné, comme le dirons tout à l'heure. Adoncques quitta les champs, & entrant au pays de Gorre, s'achemina vers cette habitation, vrai ſéjour de pénitence pour

les

les faux & diſcourtois Chevaliers. Il s'y annonça, & y fut reçu ainſi que Méléan: mais pour cette fois la Dame eut plus grande défiance; & comme Nabon s'enquit de ſon compagnon, lui fut répondu que oncques ne s'étoit montré en ce lieu; ſur quoi ſe perſuade Nabon que par quelque accident ſon compagnon a été empêché de tenter l'entrepriſe, & qu'à lui eſt réſervé l'honneur de la mettre à fin. Plein de cette vaine opinion, le ſecond traiſtre tend ſes filets à l'exemple & imitation de l'autre, & comme verrés eut ſemblable ſuccès. Tout ainſi que deux renards entrant en métairie, colombier ou poulailler, en eſpoir de dévorer colombes ou poulettes, uſent également des mêmes tours de ſoupleſſe & attrapeminons, & finiſſent par être chaſſés, & ſouventes fois aſſommés par gardiens, ſervantes, ou chiens vigilans; tout de même Nabon eſt déçu par la Dame & par la vieille Renardine, & ſe trouve par celle-ci, dès le ſecond jour, ſubtilement conduit dans la chambre du donjon; & n'y fut-il pas plutôt entré & renfermé, qu'à ſon grand étonnement reconnoît ſon ami Méléan, & ne ſont plus esbahis deux loups pris au même piége & ſe trouvant en même foſſe.

Ores eſt-il bon de ſavoir que Renardine, deviſant avec Nabon, s'étoit enquiſe de lui ſi encore à la Cour du Roi Perceforeſt ſe filoit le parfait amour. » Non, dit en » gabant le Chevalier Anglois, ſi ne ſe » file-t-il plus, mais ſe dévide, & n'eſt » guere plus aiſé le dévider que le filer «. Bien releva ce propos la vieille meſchine; & ne la voilà-t-il pas au matin du jour, où le traître Nabon commence ſa pénitence, qui, lui jetant un dévidoir, chante

LAI.

Recevés ce beau dévidoir,
Pour ſeconder votre confrere;
Vous devez tous les deux avoir
Semblable déſir de bien faire.
Comme lui faites votre cour,
Au ménage ſoyez utile;
Que l'un dévide & l'autre file
Le parfait amour.

Savez bien que ce n'eſt le tout
De tirer fil de ſa quenouille;
Faut encore en trouver le bout,
Pour empêcher qu'il ne s'embrouille.
Comme lui, &c.

Gentils Damoiſels, qui croyez
Tourner la tête d'une Belle,
Faut que pour peine vous ayez
Soin de tourner la manivelle;
Tous les deux faites votre cour,
Au ménage ſoyez utile;

Que l'un dévide & l'autre file
Le parfait amour.

La chanſon de la meſchine fut accompagnée du même compliment qu'elle avoit adreſſé par ci-devant à Méléan. » Chevalier » dévideur, ſi voulez avoir pain, viande & » cervoiſe, vous faut travailler «. Point ne le voulut d'abord Nabon, ſe ira, ſe courrouça, ſe dépita & jura, tant qu'il eût la panſe pleine, formoit projets merveilleux & épouvantables, vouloit détruire le Château par mine & ſape; mais trop loin y avoit-il du haut du donjon au plus bas des fondemens; vouloit percer les murs, bien que euſſent grande époiſſeur, mais n'avoit inſtrument propre à ce, & bientôt force lui manquant, il fallut bien que Nabon dévidât comme Méléan filoit; & ainſi dura leur pénitence juſques au mois de Mai enſuivant, que ne revenant point à la Cour du bon Roi Perceforeſt, & Margon, conſidérant toujours la roſe fraîche & vermeille en ſa boëtelette, demanda congié au Roi de ſoy retourner à ſon manoir, pour ſe rendre certain de ce qui étoit advenu aux deux Chevaliers qui ſon honneur pourchaſſoient, & le Roi lui octroya, & partit ſeul Margon, tenant pendant

pluſieurs jours la route qui conduit au pays de Gorre.

Jà en étoit aſſez près quand jalouſie & mélancolie vinrent aſſaillir ſon eſprit, & toutefois que la roſe fût toujours vermeille en ſa boëtelette, ſi ne laiſſa de pourpenſer que Liſane étoit déloyale & felone; ſi s'arrêta au bord d'une fontaine, & ayant laiſſé paître ſon cheval, fit ſon ſouper de belle eau claire, ce qui le diſpoſa merveilleuſement, non à dormir comme advient à ventre plein; mais à ſonger comme ſe pratique à ventre creux, & ſongea que les deux méchans Chevaliers ſe gaudiſſoient, avec ſa femme, & faiſoient chiere lye de viande de cerf, bœuf & mouton, dont ils ſe repaiſſoient de la chair, lui laiſſant ſeulement le bois & les cornes. Et à l'aube du jour ſe priſt à ſe lamenter tout haut, croyant de nul n'être entendu, & diſoit: Ha! ha! quelle grand pitié c'eſt de ſoy marier, ſi croit-on trouver en cette beſoigne grand ſoulas & contentement, & n'y trouve-t-on ſouvent que travail & vergoigne, s'y perd toute aiſance & liberté. Ho! ho! cil qui ſe marie eſt ainſi que l'homme, qui ne voulant manger chair ou poiſſon à ſec y fait une ſauce, qui d'abord ſemble douce, & par enſuite devient amere. Pendant trois

ans j'ai combattu Chevaliers, monſtres & géans pour obtenir gloire & Liſane; gloire m'eſt reſtée, ains Liſane eſt à deux gloutons que vais trouver dans mon Château, mangeant mes poules, buvant mon vin, & faiſant encore plus grand mal à mon honneur; ne me veux fier à la roſe, car telle choſe eſt jouet d'enfant & œuvre de Fées fallacieuſes, voulant tromper maris en faveur des femmes.

Or, tandis que Margon faiſoit telle doléance, arriverent près de la fontaine quatre Chevaliers du franc Palais, qui ſe rendoient à la Cour du grand Roi Perceforeſt; & n'étoient Chevaliers de petite valeur & conſéquence, car faurez que ſe clamoient Lyonnel du Glar, & ſon féal le Tors de Pédrac, Troylus de Royalville, & le Chevalier aux armes dorées, autrement dit Neſtor, fils du Roi Gadiffer. Et oyant que ung Chevalier ſe plaignoit, s'approcherent coyement, & entendirent tous les propos déſaſtreux de l'époux de Liſane, & bien le reconnurent, & veirent qui étoit. Lors ſe monſtrant à lui, la viſiere de leurs caſques levée, grand fut ſon étonnement. Adoncques, lui dirent-ils, que n'avoit raiſon de ſoi ſi peu confier en ſa Dame & en ſa roſe. Le

bon Chevalier, plus vermeil que cette fleur, leur déduiſit au long le ſujet de ſes craintes, & s'efforcerent les compagnons de l'accoiſer (tranquilliſer) : » Sire, lui » dirent-ils, chacun de nous a ſa Dame » & Maîtreſſe, & même avons-nous eu » cet heur depuis peu, de nous unir à » elles par mariage (en effet Lyonnel » venoit d'épouſer Blanche ; le Tors la » belle Liryope ; Troylus Zélandine ; & » Neſtor, l'illuſtre Pucelle au cœur d'acier). » Ores ne croyons pas que telles Princeſſes » manquent à la foi & loyauté qu'elles » nous doivent. Ha ! ha ! mes Seigneurs, » repartit Margon, encore êtes-vous bien » frais mariés : à peine avez-vous délaiſſé » le nid, ains ſi laiſſez encore tels oiſeaux » ſans paſture, véerez ce qui en adviendra. » Quant à moi vais éclaircir mon fait «. Lors les Chevaliers s'offrirent à l'accompagner, lui promettant de l'aider à venger ſon honneur s'il étoit outragé, & de rendre témoignage honorable à la Cour du Roi, ſi à raiſon ſa roſe ſe tenoit toujours vermeille.

Donc s'acheminerent tous au Château de Liſane, & ſi-tôt qu'y furent arrivés, & que fut reconnu le Seigneur Margon, ſe peut croire que les Ecuyers, varlets & tous habitans s'appareillerent à les bien

recevoir, & menerent grande joie & lieſſe chevaux furent mis en bonne écurie, & Chevaliers conduits triomphamment en la grande ſalle : lors accourut la belle Liſane ſans atours ni attiffement, mais belle, fraîche & vermeille comme la roſe conſervée en boëtelette. Elle ne douta d'embraſſer mille fois ſon époux, qui, de prime-abord, l'accolla avec égale tendreſſe, mais puis après montra quelque ſigne d'inquiétude & fâcherie. La bonne & adroite Dame ne fit ſemblant de s'en appercevoir, & feſtoya les quatre braves & loyaux Chevaliers du franc Palais, & s'empreſſa d'ordonner de leur logis, & ſur-tout de hâter le repas, qui fut tantôt prêt. En attendant ſe tinrent moult gentils propos par les quatre Chevaliers à la Dame, mais ſe pouvoit voir que Margon y prenoit petite part. Les tables étant dreſſées, furent couvertes de diverſes viandes qui furent mangées avec appétit & gaieté ; eſt à obſerver cependant que le Seigneur repouſſoit, avec ſemblant de colere, tout plat ſur lequel étoit ſervie chair de cerf ou de bœuf, & n'acceptoit ſinon menu gibier & volaille. Quant au boire : » Ma » mye, ce dit Margon, notre vin n'eſt-il » pas frelampé & aigri ? Non fait, Mon-

» ſeigneur & Baron, dit la Dame; eſt » pur & net comme eſt le mien cœur, & » l'amour que je vous porte «. A ce propos hocha un peu la tête le Seigneur; mais les Chevaliers trouverent ce dit convenable à noble & franche Dame. A la fin du repas ne ſe put tenir Margon, qu'il ne dît : » Madame, ne ſont-ils pas venus ici » certains Chevaliers de Grande-Bre- » tagne? Oui, lui répondit Liſane, ſont » venus à deux l'un après l'autre, & » les ai reçus d'abord comme vos com- » pagnons; mais peu les ay retenus en » ma compagnie, pource que j'ay trouvé » que ne vouloient reſpecter en toute » loyauté votre honneur, gloire & prud- » hommie «. Et encore les Chevaliers trouverent-ils bonne cette repartie; mais Margon n'en fut pleinement ſatisfait.

Les tables étant levées : » Monſei- » gneur, dit Liſane, trouvez bon que je » montre à vos amis les curioſités du » préſent Château. Bon, répliqua Mar- » gon, curioſités ne ſont icy aucunes, » fors (*ſinon*), tours, creneaux, machi- » coulis & donjon, ainſi que par-tout » autre Château. Voire, reprit la Dame, » ſi eſt une chambre au donjon nouvel- » lement aornée, que je déſire que voyez

» ainſi que ces Seigneurs; Renardine nous » y conduira «. Et auſſi-tôt la meſchine de marcher devant, & chacun de la ſuivre, tant qu'arrivent près la lucarne, laquelle éclairoit la chambre des priſonniers. A cet endroit, la Dame ayant fait ſigne à la compagnie de s'arrêter & ſe taire, Renardine approcha ſeule, & ſe entendit que les Chevaliers lui diſoient: » Tenez, » meſchine, voilà notre tâche, baillez-nous » à dîner, car ja l'heure en eſt de long-temps » paſſée «. Adoncques la vieille ouvrant la porte de la chambre, Margon & tous ſes compagnons y entrerent, & grand fut leur étonnement de reconnoître Méléan & Nabon filant & dévidant, & les felons de rougir & cacher leur viſage, ſe voyant ainſi ahontés. Lors la belle Liſane, prenant la parole, expliqua l'aventure, & fut bien reconnu que les traiſtres avoient perdu leur gageure, le peu d'honneur qui leur reſtoit encore, & ce qui plus dur leur ſembloit, devoient être dépouillés de leurs terres & Châteaux. Adoncques ſe jetans à deux genoux s'avouerent lâchement vaincus; mais le preux Margon leur fit remiſe de leurs biens, & leur offrit même à ſouper; après quoi les renvoiroit avec leurs chevaux & armures, leſquels

avoient été conſervés, mais accepterent ſeulement congé de fuir ſans ſouper.

Si ſe peut penſer que doreſnavant les deux époux ſe firent bonne chiere, & que toute ſuſpection fut du cœur de Margon entiérement bannie; ce ſouper & pluſieurs autres furent ſuivis de nuits délicieuſes pour le Seigneur & la Dame, & tranquilles pour leurs amis.

Quelques jours s'étant ainſi coulés, convint ſe rendre à la Cour du Roy Perceforeſt; les Chevaliers engagerent Margon à y mener ſa Dame, laquelle, montée ſur une blanche haquenée, y fut accompagnée & reçue moult triomphamment: &, dit le Conteur, fut prinſe par les mains par toutes les nobles Dames, & grandement feſtoyée. Toutes répétoient: Venez voir & hohorer celle qui apprend les Chevaliers oultrageux avec les Dames, à filer. Les Chevaliers & Dames en eurent bon ris, & maintes Belles en gaboient avec leurs Serviteurs, diſant, que, s'ils ne ſe maintenoient, on leur apprendroit à filer: & quand un Chevalier requéroit une Dame de choſe qu'elle ne voulſiſt octroyer, ſoit par jeu ou de certain, lui répondoit: » Sire Chevalier, déportez-vous de cette » requête, qu'on ne vous apprenne à filer «.

Et de cette aventure en firent les Bretons un Lai, qu'ils appelerent le *Lai de la Roſe*, & qui depuis courut toute terre.

Un an après qu'eut été imprimé le Roman de Perceforeſt, parut celui de *Perceval le Galois*, en proſe : il avoit été anciennement compoſé en vers par Raoul de Beauvais, & celui qui le mit en proſe s'appeloit Meneſſier, qui prend le titre d'Orateur de la Comteſſe de Flandre. On en trouvera l'extrait dans le Volume de la Bibliotheque des Romans, Novembre 1775. Cet extrait eſt peut-être encore très-imparfait; mais ce qui manque n'eſt pas aſſez intéreſſant pour m'engager à en donner un nouveau, comme je viens de faire de Perceforeſt. Ce fut Perceval qui mit à fin les aventures du Saint Gréal, & l'on a vu à la fin des prétendues Chroniques de la Grande-Bretagne, quelle relation ce Saint Gréal a avec les aventures de Perceforeſt, & comment il en dérive.

L'on trouvera auſſi dans le Volume de la Bibliotheque des Romans de Février 1776, page 34, l'extrait du grand Roman de *Meliadus de Léonnois*, imprimé pour la premiere fois en 1526. L'on a vu dans l'Epiſode de Lyonnel du Glar, faiſant partie du Roman de Perceforeſt, page 313 de ce Volume-ci, quelle relation ces deux Romans ont enſemble.

En 1532 parut l'*Hiſtoire de Beuves de Anthone, & de la belle Joſienne ſa mie*, Ouvrage aſſez ſingulier. Quoique les incidens ſoient les mêmes,

répétés dans beaucoup d'autres Romans de Chevalerie; je les rapporterois ici, si je ne l'avois déjà fait dans le Volume de la Bibliotheque des Romans du mois de Janvier 1777, à l'occasion d'un Roman écrit en Flamand, qui n'est au fond que le Roman de Beuves de Anthone même, transporté dans une Langue étrangere. On se rappelera peut-être avec plaisir la Romance qui se trouve page 12 du Volume indiqué, & qui contient toute la substance du Roman.

Dans le second Volume du même mois de Janvier 1777, de la même Bibliotheque, on trouve l'Histoire des *faits & gestes du Chevalier Guerin, dit Mesquin.* Elle a été imprimée pour la premiere fois dès 1490, & réimprimée en 1530. Elle est curieuse & très-singuliere.

Au mois d'Octobre de la même année 1777, j'ai placé dans la Bibliotheque des Romans tout ce que j'ai pu trouver sur *Giglan, fils de Gauvin, Chevalier de la Table ronde.* Cette Histoire de Giglan a été imprimée en 1530.

Dès 1529, avoit été imprimé en prose le Roman de *Bertrand du Guesclin*, extrait du Roman en vers de *Bertrand de Gléaguin*, qui avoit paru dès la fin du quatorzieme siecle. Voyez le Volume D de ces *Mélanges*, premiere Partie de la *Lecture des Livres François*, page 211.

FIN de la sixieme Section des Romans du seizieme siecle.

627855